

2300 .

Monfaucon de Villars.

Le Comte de Gabalis.

ou Entretiens sur les sciences secrètes.

La Connaissance. Paris.

1921 .

Avertissement au lecteur.

Le format de ce document est une photocopie texte, c'est-à-dire est exactement conforme à l'original, au caractère près. Ainsi la pagination, le nombre de lignes par page et le nombre de caractères par ligne est respecté, permettant ainsi une recherche facile des références citées par d'autres auteurs. Seules les pages blanches sont supprimées pour faciliter la lecture.

Les éventuelles erreurs d'orthographe, de numéro de page, etc... du document sont en principe identiques à l'original. Cependant malgré le soin apporté à la mise en texte de cet ouvrage, il peut subsister des différences par rapport au texte original. En effet la procédure de création de ce fichier texte, à partir du livre original, nécessite un grand nombre d'opérations délicates, laissant place à d'éventuelles erreurs.

En cas de doute, prenez le soin de vérifier sur le texte original du livre papier.

MONTFAUCON DE VILLARS

Le
Comte de Gabalis

OU

Entretiens sur les Sciences secrètes

PRÉCÉDÉ DE :

"Le Roman de Montfaucon de Villars"

ET

L'Histoire de "la Rôtisserie de la Reine Pédauque"
d'Anatole France

PAR

RENÉ-LOUIS DOYON

&

L'Esotérisme de Gabalis

PAR

PAUL MARTEAU

PARIS

"Les Documents Esotériques"

"LA CONNAISSANCE"

9, GALERIE DE LA MADELEINE, 9

MCMXXI

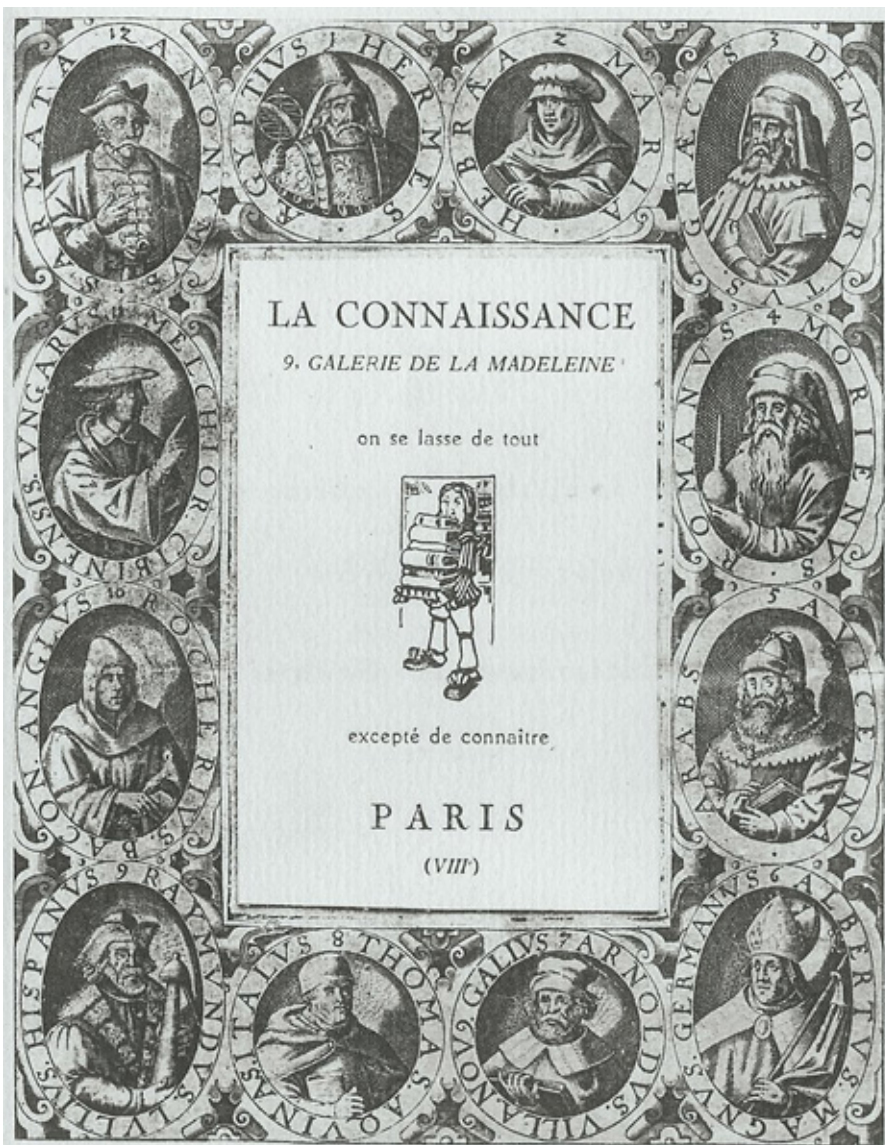
N° 1

Le Comte de Gabalis
ou
Entretiens sur les Sciences secrètes

on se lasse de tout,



excepté de connaître



Le

Comte de Gabalis

ou

Entretiens sur les Sciences secrètes

PRECEDE DE:

Magie et Dilettantisme

" *Le Roman de Montfaucon de Villars* "

ET

L'Histoire de " la Rôtisserie de la Reine Pédauque "

PAR

RENE-LOUIS DOYON

&

L'Esotérisme de Gabalis

PAR

PAUL MARTEAU

" *Quod tanto impedio absconditur, etiam
solummodo demonstrare, destruere est.* »
(Tert.)

PARIS

" Les Documents Esotériques "

LA CONNAISSANCE "

9, GALERIE DE LA MADELEINE, 9

MCMXXI

Le Comte de Gabalis ou Entretiens sur les Sciences secrètes est de l'abbé Montfaucon de Villars qui le publia pour la première fois à Paris en 1670; il fait l'objet de cette édition et ouvre la collection des Documents ésotériques qui paraîtront à la maison d'édition à l'enseigne « La Connaissance » et sous la devise: On se lasse de tout, excepté de connaître, Paris, 9, galerie de la Madeleine. Le texte et l'orthographe sont conformes à ceux de l'originale; la ponctuation seule a été légèrement modifiée dans les deux points, point-et-virgule et virgules pour permettre au lecteur de suivre sans peine le sens. On n'a point ajouté non plus de guillemets aux réparties suffisamment indiquées par les incidentes toujours entre parenthèses. René-Louis Doyon a traité la partie historique et littéraire; Paul Marteau la portée ésotérique; Dumoulin a imprimé le texte: 50 exemplaires sur vergé de Hollande van Gelder Zonen filigrané; 450 exemplaires sur vergé de pur fil Lafuma. Exemplaire justifié.

Le lecteur voudra bien consulter cette rectification d'erreurs typographiques qu'il aurait eu le bon esprit de ne pas imputer aux commentateurs de *Gabalys*.

Dans les préfaces:

P. IX (11e ligne), au lieu de *subtilité*, on doit lire: « il faut une patiente **ductilité** ».

P. XIV (21e ligne), lire: « le merveilleux *du* poème ».

P. XVIII (16e ligne). L'ouvrage de Mad. de Lafayette est **Madame** (et non *Mademoiselle*) de *Montpensier*; l'héroïne se marie au commencement de l'ouvrage et change... d'état civil.

P. XIX (à l'alinéa): « *Cette critique ne contraria point le succès de... ni l'échec...* ».

P.. XXXV (22e ligne), c'est **La Mothe Le Vayer** qu'il faut lire.

P. XXXVI (6e ligne): ... ses lecteurs d'ordinaire ».

P. XXXVII (29e ligne), le texte doit être: « M. d'Astarac apporte à son pseudo-**disciple** ».

P. XLI (21e ligne), voici ce qui devait être sur un manuscrit mal déchiffré: « on regrettera que celui-ci ne soit devenu, par France, qu'un gracieux bavard, et non:*ne soit devenu un Gascon* ».

Dans le manuscrit « *Liber aureus* », Salamandre est féminin.

P. LXII: Le périodique anglais se nomme *The Evidence for Fairies et non Evdence*.

MAGIE ET DILETTANTISME

LE ROMAN DE MONTFAUCON DE VILLARS ET L'HISTOIRE DE " LA ROTISSERIE DE LA REINE PEDAUQUE "

I

Montfaucon de Villars, petit-fils de Montfaucon de Roquetaillade Conillac, parent de Dom Bernard de Montfaucon qui laissa dans les travaux d'histoire religieuse un nom plus révééré, était du diocèse d'Alet qu'administrait alors l'énergique et janséniste M. Pavillon; peut-être reçut-il de lui l'enseignement théologique et le sacerdoce puisqu'il fut prêtre; le renom de sainteté de l'évêque dut inspirer à sa mère, une Montgaillard, la piété de placer ce fils destiné à l'autel sous le patronyme de M. Pavillon: Nicolas; il eut au moins un frère, Gabriel; et sa famille compte aujourd'hui encore des descendants convaincus plus que par tradition que l'abbé fut un « mauvais garnement ». C'est ce qu'on pourra déduire des éléments épars et ténus avec lesquels on peut bâtir sa biographie; s'ils laissent des doutes sur

sa morale, ils permettent de saluer une très curieuse intelligence et un littérateur capable de porter un nom et des oeuvres à la postérité.

Il vint de bonne heure à Toulouse et, déjà remuant et aventurier, à la fin de 1660, - il avait 22 ans, - à Paris. Soit dans les hasards d'hôtellerie, soit parce qu'il en connaissait ou en était, un groupe de gazetiers et nouvellistes à la main: « distribuant des nouvelles et libelles contre le Roi et l'Etat » est envoyé à la Bastille les premiers jours de 1661; les premières lettres de cachet sont signées Fouquet; Colbert qui ouvrait son règne visa les dernières; les principaux impliqués dans cette rafle sont les nommés Jean Gizilard, capitaine; son frère, domestique colporteur des libelles; Marcelin de Lage, clerc au Palais; Jean de Bonnestat, médecin à la Faculté; trois détenus, un clerc tonsuré, un clerc de finances, un perruquier et Pierre de Villars, prêtre; Montfaucon pouvait n'avoir aucun papier et ne s'être fait connaître qu'avec ce prénom. Le procès est inscrit à l'extraordinaire par le prévôt de Paris; M. d'Aubray, lieutenant civil, présida la commission; un accusé Paul Spirq joue dans l'affaire un rôle équivoque; lors d'un premier interrogatoire (19 janvier 1661), ordre d'assigner Pierre de Villars est donné pour l'ouïr conjointement, après une première confrontation, avec ce Spirq ou Spiq qui paraît étranger; Villars se souviendra de ce trait. Malheureusement les pièces de ce dossier manquent et toute la procédure est en déficit; les procès-verbaux, en établissant l'identité exacte de ce Villars, auraient cité son premier factum. On sait les condamnations desquelles on déduit que les

crimes et les accusés n'étaient point d'importance; un bannissement perpétuel, une fustigation avec amende honorable et défense de récidiver sont les plus sévères. Pour Pierre de Villars, il se tira d'affaire sans frais; le 2 septembre de la même année, un rapport le signalait à Colbert comme un « gazetier qui ne trouve personne qui veuille bien répondre de lui ». Il était prêtre, bon drille, causeur intelligent, provincial, plus maladroit que subversif, son élargissement fut assez rapide et après ce premier contact avec la justice, il regagna Toulouse. Dans le domaine des conjectures qui le font embastiller, son état sacerdotal est la première assise; le prénom de Pierre, après celui de Nicolas, n'est pas une objection, puisqu'on le trouvera sous celui d'Henry; il devait avoir recours à de petits jeux faciles d'identité confuse.

En 1662, il s'attire à Toulouse une vilaine affaire. Avec son frère, sa soeur (?) et un valet, ils tuent Paul de Ferrovil, sieur de Montgaillard, probablement de la famille maternelle; accusés par le fils de la victime, Pierre de Ferrovil, les Villars sont condamnés par défaut le 12 août 1662 au supplice de la roue. Le Parlement de Toulouse n'entendait guère la clémence en matière de droit pénal; son renom de cruauté sévère qu'aucune révision de sentence ne pouvait adoucir est parfaitement établi. Montfaucon de Villars avait recueilli les récits horribles de supplices toulousains, notamment celui de l'infortuné Vanini (1619). Il esquive la sentence, regagne Paris et commence à s'y occuper de sa situation, désireux de briller par l'éloquence et le savoir. Toutefois il tient à sa vengeance ou à sa haine contre les Ferrovil

de Montgaillard, car non content d'avoir tué le père, lui et ses co-intéressés poursuivent le fils de telle sorte que le Parlement de Toulouse en date du 20 juin 1668 décrète la prise de corps de ces justiciables et leur exécution. L'abbé avec ses comparses aux termes du jugement, amusante pièce de littérature judiciaire (1), « aurait mis le feu à tous les membres du château (de Montgaillard) qui se seraient entièrement consummés avec ce qui était dedans »; et ce qui est beaucoup plus grave, des deux femmes gardiennes du château, l'une aurait été blessée à mort. Cette accusation, le témoignage de la domestique sortie indemne de l'attentat sont unilatéraux; peut-on admettre sans réserve le bien-fondé de ces plaintes et ratifier une sentence qu'un homme de condition pouvait acquérir à bon prix? Pierre de Ferrovil, seul accusateur et rédacteur du récit consigné au procès, obtient aisément la condamnation, pour meurtre et incendie, de Gabriel, Louis, Henry Pierre et Anne de Montfaucon qui devront être rompus vifs et mourir sur la roue « pour servir d'exemple et donner de la terreur aux méchants ». Les Villars étant insaisissables, ils sont exécutés figurativement. Leur confraternité est suspecte; étaient-ils frère et soeur? Y en avait-il quatre ou trois? Y avait-il affaire d'intérêt ou de cotillon? Le jugement a un corps d'accusation succinct. Il réserve à l'abbé le triste privilège d'être le principal accusé; dans la mention de la grosse, on lit: « Arrêt par lequel Henry de Montfaucon, qui se fait appeler abbé de Villars et qui passe pour

l'auteur du « COMTE DE GABALIS » et de LA « DELICATESSE »... a été condamné avec ses complices pour crimes d'assassin, meurtre et incendie. » Ces chefs de condamnation sont pesants. Peut-être furent-ils ajoutés beaucoup plus tard en raison de la célébrité de l'écrivain ou pour aggraver sa carence morale. Il est curieux qu'en 1668 on lui attribue, trois ans avant leur publication, des ouvrages tapageurs. Les biographies de Montfaucon de Villars tiennent toutes en quelques lignes assez contradictoires et pour éclairer ces silences, il faut une patiente subtilité.

Il ne se présenta point, cette fois encore, devant ses juges pour confondre son accusateur et ne s'embarrassa nullement de son exécution figurative. Il est à Paris, dont la sénéchaussée n'a pas de rapport avec la justice de Toulouse; il fréquente; il s'instruit et séduit; il a des relations et du succès. Son intelligence est vive; il a de la philosophie et du bon sens; il est subtil quand il veut, galant plus qu'il ne convient, éloquent et ironiste; il a le mot cinglant, la tournure plaisante; il sait, après avoir écouté, placer le mot qui débonde le rire et nuit au sérieux d'une docte sentence; il a plus de verve que Saint-Evremond et moins d'amertume; il a plus de légèretés que les comiques du temps; il étonne par la délicatesse de son écriture et la vivacité de sa phrase, à une époque où Bossuet enseigne en périodes somptueuses; il est gaillard dans ses propos, dubitatif dans ses avis, rationnel dans ses raisonnements, adroit et malhabile tour à tour dans sa « petite politique »; parfois même il pousse la raillerie jusqu'au scandale pour ce siècle qui vit les Précieuses

et s'enorgueillit d'abord de leur urbanité. En un mot, c'était un véritable Gascon, supérieur au Provençal par le sérieux de ses connaissances, de son art, et l'acuité de son jugement. Il devance Voltaire, Diderot et les ironistes du XVIII^e siècle auquel Gérard de Nerval et d'autres le rattachent tant l'erreur est facile, de ce siècle que, par une prétérition hardie, Villemain eut le bon esprit d'appeler « Le Grand Siècle ».

A cette époque de pleine maturité du XVII^e siècle, les intelligences sorties des épreuves religieuses du XVI^e, sont sollicitées par trois grandes écoles philosophiques: l'épicurisme de Gassend, le scepticisme de Le Vayer et le cartésianisme; le Catholicisme qui tient à distance la Réforme commence à lutter âprement contre le Jansénisme; l'occultisme de son côté, héritier des secrets mystérieux, bénéficiaires des superstitions médiévales qu'il épure et toujours prêt à saluer les découvertes des sciences dont beaucoup de ses adeptes sont des familiers, groupait dans ses différentes ramifications, les cabalistes, les Rose-Croix venus d'Angleterre après les Stuarts, les thérapeutes, alchimistes, médocastres, voire même les empiristes et les sorciers. Si le triste XVI^e siècle, avec ses guerres sanglantes, avait appauvri la religion, délivré le rationalisme et développé le crédit de ressources occultes, l'orthodoxie sévissait cruellement contre les médecines spirituelles et les pratiques ésotériques; à Rome, moins qu'ailleurs, on trouvait peu d'hérétiques et pour cause; on y brûla cependant Giordano Bruno, le théoricien avant la lettre du « Doute » selon Descartes; Montfaucon de Villars va sourire des théories de la cause immanente,

du monde infini et de la monade, mais aussi humer désagréablement son bûcher éteint. Gaufridi est brûlé en 1610, Urbain Grandier en 1634, Boullé en 1647 et l'autorité ne frappe point tant en eux de vrais sorciers que la magie cachée; on a toujours peur du diable et des pouvoirs de l'Inconnu; en Savoie on brûle, « pas toujours sans raison », écrit M. Le Camus à M. de Valence; en Provence, on brûle; sous Philippe V, on brûlera 1.600 personnes. L'occultisme a des motifs de rester secret; il est, mais on ne l'atteint pas; il fait ses adeptes dans l'ombre; il a ses philosophes prosélytes, soit, mais peu révélateurs de leurs théories et dédaigneux des succès publics; sa science n'a pas à progresser, elle a comme assises de vieux secrets transmis par une littérature emblématique et des révélations; la spéculation métaphysique a peu de part à l'évolution de l'arcane.

Montfaucon de Villars a jeté un regard sur ces sciences secrètes et sa compréhension a été immédiate, complète, étonnante. « Le Comte de Gabalis » ou « Entretiens sur les sciences secrètes », suivi longtemps après de « Nouveaux entretiens » sont, les premiers, un compendium exact, savant, sûr de sciences spagyriques, les seconds, une réfutation habile du « Je pense, donc je suis » par l'absurde qui pourrait bien passer pour une doctrine d'un scepticisme rationnel, et le premier constat du désaccord qui est entre la physique de Descartes et sa philosophie. Le privilège fut accordé à son livre publié sans nom d'auteur, à Claude Barbin le 8 septembre 1670; il pouvait passer inaperçu si l'époque n'avait eu son attention tendue vers les sciences secrètes; les abominables

procès des Ursulines ont bien discrédité le démon et ses suppôts selon les conceptions catholiques; toutefois le dégoût n'a pas atteint le mystère; Colbert élargit des suspects de sorcellerie en 1672; la Voisin paiera par le feu ses pratiques peu philosophiques en 1679, trois ans après la Brinvilliers qui tenait d'elle par son amant des poisons sûrs. Ces feux n'atteignent plus le sage cabaliste discret, le théosophe naissant, le Rose-Croix bientôt public, avant-courrier de l'illumination qui va triompher avant et pendant la Révolution avec Cagliostro, Martines de Pasquali, J.-B. Willermoz, Joseph de Maistre, un moment, Saint-Martin, etc...

L'occultisme existe à l'état de science, de philosophie, d'art de privilégiés omniscients ou plutôt rapportant tout leur savoir leurs secrets. Montfaucon de Villars les a certainement connus; il n'a pas acquis son étonnante terminologie dans les livres. Les « Entretiens » qu'il a édulcorés d'ironie féroce et de mise en scène comique sont bien le résultat d'un enseignement ou reçu ou écouté. On peut supposer aussi que c'est dans la société mondaine et littéraire qu'il a trouvé un illuminé; toutefois la littérature de l'époque n'a pas de témoignage et son cas reste isolé même dans son oeuvre. Son supposé apôtre: M. Le Comte de Gabalis, est un étranger, son Jean le Brun aussi; l'un vient d'Allemagne, l'autre vient d'Irlande; eut-il des rapports épistolaires avec un cabaliste, et des philosophes étrangers? Pourquoi non? Stanislas de Guaita n'avance peut-être pas gratuitement que Villars avait été Rose-Croix. Au cours de ses aventures, ce dénonciateur Spiq, discret et effacé, les hasards des ren-

contres, la curiosité ont servi son admirable facilité à saisir les catégories philosophiques; l'étrangeté de ses allures a pu faire croire, en effet, à son initiation aux doctrines ésotériques, mais à le lire, on doute du sérieux de son adhésion. Montfaucon a le jugement simple, réaliste, rude même, porté comme naturellement à se gausser des travers, à chicaner les excès et à décrire les complications, les originalités et les ridicules avec vivacité; il nous avoue ne pas aimer les réformateurs; le rire devait être chez lui un besoin, et aucun travers susceptible de tenter sa verve ne pouvait laisser endormir l'arme redoutable de son sarcasme; il a mêlé à l'enseignement de Gabalis des traits cruels, une ironie impitoyable, qui, celle-là, n'est inspirée ni de pudeur, ni de pitié; elle a pour ressort une explosion de bon sens à qui l'argument droit et froid est insuffisant; il le corse du rire.

Le Comte de Gabalis vient enseigner l'abbé sur l'existence d'êtres intermédiaires qui, unis aux hommes, acquièrent l'immortalité; le dialogue est épicé des meilleurs condiments philosophiques et relevé de mises en scènes esquissées cocasses; le sérieux de la discussion théologique ne diminue pas la portée des coups dont les cabalistes, les docteurs en Sorbonne, les superstitieux devaient pâtir, comme Gabalis lui-même; l'abbé a une dialectique serrée, une écriture légère et savoureuse, un art si subtil d'amalgamer le sérieux et le plaisant qu'on ne sait auquel accorder le premier pas.

Le succès de ses « Entretiens » fut prodigieux. On se demanda ce qu'ils pouvaient contenir; les uns tinrent l'ouvrage pour hermétique; s'il se revêtait d'ironie,

*c'était pour éviter à son auteur les rigueurs de l'Official et les fureurs de la Sorbonne; Platon n'était-il pas un Socrate qui redoutait le poison des juges? D'autres y virent une bonne charge de pontifes étrangers et de docteurs assommants; les lettrés en firent leur régal, les sceptiques leurs délices. Le succès toucha au scandale; on interdit l'abbé de prédication. Il fallut réimprimer sous le manteau avec une étiquette hollandaise, puis on le démarqua, on en adultéra le premier texte; un célestin publia comme faisant suite: « Génies assistans et Gnomes irréconciliables », et dès les secondes éditions, on lui prêta des discours nouveaux en entier, faciles à discriminer d'ailleurs. Le renom de l'ouvrage fut de longue durée. Pope (1688-1744) s'en inspira dans son poème héroï-comique: *The rap of the lock* (1712) « La boucle de cheveux ravie (Marmontel traduit enlevée). La dédicace galante explique à une dame l'intervention, le Deus ex machina, dont le poète faisait usage:*

« La machine est un terme inventé par les savants pour exprimer l'action des divinités, des anges ou des démons, c'est ce qui constitue le merveilleux du poème. La machine que j'ai employée vous paraîtra nouvelle et un peu étrange, l'ayant empruntée au système des cabalistes. Il faut que vous fassiez connaissance avec eux. Celui qui vous le fera mieux connaître sera un auteur François dans son livre intitulé: « Le Comte de Gabalis », qui par son titre et sa construction ressemble tellement à une historiette, que je connais quelques femmes qui, sans y entendre finesse, l'ont lu comme un roman ordinaire. Or ce Comte de Gabalis

vous apprendra que les quatre éléments sont peuplés d'esprits... Ce système des esprits est exposé dans mon premier chant. Tout ce qui est contenu dans les autres chants est également fabuleux, à l'exception de l'enlèvement de votre charmante boucle de cheveux qui est une aventure un peu plus réelle... »

*Dans la « Bibliothèque des théâtres », catalogue analytique et bibliographique annoté par Maupoint (1733), on signale au répertoire des anonymes: « Le Comte de Gabalis, pièce en un acte de ***, non imprimée. Le livre singulier de Montfaucon de Villars a servi, etc... », Nous n'avons nulle part pu retrouver ce manuscrit très curieux à lire certainement, non plus que les indications concernant les représentations.*

Le nom de Gabalis se répandit; on parla communément de Salamandres, Sylphes, Gnomes et Gnomides; on en retrouvera le contre-coup même chez les étymologistes. Nous ignorons quel il fut chez les cabalistes devenus plus circonspects. La nouvelle sans action, le roman sans amplification était trouvé; littérateurs et occultistes lettrés, superstitieux et croyants s'étonnaient chacun pour ses concepts; Montfaucon de Villars pouvait bien avoir déchaîné une petite bataille du Cid; l'ironie avait son premier maître; Voltaire affilera le poignard, il restera à débattre si Anatole France ne l'a pas émoussé.

Au XVIII^e siècle circulait un manuscrit attribué au Comte Gabalis (sic), manuel divinatoire pour l'utilisation de pentacles et sorts égyptiens. C'était un (1)

« Liber aureus, cabalisticus, astronomicus, chiro-manticus, onomanticus, fatidicus. » *Le copiste annonce gravement que c'est l'oeuvre ultime du fameux comte dont il trace un arbre généalogique fantaisiste: Gabalis descend par les mâles de Zoroastre, roi des Bactriens, et par les femmes, d'Atlas, roi de Mauritanie, lequel avait parmi ses ancêtres Jupiter lui-même; Gabalis avait des rapports avec les demi-dieux et il fut transporté dans la grotte de Typhon aux sources du Nil par une Sylphe éprise de lui. Là, une Salamandre âgée de 9.715 ans annonce qu'elle doit mourir cinq ans après et donne à Gabalis les secrets révélés dans le factum pour connaître l'avenir par des conjonctions cabalistiques; des portraits en taille-douce extraits de livres contemporains et surchargés de peinture veulent représenter Atlas, Zoroastre et Gabalis; ce document peut être fixé à 1715 ou 1720, en interprétant l'âge de la Salamandre. Le retentissement se prolongea jusqu'au XVIIIe siècle avec Cazotte qui donna une forme romanesque et sérieuse à la littérature ésotérique. Montfaucon de Villars et son oeuvre ne seraient restés connus que des familiers des sciences hermétiques, si Anatole France, qui utilisa bien des détours des XVIIe et XVIIIe siècles, n'avait pris aux « Entretiens » l'idée d'un roman dans lequel la cabale n'est qu'un lointain prétexte et l'histoire de Montfaucon de Villars une action; ainsi est née « La Rôtisserie de la Reine Pédauque ». Il faut donc enregistrer le succès retentissant du Comte de Gabalis et la périlleuse gloire qui en rejaillit sur son auteur.*

II

Il était du coup lancé; si l'officialité avait interdit l'accès de la chaire à l'abbé, les salons et les éditeurs l'accueillaient. Il se rendit compte du danger que sa sécurité courait avec une littérature pareille, dans ces temps d'incertitudes religieuses et d'inquiétudes philosophiques, moins de cent ans avant les convulsionnaires de Saint-Médard; aussi aborda-t-il les sujets à la portée de son milieu, romans, dialogues philosophiques, critique: tous ces genres lui valurent des succès différents et marqués.

Montfaucon aimait le sexe. Déjà dans Gabalis, il préférait aux unions mirobolantes des nymphes et aux voluptés philosophiques des conjonctions plus tangibles et des plaisirs moins imaginaires. Son premier roman est significatif: « Anne de Bretagne ou l'Amour sans faiblesse », histoire prétendue extraite des mémoires de Guillaume de Jaligni, secrétaire de Pierre II duc de Bourbon, et d'André de la Vigne, secrétaire d'Anne de Bretagne, honorables confidents qui remplissent mal leur emploi, posthument! Montfaucon se montre agréable commentateur de la passion et juge averti des mœurs; son héroïne veut « éprouver la différence des plaisirs que donne la raison et de ceux que donne l'amour, ou, pour mieux dire (c'est lui qui parle), elle éprouva que s'il est glorieux d'avoir un amour sans faiblesse il est bien doux de le satisfaire ». Le romancier disserte sur l'influence des femmes dans la vie des héros; quoique le tour sente une urbanité encore affectée, on y

relève des vues ingénieuses; pour Villars, si l'on doit au sexe bien des maux politiques, les grands hommes ont acquis leur vertu par l'Amour: « Veut-on savoir si un règne est illustre, il faut se demander quelles femmes il y a eu en ce temps-là. S'il s'y est trouvé des héroïnes, il est sûr qu'il y aura eu des héros et s'il n'y a eu que ces beautés molles qui estiment leur mérite par leurs appas et qui n'ont rien de divin que les yeux, on n'y verra que princes fainéants ou du moins d'une vertu médiocre. » Est-ce assez audacieux deux ans après la mort de Madame, quand le roi passe de femme en femme et essaie de subordonner l'intérêt de son coeur à celui de l'Etat? N'y aurait-il pas eu une nouvelle lettre de cachet pour l'abbé s'il n'avait savamment édulcoré ses vérités dans un apologue galant et lourd qui devance Mlle de Montpensier écrite par une âme sans faiblesse celle-là, Mme de Lafayette, telle que la montre dans un travail intelligent André Beau-nier. L'histoire d'Henriette d'Angleterre était à l'ordre du jour et devait encore passer dans l'actualité par le « Tite et Bérénice » de Corneille et « Bérénice » de Racine.

Montfaucon assiste à celle-là, pleure à celle-ci et la raille. Racine passe le premier à l'Hôtel de Bourgogne avec la Champmeslé. Notre abbé, devenu critique, va l'étriller avec brutalité soit, mais non sans esprit. « Mesdemoiselles les Règles » enseignées par Corneille, comme il s'exprime, sont bousculées dans Bérénice; il s'étonne d'assister à un drame sans action, sans protase! qu'il appelle un madrigal testamentaire et où l'on pleure

comme des ignorants; cette passion délicate et salonnrière de Racine le choque parce que les fortes passions de Corneille lui ont dépravé le goût et l'ont fait à des caractères vertueux. Titus a des « Hélas de poche »; il envoie à Bérénice une lettre que Montfaucon appelle un poulet funèbre; nous avons là un « ajustement d'élégies et de madrigaux »; enfin, conclut-il, cet Empereur « n'est pas un Romain, mais un amant fidèle qui filait le parfait amour à la Céladon ». Montfaucon ne fut guère plus indulgent pour Corneille de qui il attendait mieux; les rivales Domitie et Bérénice sont deux haren-gères; les longs discours de Corneille manquent de bonne manière et de science du monde; la pièce s'essouffle pour donner de grandes actions, Tite est un fanfaron; il sait que Domitie le fera cocu; foin du célibat, il est bon pour le pape!

Cette critique ne contraria point ni le succès mondain et sentimental de « Bérénice » ni l'échec de « Tite »; mais elle fit du bruit. Mme de Sévigné la signale, des Rochers, à sa fille (16 sept. 1671). « Je voulus hier prendre une petite dose de Morale; je m'en trouvai assez bien; mais je me trouve encore mieux d'une petite critique contre la Bérénice de Racine, qui me parut fort plaisante et fort spirituelle. C'est de l'auteur des SYLPHEs, des GNOMES et des SALAMANDRES (1); il y a cinq ou six petits mots qui ne valent rien du

1. Elle n'a pas lu *Gabalès*, et ne nomme pas Villars; on donnera plus loin une raison vraisemblable de cette discrétion.

tout et même sont d'un homme qui ne sait pas le monde; cela donne de la peine; mais comme ce ne sont que des mots en passant, il ne faut point s'en offenser, regarder tout le reste et le tour qu'il donne à sa critique: je vous assure que cela est joli. Je crus que cette bagatelle vous aurait divertie et je vous souhaitai dans votre petit cabinet auprès de moi... »

La belle marquise tourne court aussitôt au profit de ses lamentations maternelles et de ses préoccupations quotidiennes.

Racine releva la critique, et ce cygne savait être lion et même tigre quand il défendait ses oeuvres; on lit dans sa préface de Bérénice une justification de son choix, de sa méthode corroborée, constate-t-il, par la faveur publique, une réfutation de la critique et une bien violente attaque contre l'abbé: « homme qui ne pense à rien, qui ne sait pas même construire ce qu'il pense. Toutes ces critiques, insinue Racine, sont le partage de quatre ou cinq petits auteurs infortunés qui n'ont jamais pu par eux-mêmes exciter la curiosité du public. Ils attendent toujours l'occasion de quelque ouvrage qui réussisse pour l'attaquer par jalousie, car sur quel fondement seraient-ils jaloux? mais dans l'espérance qu'on se donnera la peine de leur répondre et qu'on les tirera de l'obscurité où leurs propres ouvrages les auraient laissés toute leur vie... » La vanité blessée, même d'un grand écrivain, le rend injuste, maussade et méprisant; Racine, dans ses emportements contre ses maîtres et contre Montfaucon, n'a pas le don de la mesure et d'une correction irréprochable; il était

un peu grec. Il faut relever que ses adversaires littéraires le jugent autant pour un manque de fermeté dans ses caractères que par leur propre tempérament; Corneille, quoique construisant dans le possible, convient mieux aux énergiques. Montfaucon jugeait amollissant Racine; il n'eut que cette occasion d'en parler, et cette attaque comme ses aveux glissés dans ses romans le montre ennemi des pleurs, des sensibleries et des passions molles; il se révèle dans toute son oeuvre comme un fervent de la vie et de ses réalités.

Le Géomyler est une autre... gasconnade. Villars usa d'un autre artifice littéraire pour discourir d'amour. Ce roman écrit pour une dame est présenté comme la traduction d'un roman castillan, lui-même transcrit de l'arabe; cette Arabie est d'opérette, mais le bon sens de Montfaucon s'y montre clairement; il appelle les liaisons amoureuses des héros des privautés épisodiques. L'intention du romancier est d'être vrai par réaction contre les romans dont les héros sont chastes. Cyrus et Clélie menaçaient de faire école; les Précieuses ont renchéri sur le tendre; l'urbanité, la Réforme et le Jansénisme les conduisent des bagatelles à la chasteté; ce genre romanesque est le mauvais goût du jour. L'abbé constate: que la censure tient toutes les bonnes plumes en échec. (Il entend par censure, la mauvaise critique, celle qui garantit et protège les faveurs; aussi ses principes littéraires valent l'histoire qu'il développe à loisir.) « Un héros de roman, remarque-t-il, ne doit jamais se marier par force... Vous avez eu de la peine à comprendre que Théagène et Chariclée, d'amoureuse et

romanesque mémoire, soient allés seuls quémendant par le monde et se soient mainte fois embrassés étroitement dans des grottes, baisés et caressés avec emportement sans conclure pourtant l'aventure... C'est l'essence du roman d'étaler de ces sagesses singulières... »

Voilà qui pose une théorie claire des opérations amoureuses. Racine reçoit là un coup indirect, lui qui savait par coeur les Amours de Théagène et avait remis à la mode le roman de Théodore. Villars veut montrer des héros naturels. Cette profession réaliste qui scandalisa fort les coteries et le rendit encore plus suspect à l'église parisienne, le rapproche et l'apparente avec Molière. Un trait lui vaut beaucoup d'honneur: dans une lettre attribuée à un anonyme et qui répond à la sienne parue à la suite de Gabalis, Montfaucon de Villars (ou son correspondant hypothétique), justifiant sa charge des mythomanes, écrit: « Il manquait à Molière une comédie de Cabalistes et je souhaite que votre ami l'auteur se soit aussi bien connu en caractères; il pourra beaucoup contribuer à abrégé le catalogue des fous. » Directe ou indirecte, cette belle louange de Molière, écrite peu après Tartuffe (1669), précise la Pensée énergique de notre abbé, et son goût pour la littérature de caractère.

En vrai Gascon, il usa de quelque diplomatie. L'édition janséniste des Pensées paraît en 1670; il en bâtit une critique brève, hâtive, avisée, malheureusement préoccupée de seuls arguments théologiques et abandonnant dans un souci de controverse tout le lyrisme pascalien.

L'abbé tisse un dialogue entre Paschase, Aliton et Ménippe et le premier interlocuteur expose le plan de la théodicée et le but qu'elle se propose: toucher, convaincre, convertir avec des arguments émotifs tirés même des « Pensées ». Or Aliton refrène le prosélytisme de Pascal, car lui dit-il: « il ne faudrait pas vouloir gagner les hommes par l'esprit, mais il faudrait les prendre par le coeur et le sens commun, s'emparer adroitement de ces deux parties de notre âme par où nous aimons toujours à être vaincus ». Il démontre à Pascal tout le danger des preuves scientifiques; l'ironiste est dur à vaincre, l'anatomie du ciron lui semble plaisante et il demande si Pascal croit ainsi l'effrayer. Le mot est joli et adroit. Montfaucon de Villars mangeait et buvait avec capacité; il n'avait pas d'entérite et ne pratiquait point l'austérité. Pour lui, Pascal a de l'esprit jusqu'au prodige: « mais il fait toujours une manière de défi à notre esprit de trouver de quoi se défendre ». Il suppose avec Pascal « la conséquence de son mépris des raisons métaphysiques et les suites de cet aveu si surprenant que vous ne vous sentiriez pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre les athées... Voulez-vous fonder une secte contre le raisonnement en faveur de l'instinct naturel, renverser les bancs de Sorbonne et démolir les Universités? » L'abbé plaisante; nul esprit sérieux ne se plaindrait de renverser un enseignement doctoral, des étroitesse d'école qui ont une vertu rétrograde et une force passive dans tous les temps. Pour Montfaucon, les preuves de saint Thomas et de saint Bonaventure suffisent. La Providence a charge

de satisfaire les mystères du coeur. « Il suffit, conclut-il, de chercher Dieu de tout son esprit. » Quant au problème du pari, le jeu de croix et pile, il les juge une idée basse et puérile, et pour peu, il traiterait Pascal de casuiste; c'est un comble!

Sainte-Beuve, généralement exact, commet à l'égard de Villars une erreur onomastique; il le confond avec Henry de Villars, archevêque de Valence, et lui consacre une brève mention: « Cette critique assez fine et assez justement touchée est faite au point de vue chrétien et au sens des Jésuites... Mais cette flèche légère venant d'un homme léger fut peu remarquée et ne porta point. » Le dialogue et son auteur valaient mieux; mais il s'était affiché ennemi des singuliers et de Port-Royal, par réaction contre le rigorisme et aussi par habileté, il fit cause commune avec les Jésuites « Les Entretiens d'Ariste et d'Eugène » du P. Bouhours dépassèrent l'usage et l'étymologie des mots. Il y eut des Polémiques, et Montfaucon prit part à l'une, à son désavantage avec l'avocat janséniste Barbier d'Aucour, à une autre avec Ménage qui infligea une leçon méritée au père jésuite. Barbier d'Aucour académicien disserta contre le P. Bouhours. Dans les « Sentimens de Cléante sur les Entretiens d'Ariste et d'Eugène », il y malmenait le grammairien pour ses emprunts non cités et ses démarcations à peine contrefaites. Montfaucon de Villars eut tôt fait de prendre sa défense dans ses dialogues « De la Délicatesse ». Malgré la promesse du titre, il s'abandonna à sa verve sans songer que les Jansénistes n'aimaient pas le rire et auraient le tour amer quand ils

se défendraient. On y relèvera cependant des traits bien piquants; son début dut ébahir: « En est-il des auteurs comme des femmes galantes? » Et Paschase de répondre: « On trouverait peut-être plutôt une femme qui n'eut fait qu'une galanterie qu'un auteur qui n'eut fait qu'un livre. » Ce n'est qu'une amorce et Villars se retrouve en de tels propos: « Il ne faut écrire que pour la postérité surtout en ce siècle. Il est si délicat qu'il est impossible de faire un livre qui lui plaira. Les romans ne sont pas du goût du siècle; c'est que comme on les a faits, les romans ne prennent pas le tour du coeur, ils inventent une manière d'amour que la seule imagination autorise; ceux qui n'aiment pas pour se marier n'y trouvent pas leur compte. Le mariage est un ouvrage de la raison toute seule; le coeur n'a guère eu de part à cette invention... » Voilà des opinions hardies et frustres qui durent étonner plus d'un, même ceux qu'elles voulaient défendre. Plus loin, Montfaucon, discourant sur le roman, genre littéraire pour quoi il a du goût, avoue qu'il est difficile d'écrire un roman licencieux qui réussisse. « La Princesse de Montpensier » est à son sens un petit chef-d'oeuvre; plus loin, il esquisse l'économie du succès des livres; elle est tout entière, selon lui, dans « l'adresse avec laquelle nous savons mettre le coeur de notre côté ». Enfin, il en vient à défendre le P. Bouhours en avançant qu'« un jésuite a autant de louange à bien discourir de la mer, des devises, du bel esprit, qu'un capucin à bien parler de la pénitence ». Et maintenant qu'il a en main son arme: l'ironie, il frappera à coups plus ou moins justes sur

Barbier d'Aucour, parfois avec un esprit et un art qui montrent la finesse de son raisonnement et la délicatesse de sa langue. Qu'on en juge.

Pourquoi n'est-il pas permis de railler les Allemands de leur passion déréglée pour le vin et d'en détourner les François qui pourraient y avoir quelque pente, en disant que l'ivrognerie hébète et ôte l'esprit? Cléante ne boit point d'eau sans doute, car il prend le parti du bel esprit des Allemands et dit qu'ils ont trouvé l'artillerie, l'imprimerie et le compas de proportion... Quoi qu'il ne s'en suive pas de là qu'on soit bel esprit, il faut contenter Cléanthe et lui dire qu'apparemment le moine qui inventa l'artillerie ne s'enivrait pas; que celui qui apporta l'imprimerie de la Chine avait désaccoutumé le vin dans son voyage et que celui qui a trouvé le compas de proportion ne buvait peut-être que de la bière. De sorte qu'à cette question d'Eugène, il faut distinguer, un Allemand peut-il être un bel esprit? S'il est ivrogne, non; s'il ne l'est pas, à la bonne heure en faveur du bon voisin Cléanthe, à condition toutes fois que l'Allemand mettra de l'eau dans son vin... »

Ces galéjades trop nombreuses chez l'abbé furent sévèrement relevées. M. de la Monnoye, tout en reconnaissant le talent de Villars, lui reproche de s'être « cru nécessaire au P. Bouhours et (n'avoir) pas jugé à propos de suivre ce père dans l'indifférence où il s'est mis pour souffrir généreusement les reproches des critiques »... et Montfaucon de Villars qui félicita le père jésuite d'avoir montré aux gens de coeur comment

ils doivent parler, sans libertinage des femmes et de la galanterie: en gens du monde, en gens de cour et non pas en jésuites », reçoit ainsi sa récompense: « Voilà ce que M. l'abbé semble avoir dit de plus régulier dans son livre, et tout ce qu'il a avancé sur les autres points pour faire mine de repousser les accusations du critique, ne paraît guère moins cavalièrement débité. Il pouvait ne point se donner tant de peine ou faire quelque chose de meilleur... » Ces reproches ne sont pas tous immérités; Barbier d'Aucour y revient dans sa 4e édition.

Quant à la placidité du P. Bouhours, elle est contestable. Ce bourgeois de Paris fut très sensible à la défense de Villars et lui en écrivit une lettre reconnaissante dont Ménage a reçu l'original des mains du destinataire. Le père jésuite montra une spécifique petitesse d'esprit dans une chicane de mots. Ménage qui publiait ses Observations sur La Langue française était en relations avec le P. Bouhours qui souhaita son amitié et échangeait avec lui des remarques. Or le doux (?) P. Bouhours se retourna avec violence contre Ménage à l'occasion du mot Salemandre, Salamandre ou Salman-dre (1); Ménage le trouve employé sous ces diverses formes dans Rabelais, Belleau, Ronsard, l'abbé de Villars et... le P. Bouhours. Trouver du talent à Rabelais, aux yeux du P. Bouhours, c'est un crime; aussi vitupéra-t-il contre Ménage à qui il reproche en tant que grammairien (!) d'avoir lu Coquillard le poète rémois et Rabelais,

1. Annexe III.

avant saint Augustin et saint Thomas! Ménage chatouilleux et fort de son droit s'en tire avec honneur et discrétion; il confond gentiment le P. Bouhours qui n'alla pas plus loin. « Le P. Bouhours, écrit-il, se peut-il plaindre de moi de l'avoir mis dans la compagnie d'un homme de qualité, d'un homme d'esprit, d'un homme de savoir (Montfaucon de Villars), mais d'un homme qui était particulièrement de ses amis (à cause de la lettre). Pour ce qui est de Rabelais, non seulement je ne crois pas avoir offensé le P. Bouhours, mais je crois au contraire lui avoir fait honneur en le mettant à côté d'un si grand personnage. Le P. Bouhours aurait-il la vanité de croire d'être si fort au-dessus de Rabelais (Et après un éloge très vif de l'épopée rabelaisienne, Ménage avance avec finesse;) Il est vrai que Rabelais est fort décrié parmi nous pour les moeurs à cause des railleries qu'il a faites de la religion et des religieux. Mais il n'est pas ici question de moeurs, il est question du mot Salamandre. » C'est parfait, Ménage ne connaissait pas encore les éditions expurgées des bons pères où La Fontaine, Racine et Corneille subissent l'outrage de mortels ciseaux... purificateurs.

De ces polémiques, de ces publications à succès, on déduit la notoriété de Montfaucon de Villars; il a des fréquentations, il est publié; il est lu; au moment où Rancé opère sa conversion et réforme les Cisterciens, il publie ses « Réflexions sur les Constitutions de la Trappe ». Ce petit opuscule n'est pas sûrement de lui; on verra où conduirait la paternité de cet ouvrage. Il a de l'activité et l'évolution des idées inquiète les siennes.

Il prépare même une suite de Gabalis qui met à mal avec un art dialectique merveilleux la philosophie cartésienne; c'est au moins là son chef-d'oeuvre d'ironie et son exposition la plus avisée.

Son argumentation mêle au comique une finesse inattendue; Descartes n'aurait-il pas écrit une philosophie nettement mal équilibrée, en inharmonie avec ses recherches et travaux scientifiques, que pour détourner la curiosité indiscrete des Sorbonnes et les fureurs redoutables de l'orthodoxie? Descartes, par une argumentation dont se nourrissent aussitôt les curieux facilement apaisés, protégeait de cette manière ses postulats scientifiques qui contenaient un autre credo. Montfaucon de Villars a-t-il compris cette double apparence du génie cartésien et a-t-il voulu montrer l'artifice du cogito ergo sum? Cela paraît à la vigueur de son dialogue et à l'audace de ses arguments; il veut bien au demeurant qu'on s'en rapporte pour les mystères à une foi révélée échappant à notre critique; mais il resterait à savoir s'il ne jette pas ainsi sur ce qui est au-dessus du raisonnement le ridicule dont il couvre les travers philosophiques. Ces pages sont certainement ses meilleures; elles ne parurent qu'une trentaine d'années après sa mort; on ne sait par le soin de qui elles furent éditées.

Vers la fin de 1673, il part pour Lyon en société soit de parents (peut-être les adversaires communs des Ferrovil de Montgaillard), soit de compagnons mystérieux envoyés par un hasard prévu. Au cours de son voyage, il est assassiné. Les notes du temps sont contradictoires; pour les uns, des scélérats l'égorèrent; selon d'autres, il

reçut un coup de pistolet ou de poignard; la route de Lyon est la seule indication topographique précise. Ce meurtre fit peu de bruit. Mme de Sévigné, qui suivit cette route en sens inverse presque à la même époque, n'a pas pour lui une ligne de babillage ému; elle s'abstient de le nommer par son nom, à cause, sans doute, du maréchal de Villars chez qui elle fréquente. Le mystère qui enveloppa cette mort fut exploité. Les rieurs se servirent des propos mêmes de Villars invoquant l'âme de Gabalis et interprétant sa prétendue mort, non par l'apoplexie mais par l'assassinat sur ordre: « Un ange exécuteur n'a jamais manqué de tordre promptement le cou à tous ceux qui ont indiscretement révélé les mystères philosophiques. » Stanislas de Guaita annotait ainsi son exemplaire de Gabalis: « L'abbé de Villars, ayant profané et tourné en ridicule les arcanes de la Rose-Croix, à laquelle il était initié, fut condamné par un tribunal Vehmique et exécuté en plein jour sur la route de Lyon. » Aucun document officiel et contrôlable émané des Loges ne peut contribuer à élucider le problème. Les haines confessionnelles, il est vrai, ont déchaîné tant de crimes que Villars a bien pu payer de la vie ses sarcasmes savoureux et ses portraits. Pouvait-il écrire un traité d'hermétisme purement didactique? Réfuter doctoralement la Cabale, c'était montrer aussi une certaine initiation, et si, dans un pareil travail, il ne l'eût pas vigoureusement attaquée, on aurait pu le taxer de complaisance suspecte; d'autre part, les enseignements ésotériques ont en eux leur justification; Montfaucon de Villars l'a fort bien compris en choisissant cette

épigraphe de Tertullien: « Montrer seulement ce qu'on cache avec tant de soin, c'est tenter de le détruire. » Ce cumul de sérieux et de comique s'applique aussi à sa mort. Est-elle un accident ou un meurtre? Ni le ministère de la Justice, ni les Archives Nationales, ni les documents de Lyon n'ont même un procès-verbal de constatation. Anatole France a-t-il trouvé dans un mémoire peu connu un renseignement plus précis? C'est possible; toutefois, ayant travesti Villars en Jérôme-Coignard-Silène, il a entouré sa mort d'un ornement littéraire en la situant dans les vignes fleuries de la Bourgogne.

Une hypothèse séduisante prend place ici. Le Dictionnaire de Moreri attribue à notre abbé une plaquette: « Réflexions sur la vie de la Trappe. » Or le titre de l'ouvrage est: Réflexions sur les constitutions de l'abbaye de la Trappe. Barbier, en signalant l'édition d'Avignon de 1679 constate qu'elle est la réédition d'un tirage de Barbin portant dans le privilège comme auteur L'abbé de Lignage, pseudonyme de Montfaucon de Villars; ce volume contient 49 réflexions ou articles, pour vanter la vie cénobitique et exciter à l'exemple de l'Abbé (Rancé sans doute); il se termine par une lettre signée F. Armand de la Trappe, dans laquelle l'auteur confesse qu'il a connu et le monde et le péché, qu'il s'est retiré pour se soumettre à l'autorité de l'Eglise et à sa discipline philosophique et -- sa prudence pusillanime est patente -- pour ne point se mêler aux tristes discussions religieuses; l'écriture est froide, quelconque; il faut retenir que cette lettre est datée du 30 novembre 1678. Montfaucon de Villars aurait-il répandu le

bruit de son assassinat, et, sans crier au miracle, choisi le tombeau de la Trappe sans révéler son nom?

Une commotion intellectuelle, pareille à tant de conversions tapageuses de ce temps, l'aurait conduit là. Sa vie deviendrait ainsi plus que romanesque; malgré la séduction de cette conjecture, il faut résolument y renoncer. On sait que Montfaucon ne s'est pas abstenu de prendre part à la lutte contre les Jansénistes et quand son coeur est déchiré, il rit! Cette retraite subite serait une dernière farce; les Cisterciens eussent-ils été si discrets!

On peut supposer plus simplement que l'assassinat incombe aux compagnons qui brûlèrent et frappèrent avec l'abbé: qui s'est servi du fer, périra par le fer. Peut-être aussi fut-il tué par les détrousseurs de grand chemin? Un témoignage précis abolirait toutes les hypothèses; il fait défaut. En fermant sa tombe inconnue, il faut plaindre cet homme d'esprit et de qualité, ce philosophe tué à 35 ans, sur une route, sans témoin, sans ami, à l'aube d'une carrière littéraire déjà bien remplie, dépassant le grand siècle qu'on clôt avec le tombeau de Louis XIV. Son oeuvre vaut mieux qu'une mention bibliographique, sa vie plus qu'une affabulation désavantageuse; Montfaucon de Villars se place à côté des abbés audacieux et savants de cette époque; il fait penser à celui qui écrivit Manon Lescaut et finit aussi d'une manière tragique.

Il convient aussi de le défendre. Lenglet du Fresnoy, dans son extraordinaire catalogue des savants, Bayle dans son Dictionnaire, l'accusent un peu légèrement d'avoir plagié un imposteur: le cavalier Joseph-François Borri, milanais (Burrhus), auteur de lettres de chimie,

de philosophie et de mystagogie, publiées à Genève et à Cologne en 1680. Le très savant abbé et l'encyclopédiste sont le jouet d'une supercherie facile à ce médocastre pervers qui data ses deux premières lettres de Copenhague, 1666; elles sont mot pour mot la traduction des deux premiers entretiens de Gabalis. Or, Borri, échappé à l'Inquisition romaine, séjourna à la Haye en 1663; Balthasar de Monconys le connut par un de ses clients miraculés (?); il connut là des indécicatesses et alla habiter Copenhague; il y publia, en 1699, un art de guérir les yeux; pourquoi n'aurait-il pas donné jour alors à ses lettres de chimie, de cabale et de philosophie? On sait qu'il partageait avec Descartes une même opinion touchant l'âme des bêtes. Il lassa aussi les Danois et se mit en tête d'aller en Turquie; il est arrêté à Vienne en fin de 1671, ramené à Rome en 1672, condamné à rétracter. La justice papale fut clémente; elle le fit prisonnier à vie, et après avoir guéri quelques célébrités, il vécut paisiblement à Saint-Ange où il mourut en 1679. Cet aventurier curieux professait qu'on pouvait être bon philosophe sans être bon chrétien; il avait beaucoup de sciences et lut certainement Gabalis; il n'était pas à un expédient près, et sut utiliser un volume paru sans nom d'auteur. La Chiave del Gabinetto ne parut qu'en 1681; comment l'abbé de Villars en aurait-il connu la substance, et pourquoi n'aurait-il pris la matière que de deux entretiens sur quatre, tous d'une égale verdeur? Si ces confrontations de tendances et de faits n'ont pu convaincre Bayle, une inscription significative de l'édition Marteau de Cologne l'aurait éclairé. Borri y est appelé par son

biographe ce qu'il se devait dire lui-même: « Il Cristo falso, l'Alchimiste truffiere, il coglionatore de curiosi. » On ne peut pas être plus franc. Montfaucon de Villars ne poussa point l'ironie jusqu'à l'indécence, la malice jusqu'à la déshonnêteté; Borri lui prit ses plus belles pages, celles où l'harmonie des mots comme la science mystérieuse qu'ils contiennent sont d'un grand écrivain français; tels les oracles de Gabalis et l'oraison des Salamandres. Montfaucon de Villars a transcrit là des secrets que les oracles sibyllins hébraïques, seule littérature du genre parvenue jusqu'à nous, ne contiennent point. Il a su, et il a bien écrit; c'est un mérite suffisant pour arrêter l'attention, intriguer nos esprits, charmer notre amour de l'idiome français et redresser une biographie déformée fantaisistement quoique avec art, par Anatole France, dans la Rôtisserie.

Dessiner sa vie et l'éclairer, c'est ce que j'ai tenté en m'imposant la discipline de limiter les plaisirs de la recherche et les joies d'interroger et susciter des hommes qui ont animé une grande époque. Il me reste peu à faire pour présenter une peinture plus complète.

III

Il y a deux imaginations, celle qui crée avec rien ou des matériaux épars et celle qui assimile en construisant. Les savants, les philosophes, les grands écrivains: Rabelais, Balzac, Stendhal, Flaubert, sont doués du don de création. Anatole France est le plus heureux assimi-

lateur du temps. Un romancier a le droit incontesté de prendre dans la vie et les moeurs le sujet de ses enquêtes, la matière de ses développements; l'artiste, le littérateur empruntent à des livres la substance de leurs travaux, l'imagination fait le reste. L'érudition nuit beaucoup plus à l'invention qu'à l'art; un fait divers a pu inspirer un chef-d'oeuvre; le savoir limite toujours l'intuition et les recherches du coeur. Qui ne préférerait une histoire vécue, même imparfaitement écrite, à une oeuvre d'assimilation?

Anatole France est trop facilement classé parmi les anthologistes; ne l'a-t-on pas défini, même sans lire Ernest La Jeunesse: Pages choisies des meilleurs auteurs français? Parce qu'il a pris et transcrit de Vasari toute la vie du joyeux Buffalmacco (Puits de Sainte-Claire), à Phlégon le sujet des Noces Corinthiennes, aux légendes, à la Vie d'Antoine et d'Hilarion l'hagiographie confuse de Thaïs (Thaïsie ou Paisie) et de Sérapion (Paphnus), parce qu'il a emprunté le Saint homme Abraham au théâtre de Hroswitha, enfin parce qu'il a lu de rares mémoires et des livres peu communs, on lui refuserait le don d'originalité! Bergeret sortant de la Mothe-Le-Vayer!

C'est l'évidence même qu'il ait peu tiré de lui-même et admirablement utilisé, ce qui ne le prive point des dons de conteur agréable. Tout un public goûte l'harmonie de son écriture et prend ses paradoxes légers pour une philosophie de mérite; cela lui suffit. L'analyste peut juger avec plus de sérieux et se permettre d'étudier le mécanisme des adaptations romanesques de France. N'a-t-il pas lui-même ouvert la voie à un pareil travail

en en résumant une méthode, attribuée à M. Goubin-Anatole France-Jacques Thibault, en une vingtaine de pages annexées à l'Histoire Comique? Cette franchise artistement négligée délimite le scepticisme du romancier et autorise la liberté qu'on va prendre; ses lecteurs, ordinaire, s'en rapportent à ses dires et prennent en toute confiance ses fictions pour des références et celles-ci pour des fictions agréables sans le souci d'éclairer ni les unes ni les autres.

Si l'on permet cette expression pour La Rôtisserie de la Reine Pédauque, Montfaucon de Villars « a fourni l'étoffe, Anatole France a tissé la broderie »; l'étoffe, tant par sa matière philosophique que par son art hermétique, est d'une substance plus riche et d'un fonds plus sûr que l'ornement. D'aucuns même, tout en tenant la Rôtisserie pour une oeuvre délicieuse, regretteront qu'Anatole France ait dilué, amenuisé, défiguré les Entretiens et ridiculisé loisir Montfaucon en le muant en un ivrogne lettré mais familier du coq-à-l'âne, plus savant en citations approximatives qu'en théories savantes, et doué d'une ironie qui, pour paraître fine en soi, perd de cette apparente légèreté à la comparer au modèle.

Le roman de Montfaucon de Villars devient dans la Rôtisserie l'histoire apprêtée de Jérôme Coignard; Gabalis, c'est M. d'Astarac, gascon; Rueil est voisin de la Croix-des-Sablons; le Labyrinthe peut bien être l'Ile aux Cygnes; un assassinat envoie dans un autre monde Jérôme Coignard disserter sur les Salamandres et Villars discuter sur l'hermétisme. Notre abbé essuie des sermons de Gabalis; d'Astarac est un entêté prosélyte.

Le comte, au grand effroi de l'abbé, prêche le renoncement au commerce charnel avec les femmes ainsi: « Renoncez aux inutiles et fades plaisirs qu'on peut trouver avec les femmes; la plus belle d'entre elles est horrible auprès de la moindre sylphide; aucun dégoût ne suit jamais nos sages embrassements... que vous êtes à plaindre de ne pouvoir goûter les voluptés philosophiques. » Anatole France, qui confond les sexes dans les êtres intermédiaires, réduit ainsi la comparaison: « Les Salamandres sont telles qu'auprès d'elles la plus jolie personne de la cour ou de la ville n'est qu'une répugnante guenon. » Villars n'alourdit point son parallèle pour nous faire sourire.

La terminologie Salamandre comme toute cette synthèse occulte des esprits élémentaires, a un peu échappé à France. Villars parle du Salamandre, et de la Sylphe. Benvenuto Cellini avait popularisé les fils du feu en souvenir de la crainte mystérieuse de son père; le Salamandre est surtout un mâle qui copule avec des filles d'Eve et la femme de Noé; Anatole France ne sait que la Salamandre; M. d'Astarac veut joindre Tournebroche à l'une d'elles; la nuance est importante; Villars sait la philosophie et la Cabale; Anatole France a cueilli au hasard des légendes premières qu'il veut rendre plaisantes. Gabalis indique le secret pour fabriquer cabalistiquement une Sylphe: concentrer le feu du monde par des miroirs concaves dans un globe de verre,... fermer un verre plein d'eau conglobé d'eau ou de terre... M. d'Astarac apporte aussi à son pseudo-discepte un « globe plein de poudre solaire »; le modèle et son ombre

pratiquent tous d'eux l'invocation fatidique d'Agla.

Gabalis, relevant l'erreur des Juifs alexandrins, parle des gnomes désireux de devenir immortels (eux qui) « avaient voulu gagner les bonnes grâces de nos filles et leur avaient apporté des pierreries dont ils sont les gardiens naturels; et ces auteurs ont cru, poursuit-il, s'appuyant sur le Livre d'Enoch mal entendu, que c'étaient les pièges que les Anges amoureux avaient tendus à la chasteté de nos femmes ». M. d'Astarac reprend à son compte ses traits; son Mosaïde traduit le livre d'Enoch « que les chrétiens ont rejeté faute de le comprendre »; quant à ces Anges suborneurs, Coignard en répète lourdement l'histoire. « Je soupçonne, dit-il, que ces anges étaient non point des sylphes mais des marchands phéniciens... (parce qu'ils) apprirent aux femmes l'usage des bracelets et des colliers... »

M. d'Astarac rentre tout à coup dans la rôtisserie; Gabalis est si subrepticement chez l'abbé que Villars le prend pour une sylphe; le père Ménétrier offre à d'Astarac une place à table: « Je n'en ai nul besoin, dit ce commensal au bon appétit, et il m'est facile de passer un an, sans prendre aucune nourriture hors un certain élixir dont la composition n'est connue que des philosophes. » Le second Entretien se termine par une scène plaisante; Gabalis s'excuse d'avoir par ses discours retardé le dîner de l'abbé; celui-ci certifie qu'à l'entendre parler, il ne pense point à d'autre nourriture: « C'est pour vous que vous parlez, lui dit-il... Pour moi, reprend le philosophe, il paraît bien que vous ne

savez guère ce que c'est que Philosophie. Les Sages ne mangent que pour le plaisir et jamais pour la nécessité... *Et tandis qu'Anatole France cite avec Villars le seul Cardan comme familier d'une nourriture sublimée, Gabalis prend l'exemple du « presque adorable Paracelse qui avant que d'être parvenu à la Monarchie de la Sagesse, essaya de vivre plusieurs années en ne prenant qu'un demi-scrupule de Quinte-Essence solaire. »*

Il est évident que pour la nuance et la délicatesse, Montfaucon, là encore, n'est pas égalé. Enfin sans parler de l'atmosphère colorée dont France a pris au moins la teinte avec bien d'autres traits, on peut relever un petit parallèle.

Alors que Gabalis, au corps défendant de l'abbé, lui propose la chaste union avec une nymphe et la lui rend redoutable par la jalousie de ce peuple aérien, Anatole France reprend le même motif en proposant à Jacques Tournebroke dans les mêmes termes la conjonction avec une Salamandre.

Montfaucon de Villars écrit: Anatole France transcrit:

... La jalousie de ceux-ci est cruelle, comme le divin Paracelse nous l'a fait voir dans une aventure qu'il raconte et qui a été vue de toute la ville de Stauffenberg. Un philosophe, avec qui une nymphe était entrée en commerce d'immortalité, fut assez malhonnête homme pour aimer une femme; comme il venait

... Les Salamandres ne se laissent pas trahir impunément... Le divin Paracelse en rapporte un exemple qui suffira... Il y avait dans la ville allemande de Staufen un philosophe spagyrique qui avait comme vous, commerce avec une Salamandre. Il fut assez dépravé pour la tromper ignominieusement avec une femme,

avec sa nouvelle maîtresse et quelques-uns de ses amis, on vit en l'air la plus belle cuisse du monde; l'amante invisible voulut bien la faire voir aux amis de son infidèle afin qu'ils jugeassent du tort qu'il avait de lui préférer une femme.

Après quoi la nymphe indignée le fit mourir sur l'heure...

faisait son amant. Après quoi
la céleste indignée frappa l'in-
fidèle d'apoplexie...

jolie à la vérité, mais non plus belle qu'une femme peut l'être.

Un soir, comme il dînait avec sa nouvelle maîtresse et quelques amis, les convives virent briller au-dessus de leur tête une cuisse merveilleuse. La Salamandre la montrait pour

qu'on sentît bien qu'elle ne méritait pas le tort que lui

Au lecteur de conclure! En dernière analyse, Anatole France prête légèrement son scepticisme à une science qui a sa philosophie, son vocabulaire, ses pratiques, sa morale. Comme à plaisir, il déforme toutes les opinions sur ces théories, tandis que Montfaucon les admet, les discute et les tourne en dérision, sans en bouleverser les termes.

Pour France, toute union des sexes, même entre Salamandres et humains, loin d'assurer l'immortalité aux amants, est un signe de mort. Or les voluptés philosophiques conseillées par Gabalis doivent donner la longévité et rétablir l'être intermédiaire dans l'état humain. Montfaucon de Villars a de solides opinions sur le Démon; il le traite en philosophe, ne lui accordant pas plus d'importance qu'à un Daimon; il fait dire à Gabalis: « Le démon est trop malheureux et trop faible pour avoir jamais eu le plaisir de se faire adorer. » C'est, parlant ainsi, laisser la raison humaine forte de

ses recherches et toujours capable d'éviter la duperie des contes enfantins; l'abbé est d'un siècle solide. Anatole France lutine avec le diable dont il fait presque toujours une entité égale et même supérieure à Iaveh; c'est un paradoxe facile qui fournit des pages heureuses moins solidement charpentées que les dialogues de Gabalis.

La méthode d'assimilation est donc précise chez Anatole France; l'écriture elle-même a pris la légèreté sautillante des Entretiens, sauf qu'elle use souvent des mêmes procédés parfois comiques: accumulation des analogies, doublement et redoublement des épithètes, etc...

On peut conclure qu'Anatole France a vu petit le monde inconnu. « La connaissance des choses occultes est une mer orageuse d'où l'on n'aperçoit pas le rivage, » disait Cazotte. Dans la Rôtisserie, on n'en retrouve que dérivations adultérées; l'habile romancier a inventé avec des mots une manière d'occultisme sans fond, sans symbole sérieux, sans profondeur; on aura quelque peine à préférer le babillage charmant et léger de Coignard au dialogue nerveux et savant de Montfaucon; on regrettera même que celui-ci ne soit devenu, par France, un Gascon bavard, fervent de la bouteille et du cotillon; il valait un meilleur portrait. Il reste au romancier de brèves peintures de Paris, qui ressemblent assez à celles de Manon Lescaut. Son mérite est d'avoir rendu touchants des êtres irréels, d'avoir écrit dans une langue magnifique et d'avoir transmis à un public peu curieux le nom et un peu du talent de Montfaucon, dit: abbé de Villars.

Si celui-ci fut un Gascon, un réaliste et un philosophe éloquent, Anatole France est un parfait écrivain, un

érudit sceptique et amusé. Ceux qui font du romancier un génie, comme ceux qui le traitent en docteur commettent la même erreur; France sourit des hommes crédules, des idées; sa pensée, c'est son art, et celui-ci est tout entier dans l'ajustement harmonieux de phrases et de mots, même dussent le possible et le réel, l'idéal et la vie en paraître plus laids et susciter plus de dégoût qu'inspirer de grandeur.

Tels sont les résultats d'un labeur captivant; on me pardonnera d'en avoir limité le cadre, élargi la portée et utilisé l'essentiel; une pensée et un art valent toujours qu'on les interroge même imparfaitement, quand on les aime.

RENE-LOUIS DOYON.

ANNEXES

I

ARREST DU PARLEMENT DE TOULOUSE

(2 décembre 1669)

« Arrest par lequel Henry de Monfaucon qui se fait appeler abbé de Villars et qui passe pour l'auteur du " Comte de Gabalis " et de "La Délicatesse " pour la défense du P. B (houhours) J (ésuite) a été condamné avec ses complices à être rompu tout vif et à expirer sur la rouë et leur biens confisquez pour crimes d'assassin, moeurtre et incendie.

« Moeurtre commis par Gabriel, Louis, Henry, Pierre et Anne de Monfaucon et en plein chemin en la personne de feu Paul de Ferrovil, soeur de Montgaillard pour raison de quoy les dits et Pierre leur valet avoient été condamnés à la rouë par arrest du Parlement du Toulouse du 12 août 1(8?)62. Ce moeurtre n'étant pas capable d'assouvir leur rage, ils auraient fait tous leurs efforts pour assassiner Pierre de Ferrovil, chevalier de Montgaillard, fils de feu Paul et empescher la culture des biens dépendans de la terre de Montgaillard... De quoi le dit Ferrovil aurait porté plainte et fait informer d'autorité de nostre cour... Laquelle aurait par arrêt du 20 juin 1668

décerné décret de prise de corps contre les dits... et au lieu que le dit décrest devait les obliger à se contenir, il n'aurait servy qu'à augmenter leur rage et commettre un plus grand crime, ayant mis le feu au château du dit après avoir blessé à mort l'une des deux femmes qui gardoient iceluy... et mis le feu à tous les membres du dit château qui se seroient entièrement consummez avec tout ce qui étoit dedans...

« Les dits n'ayant pu être appréhendez, ils auraient esté criez et adjournez à trois briefs jours...

« Nostre cour a déclaré... et disant droit sur l'utilité d'iceux pour les cas résultans du procez et condamné les dits à estre délivrez ès mains de l'Exécuteur de Haute Justice, qui montez sur un tombereau ou charrette, ayant le hard au col, leur fera faire le cours accoutumé par les ruës et carrefours de la présente ville, les conduira à la place de Salin où sur un échafaud qui sera à ses fins dressé, attachez en croix, leur brisera et rompra leurs bras, cuisses, jambes et reins, et ce fait, leurs corps seront mis et déposés sur des rouës la face tournée vers le ciel, pour y vivre tant qu'il plaira à Dieu, en peine et repentence de leurs méfaits et pour servir d'exemple et donner de la terreur aux méchans, leur déclare leurs biens acquis et confisquez, à qui de droit appartiendra, distrait la troisième partie d'iceux pour leurs femmes et enfans, s'ils en ont, desquels bien confisquez sera aussi distrait le solvable pour le non-solvable, la somme de six milles livres envers le dit Ferrovil.

« Commettons et députons le premier de nos juges pour faire mettre le présent arrest à exécution *figurativement... etc.* »

II

MANUSCRIT
ATTRIBUE A
MONTFAUCON DE VILLARS
ET INTITULE
LIBER AUREUS CABALISTICUS,
ASTRONOMICUS, CHIROMANTICUS
ONOMANTICUS, FATIDICUS
Par le Comte GABALIS (sic)

Le manuscrit est un vergé du dix-huitième siècle d'une belle écriture et de format in-8°. Il a une reliure plein veau d'époque avec titre, lettres or; sur le dos: *Comte Gabalis*. Il comporte une centaine de pages dans lesquelles on a intercalé des gravures en taille-douce de livres contemporains: on a eu soin toutefois de les colorer assez grossièrement en bleu, vert et or, de manière à recouvrir les exergues, cartouches, noms de peintres et graveurs et en dissimuler l'origine. Les portraits sont arbitrairement indiqués de cette manière, comme étant ceux d'Atlas, de Zoroastre et de Gabalis lui-même. La seule indication d'origine est marquée à la fin de l'ouvrage par ces abréviations

mystérieuses: M. E. R. L. I. N. U. S. *Anglus*, *Tractor* ce qui peut être un anagramme ou une supercherie (Merlin U. S. Il existe des éditions de *Merlinus, prophetia anglicana*).

Le manuscrit comporte des pentacles, des horoscopes, thèmes et tables dont quelques-uns coloriés; la graphie est belle et les dessins assez géométriques et appliqués. L'ensemble est un livre pratique des sorts. Voici la substance de l'ouvrage:

Les sorts égyptiens où chacun peut voir sa bonne ou mauvaise fortune. 2° Questions et demandes. 3° Sort des dés. 4° Roue de fortune (les 12 muses). 5° Réponses des muses, une page pour les correspondances aux questions: *Si on vivra longtemps, si on sera riche, si on aura des honneurs, si on sera heureux au jeu, en femme* (sic), etc... 6° Les oracles: oracle de Jupiter, Ammon en Lidie, de Delphes en Elide, de Thémis en Grèce, de Mercure en Thessalie, de Memphis en Egypte, de Dodone en Epire, de Vulcain en Elide. 7° Réponses des oracles: Tirésie, Trophile, Prothée, Cassandre, Echicrates. 8° Les constellations, 9° Table pour connaître les parties de la main. 10° Table: Cassiopée, Callisto, Centaure, etc., etc... 11° Oracle du destin. 12° Triangle de la grande conjonction des planètes. 13° Table du *Comte Gabalis* pour l'intelligence des sorts égyptiens.

Nous transcrivons le texte exact qui est l'explication de ce manuscrit: « Ce livre est le dernier ouvrage du Comte Gabalis et qu'on dit être descendu du père en fils en ligne masculine de Zoroastre, roi des Bactriens, et du côté maternel d'Atlas, roi de

Mauritanie, qui pouvait compter entre ses ancêtres ceux-mêmes de Jupiter, car le Ciel qui était père de Saturne le fut aussi de Japet qui fut père d'Atlas surnommé le très grand.

« Ce comte illustre par sa naissance le fut encore davantage par les excellentes et divines qualités de son esprit, car ayant joint la science des Egyptiens et des Hébreux qu'on appelle Cabale à l'astrologie qui était comme héréditaire en sa maison, il y joignit encore toutes les connaissances que les démons, c'est-à-dire les Esprits de l'air, de la terre et des eaux, peuvent donner aux hommes, ayant conservé une étroite familiarité avec eux jusqu'à la fin de sa vie. Un jour qu'il fut transporté en la caverne de Typhon qui n'est pas fort éloignée des sources du Nil, du côté de la Libye, par une jeune Sylphe qui avait conçu une forte passion d'amour pour lui, il y trouva une Salamandre qui après un long discours qu'elle lui fit de la nature des Etres spirituels de leur naissance et de leur mort.

« Je suis sur le point (ajouta-t-elle) de voir finir une vie qui a déjà duré neuf mil sept cent quinze ans et qui doit aller jusqu'à neuf mil sept cent vingt ans, qui est l'âge des demi-dieux. Voici, comte, un présent que je vous fais dont vous ne connaîtrez bien le prix qu'après que vous l'aurez gardé quelque temps. Je vous prie de l'estimer pour l'amour de moi; puis elle disparut. C'était des secrets merveilleux écrits sur des écorces d'arbres, en langue Egyptienne que la belle Sylphe lui expliqua et d'où il a tiré l'excellent livre que vous allez voir. Si vous ne vous en tenez pas au témoignage qu'il rend lui-même de cette aventure, je n'ai point d'autre preuve pour vous en

convaincre. Et je vous conseille de refermer son livre ou de n'en regarder que les figures. Mais si vous avez quelque foi pour les choses qui partent d'un rare et sublime esprit, apprenez par la suite de ce discours qu'il nous a laissez comme il se faut servir de ce merveilleux ouvrage.... » (Suivent les explications pour se servir des tables divinatoires.) On trouve, sous une inscription en caractères cabalistiques, ce qui suit:

« Traduction d'une épigramme composée en langue égyptienne par une Sylphe oréade intitulée: *Phahymbick Garamith*:

Toi qui veux pénétrer dans les plus hauts secrets
Apprends à bien user des célestes décrets,
Car il n'en est point dont le Sage
Ne puisse faire un bon usage:
Des ordres du destin, il faut tout endurer
Sans se plaindre et sans murmurer
Et de leur sage prévoyance
Attendre sans impatience
Le Bien qu'ils nous font espérer.

III

OBSERVATIONS DE M. MENAGE SUR LA LANGUE FRANÇAISE

(Claude Barbin, sur le second perron de la Sainte-Chapelle,
1676)

Extrait de la Préface

... « Le P. Bouhours a écrit (contre la première édition) avec une fureur indigne d'un prêtre et d'un religieux... Il m'a attaqué dans ma personne avec emportement... Il m'a diffamé dans toute l'Europe dans ce libelle. Les prêtres de Jésus ont-ils tant de courroux? Je n'ay donc point offensé le P. Bouhours en le nommant par son nom de guerre (*Ménage fait allusion au livre des « Doutes proposés à Messieurs de l'Académie, par un gentilhomme de Province »* (le P. Bouhours lui-même), mais je ne l'ai offensé en aucune chose. Et ce qu'il a dit à plusieurs personnes que je suis l'agresseur, l'ayant offensé en le citant avec Rabelais et avec l'abbé de Villars est si ridicule que cette accusation ne mérite pas justification. Voici l'endroit de mes observations dont il m'a fait un crime.

« Le peuple dit plus ordinairement *salemandre* ou *Salmandre*, et je vois plusieurs *honnêtes gens* qui parlent de la sorte. C'est aussi comme a parlé Du Bellay dans le satire de Pierre du Cuignet:

Si on me cuide mettre en cendre
Je ressemble à la Salemendre

« Le P. Bouhours dans ses *Entretiens*, au *Traité des Devises*, l'auteur du livre intitulé: *Le Comte de Gabalis*, Rabelais, Ronsard, livre II de ses *Amours*, au sonnet qui commence par: « *J'ay pour maîtresse une étrange Gorgone* », et Belleau sur ce sonnet, ont dit *salamandre*. L'un et l'autre est bon. Je dirais *Salemandre* dans le discours familier et *salamandre* dans les compositions relevées...

« Y a-t-il rien là d'injurieux au R. P. Bouhours? A l'égard de l'abbé de Villars qui est l'auteur de l'histoire du *Comte de Gabalis*, le P. Bouhours peut-il se plaindre de moi de l'avoir mis dans la compagnie d'un homme de qualité, d'un homme d'esprit, d'un homme de savoir? Mais d'un homme qui était particulièrement de ses amis et à qui il avait obligation. Car l'abbé de Villars est aussi l'auteur du livre.: *De la Délicatesse*, fait pour la défense du P. Bouhours contre les *Sentiments de Cléanthe sur les Entretiens*. Et le P. Bouhours s'est trouvé non seulement obligé, mais honoré de cette réponse, comme il l'a lui-même témoigné à l'auteur par une lettre de remerciements. J'ai vu entre les mains de l'abbé de Villars l'original de cette lettre.

« Pour ce qui est de Rabelais, non seulement, je ne crois pas avoir offensé le P. Bouhours, mais je crois, au contraire lui avoir fait honneur en le mettant à côté

d'un si grand personnage. Le P. Bouhours aurait-il bien la vanité de croire d'être si fort au-dessus de Rabelais qu'il se trouvait offensé de se trouver en parallèle avec lui?...

« Il est vrai que Rabelais est fort décrié parmi nous pour les moeurs à cause des railleries qu'il a faites de la Religion et des Religieux. Mais il n'est pas ici question de moeurs; il est question du mot *Salamandre*. Pour avoir dit que ce mot avait été employé par Ronsard, Belleau. le P. Bouhours et l'abbé de Villars, ai-je offensé Ronsard, Belleau, etc...? »

IV

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES SOMMAIRES

Diverses éditions du *Comte de Gabalis*, de Paris, Londres, Amsterdam, La Haye et Cologne. L'originale est de 1670, chez Claude Barbin; celle de Lejeune, Amsterdam, 1700, comporte des gravures sur bois qui n'ont aucun rapport avec le texte; le texte de ce volume est adultéré et augmenté d'une pièce apocryphe et fausse, La suite des *Entretiens* est de 1708.

De la délicatesse. Cl. Barbin, 1671.

Le Géomyler, traduit de l'arabe en castillan, chez la veuve d'Antoine-Urbain Coutelier et J. Guérin, 1729.

Bibliothèque de campagne ou amusemens de l'esprit et du coeur, Tome XII, La Haye, Jean Neaulme, 1742.

Génies assistans et Gnomes irréconciliables, d'Androl (le P. Antoine, Célestin).

La Chiave del Cabinetto del Cavagliere Gioseppe Francesco Borri milanese. In Coloria appo Pietro del Martello, 1681.

Barbier d'Aucour. *Sentimens de Cléanthe sur les entretiens d'Ariste et d'Eugène*, chez la veuve Delaulne, rue Saint-Jacques, à l'Empereur, 1788.

Jugemens des savans sur les principaux ouvrages des auteurs, par Adrien Baillet, revus, corrigez et augmentez par M. de la Monnoye. Nouvelle édition, Amsterdam, 1725.

Mélanges d'histoire et de littérature, recueillis par M. de Vigneul de Marville. Rouen, Antoine Maury, 1699.

Pope (1688-1744). Poèmes. Cazin, 1788, traduits par MM. du Resnel, Marmontel, Me du Bocage. (La boucle de cheveux enlevée, poème, héroï-comique est traduit en vers par Marmontel.)

Recueil de dissertations sur plusieurs tragédies de Corneille et de Racine, avec des réflexions pour et contre la critique des ouvrages d'esprit et des jugemens sur ces dissertations, de l'abbé Janet, Paris, Gisse, rue de la Vieille-Bouderie, et Bordelet, rue Saint-Jacques, 1739.

Lettres de Madame de Sévigné, de sa famille et de ses amis. Edition Monmerqué.

Desmarets (de Saint-Sorlin). *Les Visionnaires*. Jean Camusat, rue Saint-Jacques, à la Toison d'or, 1638.

Lenglet du Fresnoy. *Histoire de la philosophie hermétique*. Couston, 1722, Pierre Gosse, 1742.

Bibliothèque des théâtres. Catalogue annoté par Maupoint. Chardon, 1733.

La Jeunesse de Madame de La Fayette. Oeuvre remarquable d'André Beaunier. Paris, 1921.

Les Voyages de Balthazar de Monconys. Documents pour l'histoire de la science, publiés par Charles Henry. La Vogue, 1887.

Vie des peintres, sculpteurs et architectes, par Georges Vasari, traduites par Léopold Leclanché. Just. Tessier, 1839 et l'édition italienne de. Sansoni. Firenze, 1878.

V. Vermale. *Notes sur Joseph de Maistre inconnu*. Dardel, Chambéry, 1921.

Anatole France. *La Rôtisserie de la reine Pédauque*.

L'ESOTERISME DE GABALIS

Pas une pierre, pas un brin d'herbe
au monde, sur quoi ne règne un Esprit.
LA CABBALA.

Est-il possible d'admettre que le Comte de Gabalis soit une oeuvre sérieuse, méritant de retenir l'attention de l'occultiste? A cette question, le lecteur averti méprisera le scepticisme du profane qui veut ne voir autre chose, dans les Entretiens sur les Sciences secrètes, qu'une aimable critique de gens et de doctrines, et il peut garder à cet ouvrage une estime et une considération autres que littéraires.

Pourquoi, diront ceux à qui l'étude des sciences hermétiques n'est pas ouverte? C'est ce qu'on va tenter d'esquisser.

L'oeuvre de Montfaucon de Villars est toute basée sur la science des esprits élémentaires. L'école de Paracelse, dont s'est inspiré l'abbé, a classé les esprits élémentaires en salamandres ou ministrants du feu, en sylphes ou génies de l'air et des tempêtes, en ondins ou démons des eaux, en gnomes ou puissances terrestres, gardiens des cavernes et des trésors. Cette classification,

qui répond aux quatre Eléments, a une nomenclature terminologique que nous exposerons dans son aridité:

Les salamandres gouvernent le Feu et l'éther, leur élément est le feu, c'est-à-dire le chaud, la matière radiante. Le feu a comme analogies métalliques le fer et le cuivre, et comme sciences la pyromancie (divination par l'étude de la flamme -- couleurs et formes) et le magnétisme. Ces esprits élémentaires sont les plus puissants et les plus redoutables. Avec le concours des sylphes et des ondins, ils produisent les cataclysmes: ouragan, foudre et mers déchaînées.

Les gnomes ont pour élément la Terre (le solide, le sec) dont l'analogie métallique est le plomb; ses sciences sont la géomancie (divination par l'observation des fentes et crevasses naturelles) et la cartomancie. Les gnomes habitent les profondeurs de la Terre.

L'Air (le gaz, l'humide) est l'élément des sylphes; ces esprits animent le vent. Les analogies métalliques de l'Air sont l'or et l'argent et ses sciences l'aéromancie (divination par l'étude de la forme des nuages) et l'oniromancie (divination par les songes).

L'élément des ondins est l'eau (le liquide, le froid). Ils déchaînent les tempêtes. L'analogie métallique de l'eau est le mercure; d'où l'hydromancie (il existe environ dix manières de prédire l'avenir avec l'aide de l'eau), et la cristallomancie ou divination par les miroirs, les boules de cristal.

Ces esprits ne furent pas inconnus à l'antiquité et nous les retrouvons, soit comme divinités locales, genii loci, soit comme faunes, nymphes, sylvains, sirènes.

Au Moyen Age, si propice à l'occultisme, ils s'appellent elfes, fées ou gobelins (1) (Κοβαλοω, gobelinus, goblin (angl.). Citons encore les génies occidentaux, les Niebelungen, les Dames blanches, Nixes, Korrigans, Farfadets, etc...

La littérature de chaque pays à toutes les époques a recueilli abondamment, à l'aide de traditions, les exploits de ces esprits familiers: de l'Orient à l'Occident, du Nord au Sud, les folklores nationaux sont féconds en histoires dont les esprits intermédiaires sont les protagonistes. En Irlande notamment, les esprits élémentaires se mêlent activement à la vie des paysans. Les auteurs rapportent ces faits sans voir leur portée ésotérique.

Un contemporain de Montfaucon de Villars, le R. P. Sinistrari d'Ameno, O. F. M. S. F. (1662-1701), théologien, a très curieusement examiné le problème de leur existence au double point de vue des faits observés et de la doctrine catholique. Son ouvrage latin, resté 200 ans manuscrit, est significatif: De la Démonialité et des animaux incubes et succubes, où l'on prouve qu'il existe sur terre des créatures raisonnables autres que l'homme, ayant comme lui un corps et une âme, naissant et mourant comme lui, rachetées par N. S. J.-C. et capables de salut ou de damnation » (Paris, Liseux, 1875). Sinistrari décrit la nature des esprits élémentaires et leurs relations avec l'homme en des

1. Une légende admet que la manufacture des Gobelins doit son nom à quelques follets qui, à l'origine, venaient apprendre aux ouvriers à dessiner et tisser de merveilleux tapis.

termes assez souvent corrects, au point de vue de la science occulte. Ces créatures seraient des animaux raisonnables munis de sens et d'organes corporels, ainsi que l'homme; toutefois, elles différeraient de l'homme, non seulement par la nature plus subtile de leur corps, mais par la matière. L'homme, selon les écritures, a été formé de la partie la plus épaisse des éléments, la boue (eau et terre); ces créatures, au contraire, auraient été formées de la matière la plus subtile des éléments ou de l'un d'eux: ainsi les unes tiendraient de la terre, les autres de l'air, de l'eau ou du feu. « Nous admettons, écrit-il, que ces êtres naissent et meurent; qu'ils se divisent en mâles et femelles; qu'ils ont, comme les hommes, des sens et des passions; que leur corps se nourrit et se développe; toutefois, leur nourriture ne doit pas être grossière comme celle qu'exige le corps humain, mais une substance délicate et vaporeuse émanant par effluves spiritueux de tout ce qui, dans la nature, abonde en corpuscules très volatils... » La constitution de ces esprits correspondrait donc à des éléments dégagés de la matière et leur constitution physiologique à la définition théologique de la substance.

Jean-Baptiste de Boyer, marquis d'Argens, dans ses Lettres cabalistiques, 1741, mises à l'Index l'année suivante, au sujet de la vie à donner aux êtres intermédiaires, citait comme une autorité un des Entretiens de Gabalis à son correspondant Ben Kiber et il appuyait ainsi son appréciation: « Voilà les mystères les plus cachés de la Cabale. Ils sont expliqués très clairement, quoiqu'en peu de mots, dans cet entretien tiré des écrits

d'un fameux écrivain qui eût été un des plus parfaits Philosophes cabalistiques, s'il eût eu autant de discrétion que de science. »

Dans son traité des nymphes, sylphes, etc..., Paracelse précise: « Nous avons dit que ces êtres pouvaient entretenir commerce charnel avec les hommes et avoir des enfants. Ces enfants sont de race humaine parce que le père étant homme et descendant d'Adam, leur donne une âme qui les rend semblables à lui, et éternels. Et je crois que la femelle qui reçoit cette âme avec la semence est, comme la femme, rachetée par le Christ. Nous ne parvenons au royaume divin qu'autant que nous communions avec Dieu. De même cette femelle n'acquiert une âme qu'autant qu'elle connaît un homme. Le supérieur communique sa vertu à l'inférieur. »

Il serait long de rapporter aussi des traits d'union extra-humaine. Les annales ecclésiastiques de sorcellerie fourmillent de pareils cas; il existe une bibliographie intéressante des Incubes et Succubes.

Un grand occultiste contemporain, Stanislas de Guaita, consacre aux esprits élémentaires de nombreuses pages dans son oeuvre magistrale « Le serpent de la Genèse » et les définit: les Animaux de l'invisible. « Certains d'entre eux, dit-il, dépassent de beaucoup le niveau mental des animaux supérieurs et soutiendraient la comparaison avec l'homme, mais à défaut de sens moral, l'inaptitude qu'ils témoignent à décider du juste et de l'injuste, les assimilent sensiblement aux races bestiales. Cependant ils ne sont pas incapables d'affection, et qui plus est, de dévouement; ils poussent parfois jus-

qu'au fanatisme l'amour que tel ou tel être leur a inspiré, souvent à son insu. Le magicien, qui les domine et les gouverne à son gré, accomplira de surprenantes merveilles par leur intermédiaire... D'ailleurs, capricieux et autoritaires de leur nature, ils deviennent aisément de dangereux amis, pour quiconque n'a pas su leur inspirer la crainte ou le respect: excellents serviteurs, ils font des maîtres détestables... Ils répugnent à voir les énergies de la Nature maîtrisées et réduites en esclavage par le savant ou l'industriel et, bien souvent, des cataclysmes et des accidents leur sont imputables... Le savant n'agit pas directement sur les élémentaires, c'est en manipulant la matière qu'il les force à venir l'élaborer, suivant un plan préconçu par lui. Le sorcier procède à l'inverse... »

Pour Montfaucon de Villars, les circonstances de sa mort font encore quelque crédit aux esprits élémentaires et rien ne peut encore infirmer l'affirmation de leur action vengeresse. Il faut retenir la terrible leçon et se rappeler la sage parole de Dyonisios: « Si tu as ouvert le Livre d'Hermès, crains la lumière du soleil de peur qu'un rayon ne vienne illuminer pour d'autres ce qui est pour tes yeux seuls. » Ce conseil peut paraître un commandement difficile à observer et on peut en déduire que le châtimement fût disproportionné à l'importance de la révélation; cependant Montfaucon de Villars abordait là dans son livre l'un des plus grands secrets occultes: La puissance de l'homme sur les esprits élémentaires.

Ce maniement des puissances de la nature, appelées tantôt supra-terrestres, tantôt infra-terrestres, d'autres fois plus exactement forces semi-intelligentes, dominant

le règne animal, n'est permis qu'à l'homme initié, préparé à ce pouvoir par une élévation spirituelle et des pratiques ascétiques. Ceux-ci peuvent avoir un pouvoir réel et une influence bienfaisante sur ces puissances élémentaires et utiliser leurs forces dans un but profitable à l'évolution de l'humanité.

Villars ne tentait-il pas de dévoiler un secret dangereux entre tous, en ce qu'il touche au grand arcane magique? Un maître de l'occultisme, Eliphas Levi, disait qu'évoquer les esprits élémentaires, c'était avoir la puissance de coaguler les fluides par une projection de lumière astrale. Or cette puissance ainsi dirigée ne peut produire que des désordres et malheurs par qui n'est ni appelé à le faire, ni apte à s'en servir. L'esprit est partout, c'est lui qui anime la matière; il se dégage de la pesanteur en perfectionnant son enveloppe. Les formes s'élèvent avec l'épuration des instincts jusqu'à l'intelligence et la beauté; tels sont les efforts de la lumière qu'attire à lui l'esprit; c'est là le mystère de la génération progressive et universelle. La lumière, dit encore Eliphas Levi, est l'agent efficient des formes et de la vie. parce qu'elle est en même temps mouvement et chaleur. Lorsqu'elle parvient à se polariser autour d'un centre, elle produit un être vivant, puis elle attire pour le perfectionner, le développer, la substance plastique qu'il lui faut; cette matière élémentale est au demeurant de la terre et de l'eau, la Bible avec raison l'a nommée: le limon de la terre. Mais la lumière n'est point l'esprit, en est seulement l'instrument, elle est la première mani-

festation physique du Souffle divin. Dieu la crée éternellement, et l'homme, à l'image de Dieu, la modifie et semble la multiplier.

Si l'homme crée un être quelconque objectivement, par sa volonté ou son pouvoir, il accepte une responsabilité certaine et périlleuse. Montfaucon de Villars, tant par sa vie que par son principal ouvrage, a fait oeuvre grave, d'une part, en révélant la notion des êtres qui peuvent se manifester des éléments, et d'autre part, en enseignant, quoique d'une façon détournée, les moyens de les susciter sans savoir les rendre utiles, d'où pratique dangereuse de la magie et création d'êtres nocifs à la société. Il en résulte un manque de respect aux Lois occultes et conséquemment aux Pouvoirs divins. Que des Kabbalistes peuvent avoir conçu une violente colère contre l'indiscret, rien n'est plus certain! On peut également admettre que l'invocation malencontreuse de Montfaucon de Villars à la suite d'une initiation incomprise ait déchaîné sur lui des forces dont il ne fut point le maître; seul le mystère de sa fin peut en enregistrer le résultat.

Nous ne voulons pas clore cet exposé sans rapporter les expériences intéressantes que relate Sir Arthur Conan Doyle dans le « Strand Magazine » (Déc. 1920 et Mars 1921). Pour la première fois, on peut voir des vues photographiques d'esprits élémentaires apparues sous la forme de sylphides. Sir Arthur Conan Doyle prête à l'authenticité de ces épreuves son renom; il indique les garanties prises par l'opérateur. A l'appui de sa documentation parue sous le titre: « The Evidence for Fai-

ries », étaient jointes cinq reproductions photographiques. L'une d'elles montre une délicieuse sylphe sautant du feuillage sur lequel elle se trouvait et planant, comme elle avait fait ainsi plusieurs fois, s'approchant par vols successifs; un des instantanés indique le mouvement de recul instinctif fait par la jeune fille frôlée par la sylphe. La fille de l'air paraît dans un costume adhérent à ses formes et porte des ailes mauves. Sa taille peut avoir une dizaine de centimètres. Une autre photographie représente une jeune fille dans le voisinage d'une sylphe délicatement posée sur une feuille de buisson; les témoins disent que ses ailes sont tachetées de jaune, son vêtement est d'un rose très pâle. Elle offre, dans un geste délicat, un minuscule bouquet de clochettes à la jeune fille qui la regarde émerveillée.

Ces vues ont été prises dans le Yorkshire par les deux jeunes filles. Les premiers essais furent faits avec un appareil de fortune et ceci à seule fin de prouver la véracité de leurs dires à leurs parents qui plaisantaient leurs visions. Ce ne fut que plus tard qu'un ami de la famille leur prêta un appareil de précision et c'est sous sa direction que furent prises les vues reproduites, avec toutes les garanties dont l'auteur des articles se réclame.

PAUL MARTEAU.

COMTE DE GABALIS
OU ENTRETIENS
SUR
LES SCIENCES SECRETES

PREMIER ENTRETIEN

Sur les Sciences Secrètes.

Devant Dieu soit l'âme de Monsieur le Comte de *Gabal*, que l'on vient de m'écrire, qui est mort d'apoplexie. Messieurs les Curieux ne manqueront pas de dire, que ce genre de mort est ordinaire à ceux qui ménagent mal les secrets des Sages, et que depuis que le Bienheureux Raymond Lulle en a prononcé l'arrêt dans son Testament, un Ange exécuter n'a jamais manqué de tordre promptement le cou à tous ceux qui ont indiscretement révélé les Mystères Philosophiques. Mais qu'ils ne condamnent pas si légèrement ce savant Homme, sans être éclaircis de sa conduite. Il m'a tout découvert, il est vrai: mais il ne l'a pas fait qu'avec toutes les cir-

conspctions Cabalistiques. Il faut rendre ce témoignage à sa mémoire, qu'il était grand zélateur de la Religion de ses Pères les Philosophes et qu'il eût souffert le feu plutôt que d'en profaner la sainteté en s'ouvrant à quelque Prince indigne, à quelque ambitieux, ou à quelque incontinent, trois sortes de gens excommuniés de tout temps par les Sages. Par bonheur je ne suis pas Prince, j'ai peu d'ambition, et on verra dans la suite que j'ai même un peu plus de chasteté qu'il n'en faut à un Sage. Il me trouva l'esprit docile, curieux, peu timide; il ne me manque qu'un peu de mélancolie pour faire avouer à tous ceux qui voudraient blâmer Monsieur le Comte de Gabalis de ne m'avoir rien caché, que j'étais un sujet assez propre aux Sciences secrètes. Il est vrai que sans mélancolie on ne peut y faire de grands progrès: mais ce peu que j'en ai n'avait garde de le rebuter. Vous avez (m'a-t-il dit cent fois) Saturne dans un angle, dans sa maison, et rétrograde; Vous ne pouvez manquer d'être un jour aussi mélancolique qu'un Sage doit l'être; car le plus sage de tous les hommes (comme nous le savons dans la Cabale) avait comme vous, Jupiter dans l'Ascendant; cependant on ne trouve pas qu'il ait ri une seule fois en toute sa vie, tant l'impression de son Saturne était puissante, quoi qu'il fût beaucoup plus faible que le vôtre.

C'est donc à mon Saturne, et non pas à Monsieur le Comte de Gabalis, que Messieurs les curieux doivent s'en prendre, si j'aime mieux divulguer leurs secrets que les pratiquer. Si les Astres ne font pas leur devoir, le Comte n'en est pas cause; et si je n'ai pas assez de grandeur d'âme pour essayer de devenir le maître de la Nature, de renverser les Eléments, d'entretenir les Intelligences suprêmes, de commander aux Démons, d'engendrer des Géants, de créer de nouveaux Mondes, de parler à Dieu dans son Trône redoutable et d'obliger le Chérubin, qui défend l'entrée du Paradis terrestre, de me permettre d'aller faire quelques tours dans ses allées: c'est moi tout au plus qu'il faut blâmer ou plaindre; il ne faut pas pour cela insulter à la mémoire de cet Homme rare, et dire qu'il est mort pour m'avoir appris toutes ces choses. Est-il impossible que, comme les armes sont journalières, il ait succombé dans quelque combat avec quelque Lutin indocile? Peut-être qu'en parlant à Dieu dans le Trône enflammé, il n'aura pu se tenir de le regarder en face; or il est écrit qu'on ne peut le regarder sans mourir. Peut-être n'est-il mort qu'en apparence, suivant la coutume des Philosophes qui font semblant de mourir en un lieu et se transplantent en un autre. Quoi qu'il en soit, je ne puis croire, que la manière dont il m'a confié

ses trésors, mérite châtement. Voici comme la chose s'est passée.

Le sens commun m'ayant toujours fait soupçonner, qu'il y a beaucoup de vide en tout ce qu'on appelle Sciences secrètes, je n'ai jamais été tenté de perdre le temps à feuilleter les Livres qui en traitent: mais aussi ne trouvant pas bien raisonnable de condamner, sans savoir pourquoi, tous ceux qui s'y adonnent, qui souvent sont Gens sages d'ailleurs, Savants la plupart, et faisant figure dans la Robe et dans l'Epée, je me suis avisé (pour éviter d'être injuste et pour ne me point fatiguer d'une lecture ennuyeuse) de feindre d'être entêté de toutes ces Sciences, avec tous ceux que j'ai pu apprendre qui en sont touchés. J'ai d'abord eu plus de succès que je n'en avais même espéré. Comme tous ces Messieurs quelque Mystérieux et quelque réservés qu'ils se piquent d'être, ne demandent pas mieux que d'étaler leurs imaginations, et les nouvelles découvertes, qu'ils prétendent avoir fait dans la Nature, je fus en peu de jours confident des plus considérables entr'eux, j'en avais toujours quelqu'un dans mon cabinet, que j'avais à dessein garni de leurs plus fantasques Auteurs. Il ne passait point de Savant étranger, que je n'en eusse avis; en un mot à la Science près, je me trouvai bientôt grand Personnage. J'avais pour Compagnons des Princes, des

Grands Seigneurs, des gens de Robe, des belles Dames, des laides aussi; des Docteurs, des Prélats, des Moines, des Nonnains, enfin des gens de toute espèce. Les uns en voulaient aux Anges, les autres au Diable, les autres à leur Génie, les autres aux Incubes, les autres à la guérison de tous maux, les autres aux Astres, les autres aux secrets de la Divinité, et presque tous à la Pierre Philosophale.

Ils demeuraient tous d'accord que ces grands secrets, et surtout la Pierre Philosophale, sont de difficile recherche, et que peu de gens les possèdent; mais ils avaient tous en particulier assez bonne opinion d'eux-mêmes, pour se croire du nombre des Elus. Heureusement les plus importants attendaient alors avec impatience l'arrivée d'un Allemand, Grand Seigneur et grand Cabaliste, de qui les Terres sont vers les Frontières de Pologne. Il avait promis par Lettre aux Enfants des Philosophes qui sont à Paris, de les venir visiter, en passant par la France, pour aller en Angleterre. J'eus la commission de faire Réponse à la Lettre de ce grand Homme; je lui envoyai la figure de ma Nativité, afin qu'il jugeât si je pouvais aspirer à la suprême Sagesse. Ma figure et ma Lettre furent assez heureuses pour l'obliger à me faire l'honneur de me répondre que je serais un des premiers qu'il verrait à Paris, et que si le Ciel ne

s'y opposait, il ne tiendrait pas à lui que je n'entrasse dans la Société des Sages. Pour ménager mon bonheur, j'entretins avec l'illustre Allemand un commerce régulier. Je lui proposai de temps en temps de grands doutes, autant raisonnés que je le pouvais, sur l'Harmonie du Monde, sur les Nombres de Pythagore, sur les Visions de Saint Jean, et sur le premier chapitre de la Genèse. La grandeur des matières le ravissait; il m'écrivait des merveilles inouïes, et je vis bien que j'avais affaire à un homme de très vigoureuse et très spacieuse imagination. J'en ai soixante ou quatre-vingts Lettres d'un style si extraordinaire, que je ne pouvais plus me résoudre à lire autre chose dès que j'étais seul dans mon cabinet.

J'en admirais un jour une des plus sublimes, quand je vis entrer un homme de très bonne mine, qui me saluant gravement, me dit en langue François et en accent étranger: *Adorez, mon Fils, adorez le très bon, et le très grand Dieu des Sages, et ne vous enorgueillez jamais de ce qu'il vous envoie un des Enfants de Sagesse, pour vous associer à leur Compagnie, et pour vous faire participant des merveilles de sa Toute-puissance.* La nouveauté de la salutation m'étonna d'abord, et je commençai à douter pour la première fois si l'on n'a pas quelquefois des

apparitions: toutefois me rassurant du mieux que je pus, et le regardant le plus civilement que la petite peur que j'avais me le pût permettre: Qui que vous soyez (lui dis-je) vous de qui le compliment n'est pas de ce monde, vous me faites beaucoup d'honneur de me venir rendre visite: mais agréez, s'il vous plaît, qu'avant que d'adorer le Dieu des Sages, je sache de quels Sages et de quel Dieu vous parlez; et si vous l'avez agréable, mettez-vous dans ce fauteuil et donnez-vous la peine de me dire quel est ce Dieu, ces Sages, cette Compagnie, ces Merveilles de Toute-puissance, et après ou devant tout cela, à quelle espèce de Créature j'ai l'honneur de parler. Vous me recevez très sagement, Monsieur, (reprit-il en riant, et prenant le fauteuil que je lui présentais). Vous me demandez d'abord de vous expliquer des choses que je ne vous dirai pas aujourd'hui, s'il vous plaît. Le compliment que je vous ai fait, sont les paroles que les Sages disent à l'abord de ceux à qui ils ont résolu d'ouvrir leur coeur et de découvrir leurs Mystères. J'ai cru qu'étant aussi Savant que vous m'avez paru dans vos Lettres, cette salutation ne vous serait pas inconnue, et que c'était le plus agréable compliment que pouvait vous faire le Comte de Gabalis.

Ah! Monsieur, m'écriai-je, me souvenant

que j'avais un grand rôle à jouer, comment me rendrai-je digne de tant de bontés? Est-il possible que le plus grand de tous les Hommes soit dans mon cabinet, et que le grand Gabalis m'honore de sa visite?

Je suis le moindre des Sages (répartit-il d'un air sérieux) et Dieu qui dispense les lumières de sa Sagesse avec le poids et la mesure qu'il plaît à sa Souveraineté, ne m'en a fait qu'une part très petite, en comparaison de ce que j'admire avec étonnement en mes Compagnons. J'espère que vous les pourrez égaler quelque jour, si j'ose en juger par la figure de votre Nativité, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer: mais vous voulez bien que je me plaigne à vous, Monsieur, (ajouta-t-il en riant) de ce que vous m'avez pris d'abord pour un fantôme?

Ah! non pas pour un fantôme (lui dis-je) mais je vous avoue, Monsieur, que me souvenant tout à coup de ce que Cardan raconte que son Père fut un jour visité dans son étude par sept inconnus vêtus de diverses couleurs, qui lui tinrent des propos assez bizarres de leur nature et de leur emploi... Je vous entends (interrompit le Comte) c'était des Sylphes, dont je vous parlerai quelque jour, qui sont une espèce de Substances Aériennes, qui viennent quelquefois consulter les Sages sur les Livres d'Averroës qu'elles n'entendent

pas trop bien. Cardan est un étourdi d'avoir publié cela dans ses subtilités: il avait trouvé ces mémoires-là dans les papiers de son Père, qui était un des nôtres et qui voyant que son Fils était naturellement babillard, ne voulut lui rien apprendre de grand, et le laissa amuser à l'Astrologie ordinaire, par laquelle il ne sut prévoir seulement que son Fils serait pendu. Ce fripon est cause que vous m'avez fait l'injure de me prendre pour un Sylphe? Injure! (repris-je) Quoi, Monsieur, serais-je assez malheureux pour...? Je ne m'en fâche pas (interrompt-il); vous n'êtes pas obligé de savoir que tous ces Esprits Elémentaires sont nos Disciples; qu'ils sont trop heureux, quand nous voulons nous abaisser à les instruire, et que le moindre de nos Sages est plus Savant, et plus puissant que tous ces petits Messieurs-là. Mais nous parlerons de tout cela quelque autre fois; il me suffit aujourd'hui d'avoir eu la satisfaction de vous voir. Tâchez, mon Fils, de vous rendre digne de recevoir les lumières Cabalistiques; l'heure de votre régénération est arrivée, il ne tiendra qu'à vous d'être une nouvelle créature. Priez ardemment celui qui seul a la puissance de créer des coeurs nouveaux, de vous en donner un qui soit capable des grandes choses que j'ai à vous apprendre et de m'inspirer de ne vous rien taire de nos Mys-

tères. Il se leva lors, et m'embrassant sans me donner le loisir de lui répondre: Adieu, mon Fils, (poursuivit-il) j'ai à voir nos Compagnons qui sont à Paris, après quoi je vous donnerai de mes nouvelles. Cependant, *veillez, priez, espérez et ne parlez pas.*

Il sortit de mon cabinet en disant cela. Je me plaignis de sa courte visite en le reconduisant, et de ce qu'il avait la cruauté de m'abandonner sitôt, après m'avoir fait voir une étincelle de ses lumières. Mais m'ayant assuré de fort bonne grâce que je ne perdrais rien dans l'attente, il monta dans son carrosse, et me laissa dans une surprise, que je ne puis exprimer. Je ne pouvais croire à mes propres yeux ni à mes oreilles. Je suis sûr (disais-je) que cet homme est de grande qualité, qu'il a cinquante mille livres de rente de patrimoine; il paraît d'ailleurs fort accompli. Peut-il s'être coiffé de ces folies-là? Il m'a parlé de ces Sylphes fort cavalièrement. Serait-il Sorcier en effet, et ne me serais-je point trompé jusqu'ici en croyant qu'il n'y en a plus? Mais aussi s'il est des Sorciers, sont-ils aussi dévots que celui-ci paraît l'être?

Je ne comprenais rien à tout cela; je résolus pourtant d'en voir la fin; quoi que je prévisse bien qu'il y aurait quelques Sermons à essuyer, et que le Démon qui l'agitait, était grandement Moral et Prédicateur.

SECOND ENTRETIEU

Sur les Sciences Secrètes.

Le Comte voulut me donner toute la nuit pour vaquer à la Prière, et le lendemain dès le point du jour, il me fit savoir par un Billet, qu'il viendrait chez moi sur les huit heures; et que si je le voulais bien, nous irions faire un tour ensemble. Je l'attendis, il vint, et après les civilités réciproques: Allons (me dit-il) à quelque lieu où nous soyons libres, et où personne ne puisse interrompre notre entretien. Ruel (lui dis-je) me paraît assez agréable, et assez solitaire. Allons-y donc (reprit-il). Nous montâmes en carrosse. Durant le chemin, j'observais mon nouveau Maître. Je n'ai jamais remarqué en personne un si grand fond de satisfaction, qu'il en paraissait en toutes ses manières. Il avait l'esprit plus tranquille et plus libre qu'il ne semblait qu'un Sorcier le pût avoir. Tout son air n'était point d'un homme, à qui sa conscience reprochât rien de noir; et j'avais une merveilleuse impatience de le voir entrer en matière; ne pouvant com-

prendre comment un homme, qui me paraissait si judicieux, et si accompli en toute autre chose, s'était gâté l'esprit par les visions, dont j'avais connu le jour précédent qu'il était blessé. Il me parla divinement de la Politique, et fut ravi d'entendre que j'avais lu ce que Platon en a écrit. Vous aurez besoin de tout cela quelque jour (me dit-il) un peu plus que vous ne croyez: Et si nous nous accordons aujourd'hui, il n'est pas impossible qu'avec le temps vous mettiez en usage ces sages maximes. Nous entrions alors à Ruel, nous allâmes au jardin, le Comte dédaigna d'en admirer les beautés et marcha droit au labyrinthe.

Voyant que nous étions aussi seuls qu'il le pouvait désirer: Je loue (s'écria-t-il) levant les yeux et les bras au Ciel, je loue la Sagesse éternelle de ce qu'elle m'inspire de ne vous rien cacher de ses vérités ineffables. Que vous serez heureux, mon Fils! si elle a la bonté de mettre dans votre âme les dispositions que ces hauts Mystères demandent de vous. Vous allez apprendre à commander à toute la Nature; Dieu seul sera vôtre Maître, et les Sages seuls seront vos égaux. Les suprêmes Intelligences feront gloire d'obéir à vos désirs; les Démon n'oseront se trouver où vous serez; votre voix les fera trembler dans le puits de l'abîme, et tous les Peuples invisibles, qui habitent les quatre Eléments, s'estimeront heureux

d'être les Ministres de vos plaisirs. Je vous adore, ô Grand Dieu! d'avoir couronné l'homme de tant de gloire, et de l'avoir établi Souverain Monarque de tous les Ouvrages de vos mains. Sentez-vous, mon Fils (ajoutait-il, en se tournant vers moi) sentez-vous cette ambition héroïque, qui est le caractère certain des Enfants de Sagesse? Osez-vous désirer de ne servir qu'à Dieu seul, et de dominer sur tout ce qui n'est point Dieu? Avez-vous compris ce que c'est qu'être Homme? Et ne vous ennuie-t-il point d'être esclave; puisque vous êtes né pour être Souverain? Et si vous avez ces nobles pensées, comme la figure de votre nativité ne me permet pas d'en douter; Considérez mûrement, si vous aurez le courage et la force de renoncer à toutes les choses, qui peuvent vous être un obstacle à parvenir à l'élévation pour laquelle vous êtes né? Il s'arrêta là, et me regarda fixement, comme attendant ma réponse, ou comme cherchant à lire dans mon coeur.

Autant que le commencement de son discours m'avait fait espérer que nous entrerions bientôt en matière, autant en désespérai-je par ses dernières paroles. Le mot de *renoncer* m'effraya, et je ne doutais point qu'il n'allât me proposer de renoncer au Baptême ou au Paradis. Ainsi ne sachant comme me tirer de ce mauvais pas: Renoncer, (lui dis-je) Mon-

sieur, quoi faut-il renoncer à quelque chose? Vraiment (reprit-il) il le faut bien, et il le faut si nécessairement, qu'il faut commencer par là. Je ne sais si vous pourrez vous y résoudre: mais je sais bien que la Sagesse n'habite point dans un corps sujet au péché, comme elle n'entre point dans une âme prévenue d'erreur ou de malice. Les Sages ne vous admettront jamais à leur Compagnie, si vous ne renoncez dès à présent à une chose, qui ne peut compatir avec la Sagesse. *Il faut* (ajoutait-il tout bas, en se baissant à mon oreille) *il faut renoncer à tout commerce charnel avec les Femmes.*

Je fis un grand éclat de rire à cette bizarre proposition. Vous m'avez, Monsieur, (m'écriai-je) vous m'avez quitté pour peu de chose. J'attendais que vous me proposeriez quelque étrange renonciation, mais puisque ce n'est qu'aux Femmes que vous en voulez, l'affaire est faite dès longtemps; je suis assez chaste (Dieu merci.) Cependant, Monsieur, comme Salomon était plus Sage que je ne serai peut-être; et que toute sa Sagesse ne pût l'empêcher de se laisser corrompre: Dites-moi (s'il vous plaît) quel expédient vous prenez, vous autres Messieurs, pour vous passer de ce Sexe-là? et quel inconvénient il y aurait que dans le Paradis des Philosophes chaque Adam eût son Eve.

Vous me demandez-là de grandes choses (répartit-il en consultant en lui-même, s'il devait répondre à ma question.) Pourtant puisque je vois que vous-vous détacherez des Femmes sans peine, je vous dirai l'une des raisons qui ont obligé les Sages d'exiger cette condition de leurs Disciples; et vous connaîtrez dès-là, dans quelle ignorance vivent tous ceux qui ne sont pas de notre nombre.

Quand vous serez enrôlé parmi les Enfants des Philosophes, et que vos yeux seront fortifiés par l'usage de la Très Sainte Médecine, vous découvrirez d'abord, que les Eléments sont habités par des Créatures très parfaites, dont le péché du malheureux Adam a ôté la connaissance et le commerce à sa trop malheureuse postérité. Cet espace immense qui est entre la Terre et les Cieux a des Habitants bien plus nobles que les Oiseaux et les Mouches; Ces Mers si vastes ont bien d'autres hôtes que les Dauphins et les Baleines; la profondeur de la Terre n'est pas pour les Taupes seules; et l'Elément du Feu, plus noble que les trois autres, n'a pas été fait pour demeurer inutile et vide.

L'Air est plein d'une innombrable multitude de Peuples de figure humaine, un peu fiers en apparence, mais dociles en effet: grands amateurs des Sciences, subtils, officieux aux Sages, et ennemis des sots et des ignorants,

Leurs Femmes et leurs Filles sont des Beautés mâles, telles qu'on dépeint les Amazones. Comment, Monsieur, (m'écriai-je) est ce que vous voulez me dire que ces Lutins-là sont mariés?

Ne vous gendarmez pas, mon Fils, pour si peu de chose (répliqua-t-il.) Croyez que tout ce que je vous dis est solide et vrai; Ce ne sont ici que les Eléments de l'ancienne Cabale, et il ne tiendra qu'à vous de le justifier par vos propres yeux: mais recevez avec un esprit docile, la lumière que Dieu vous envoie par mon entremise. Oubliez tout ce que vous pouvez avoir ouï sur ces matières dans les Ecoles des ignorants: Ou vous auriez le déplaisir, quand vous seriez convaincu par l'expérience, d'être obligé d'avouer que vous vous êtes opiniâtre mal à propos.

Ecoutez-donc jusqu'à la fin, et sachez que les Mers et les Fleuves sont habités de même que l'Air; les Anciens Sages ont nommé Ondins, ou Nymphes, cette espèce de Peuples. Ils sont peu de Mâles, et les Femmes y sont en grand nombre; leur beauté est extrême, et les Filles des Hommes n'ont rien de comparable.

La terre est remplie presque jusqu'au centre de Gnômes, gens de petite stature, gardiens des trésors des minières, et des pierreries: Ceux-ci sont ingénieux, amis de l'homme, et

faciles à commander. Ils fournissent aux Enfants des Sages tout l'argent qui leur est nécessaire, et ne demandent guère pour prix de leur service, que la gloire d'être commandés. Les Gnomides leurs Femmes sont petites, mais fort agréables, et leur habit est fort curieux.

Quant aux Salamandres, habitants enflammés de la Région du Feu, ils servent aux Philosophes: mais ils ne recherchent pas avec empressement leur compagnie; et leurs Filles et leurs Femmes se font voir rarement. Elles ont raison (interrompis-je) et je les tiens quittes de leur apparition. Pourquoi? (dit le Comte.) Pourquoi, Monsieur (repris-je et qu'ai-je affaire de converser avec une si laide bête que la Salamandre mâle ou femelle? Vous avez tort (répliqua-t-il) c'est l'idée qu'en ont les Peintres et les Sculpteurs ignorants. Les femmes des Salamandres sont belles, et plus belles même que toutes les autres puisqu'elles sont d'un Élément plus pur. Je ne vous en parlais pas, et je passais succinctement la description de ces Peuples, parce que vous les verrez vous-même à loisir et facilement si vous en avez la curiosité. Vous verrez leurs habits, leurs vivres, leurs mœurs, leur police, et leurs lois admirables. Vous serez charmé de la beauté de leur esprit encore plus que de celle de leur corps: mais vous ne pourrez

vous empêcher de plaindre ces misérables, quand ils vous diront que leur âme est mortelle, et qu'ils n'ont point d'espérance en la jouissance éternelle de l'Etre suprême, qu'ils connaissent, et qu'ils adorent religieusement. Ils vous diront qu'étant composés des plus pures parties de l'Elément qu'ils habitent et n'ayant point en eux de qualités contraires, puis qu'ils ne sont faits que d'un Elément; ils ne meurent qu'après plusieurs Siècles: mais qu'est-ce que ce temps au prix de l'éternité? Il faudra rentrer éternellement dans le néant. Cette pensée les afflige fort, et nous avons bien de la peine à les en consoler.

Nos Pères les Philosophes parlant à Dieu face à face se plaignirent à lui du malheur de ces Peuples: et Dieu, de qui la miséricorde est sans bornes, leur révéla, qu'il n'était pas impossible de trouver du remède à ce mal. Il leur inspira que de même que l'homme par l'alliance qu'il a contractée avec Dieu, a été fait participant de la Divinité: Les Sylphes, les Gnomes, les Nymphes et les Salamandres, par l'alliance qu'ils peuvent contracter avec l'homme, peuvent être faits participants de l'Immortalité. Ainsi une Nymphe, ou une Sylphide devient immortelle et capable de la Béatitude à laquelle nous aspirons, quand elle est assez heureuse pour se marier à un Sage: et un Gnome ou un Sylphe cesse d'être

mortel dès le moment qu'il épouse une de nos Filles.

De là naquit l'erreur des premiers Siècles, de Tertullien, du Martyr Justin, de Lactance, Cyprien, Clément d'Alexandrie, d'Athenagore Philosophe Chrétien, et généralement de tous les Ecrivains de ce temps-là. Ils avaient appris que ces demi-hommes Elémentaires avaient recherché le commerce des Filles: et ils ont imaginé de-là, que la chute des Anges n'était venue que de l'amour dont ils s'étaient laissé toucher pour les Femmes. Quelques Gnomes désireux de devenir immortels, avaient voulu gagner les bonnes grâces de nos Filles, et leur avaient apporté des pierreries dont ils sont gardiens naturels: Et ces Auteurs ont cru, s'appuyant sur le livre d'Enoch mal entendu, que c'était les pièges que les Anges amoureux avaient tendus à la chasteté de nos Femmes. Au commencement, ces Enfants du Ciel engendrèrent les Géants fameux, s'étant fait aimer aux Filles des Hommes: et les mauvais Cabalistes, Joseph et Philon (comme tous les Juifs sont ignorants) et après eux tous les Auteurs que j'ai nommé tout à l'heure, ont dit aussi-bien qu'Origene et Macrobe, que c'était des Anges, et n'ont pas su que c'était les Sylphes et les autres Peuples des Eléments, qui sous le nom d'Enfants d'Eloym, sont distingués des Enfants des Hommes. De même

ce que le Sage Augustin a eu la modestie de ne point décider, touchant les poursuites que ceux qu'on appelait Faunes ou Satyres, faisaient aux Africaines de son temps est éclairci, par ce que je viens de dire, du désir qu'ont tous ces Habitants des Eléments de s'allier aux Hommes, comme du seul moyen de parvenir à l'Immortalité qu'ils n'ont pas. Ah! nos Sages n'ont garde d'imputer à l'amour des Femmes la chute des premiers Anges; non plus que de soumettre assez les Hommes à la puissance du Démon, pour lui attribuer toutes les aventures des Nymphes et des Sylphes, dont tous les Historiens sont remplis. Il n'y eut jamais rien de criminel en tout cela. C'était des Sylphes qui cherchaient à devenir immortels. Leurs innocentes poursuites bien loin de scandaliser les Philosophes, nous ont paru si justes que nous avons tous résolu d'un commun accord, de renoncer entièrement aux Femmes et de ne nous adonner qu'à immortaliser les Nymphes et les Sylphides.

O Dieu! (me récriai-je) qu'est-ce que j'entends? Jusqu'où va la f..... Oui, mon Fils, (interrompit le Comte) admirez jusqu'où va la félicité Philosophique! Pour des Femmes dont les faibles appâts se passent en peu de jours, et sont suivis de rides horribles, les Sages possèdent des Beautés qui ne vieillissent

jamais, et qu'ils ont la gloire de rendre immortelles. Jugez de l'amour et de la reconnaissance de ces Maîtresses invisibles: et de quelle ardeur elles cherchent à plaire au Philosophe charitable, qui s'applique à les immortaliser.

Ah! Monsieur, je renonce (m'écriai-je encore une fois.) Oui, mon Fils, (poursuivit-il derechef, sans me donner le loisir d'achever.) Renoncez aux inutiles et fades plaisirs qu'on peut trouver avec les Femmes; la plus belle d'entr'elles est horrible auprès de la moindre Sylphide: aucun dégoût ne suit jamais nos sages embrassements. Misérables ignorants, que vous êtes à plaindre de ne pouvoir pas goûter les voluptés Philosophiques.

Misérable Comte de Gabalis (interrompis-je, d'un accent mêlé de colère, et de compassion) me laisserez-vous dire enfin, que je renonce à cette sagesse insensée; que je trouve ridicule cette visionnaire philosophie; que je déteste ces abominables embrassements qui vous mêlent à des fantômes; et que je tremble pour vous, que quelqu'une de vos prétendues Sylphides ne se hâte de vous emporter dans les Enfers au milieu de vos transports de peur qu'un aussi honnête homme que vous s'aperçoive à la fin de la folie de ce zèle chimérique, et ne fasse pénitence d'un crime si grand.

Oh, oh, (répondit-il en reculant trois pas, et me regardant d'un oeil de colère) malheur à vous esprit indocile! Son action m'effraya, je l'avoue: mais ce fut bien pis, quand je vis que s'éloignant de moi, il tira de sa poche un papier, que j'entrevois de loin, qui était assez plein de caractères que je ne pouvais bien discerner. Il lisait attentivement, se chagrina, et parlait bas. Je crus qu'il évoquait quelques Esprits pour ma ruine, et je me repentis un peu de mon zèle inconsidéré. Si j'échappe à cette aventure (disais-je) jamais Cabaliste ne me fera rien. Je tenais les yeux sur lui comme sur un Juge qui m'allait condamner à mort, quand je vis que son visage redevint serein. Il vous est dur, (me dit-il en riant et revenant à moi) il vous est dur de regimber contre l'aiguillon. Vous êtes un Vaisseau d'élection. Le Ciel vous a destiné pour être le plus grand Cabaliste de votre Siècle. Voici la figure de votre Nativité qui ne peut manquer. Si ce n'est pas maintenant et par mon entremise, ce sera quand il plaira à votre Saturne rétrograde.

Ah! si j'ai à devenir Sage, (lui dis-je) ce ne sera jamais que par l'entremise du Grand Gabalis, mais à parler franchement, j'ai bien peur qu'il sera malaisé, que vous puissiez me fléchir à la galanterie Philosophique. Serait-ce, (reprit-il) que vous seriez assez mauvais Physi-

cien pour n'être pas persuadé de l'existence de ces Peuples? Je ne sais, (repris-je) mais il me semblerait toujours que ce ne serait que Lutins travestis. En croirez-vous toujours plus à votre nourrice [me dit-il] qu'à la raison naturelle; qu'à Platon, Pythagore, Celse, Psellius, Procle, Porphyre, Jamblique, Plotin, Trismegiste, Nollius, Dornée, Fludd; qu'au Grand Philippe Aureole, Théophraste Bombast Paracelse de Honeinheim et qu'à tous nos Compagnons?

Je vous en croirais, Monsieur, [répondis-je] autant, et plus que tous ces gens-là: Mais, mon cher Monsieur, ne pourriez-vous pas ménager avec vos Compagnons, que je ne serai pas obligé de me fondre en tendresse avec ces Demoiselles Elémentaires? Hélas! [reprit-il] vous êtes libre sans doute, et on n'aime pas, si on ne veut; peu de Sages ont pu se défendre de leurs charmes: mais il s'en est pourtant trouvé, qui se réservant tous entiers à de plus grandes choses, [comme vous saurez avec le temps] n'ont pas voulu faire cet honneur aux Nymphes. Je serai donc de ce nombre [repris-je] aussi bien ne saurais-je me résoudre à perdre le temps aux cérémonies que j'ai ouï dire à un Prélat, qu'il faut pratiquer, pour le commerce de ces Génies. Ce Prélat ne savait ce qu'il disait [dit le Comte] car vous verrez un jour que ce ne sont pas-là des Génies; et

d'ailleurs jamais Sage n'employa, ni cérémonies, ni superstition pour la familiarité des Génies, non plus que pour les Peuples dont nous parlons.

Le Cabaliste n'agit que par les principes de la Nature: et si quelquefois on trouve dans nos Livres des paroles étranges, des caractères et des fumigations, ce n'est que pour cacher aux ignorants les Principes Physiques. Admirez la simplicité de la Nature en toutes ses opérations merveilleuses! et dans cette simplicité une harmonie, et un concert si grand, si juste, et si nécessaire, qu'il vous fera revenir, malgré vous, de vos faibles imaginations. Ce que je vais vous dire, nous l'apprenons à ceux de nos Disciples, que nous ne voulons pas laisser tout à fait entrer dans le Sanctuaire de la Nature et que nous ne voulons pourtant point priver de la Société des Peuples Élémentaires, pour la compassion que nous avons de ces mêmes Peuples.

Les Salamandres, comme vous l'avez déjà peut-être compris, sont composés des plus subtiles parties de la Sphère du Feu, conglobées et organisées par l'action du Feu Universel (dont je vous entretiendrai quelque jour) ainsi appelé, parce qu'il est le principe de tous les mouvements de la Nature. Les Sylphes de même sont composés des plus purs Atomes de l'Air, les Nymphes, des plus déliées parties

de l'Eau, et les Gnomes, des plus subtiles parties de la Terre. Il y avait beaucoup de proportion entre Adam et ces Créatures si parfaites; parce qu'étant composé de ce qu'il y avait de plus pur dans les quatre Eléments, il renfermait les perfections de ces quatre espèces de Peuples et était leur Roi naturel. Mais dès lors que son péché l'eût précipité dans les excréments des Eléments, (comme vous verrez quelqu'autrefois) l'harmonie fut déconcertée, et il n'eût plus de proportion, étant impur et grossier, avec ces substances si pures et si subtiles. Quel remède à ce mal? Comment remonter ce luth, et recouvrer cette Souveraineté perdue? O Nature! pourquoi t'étudie-t-on si peu? Ne comprenez-vous pas, mon Fils, avec quelle simplicité la Nature peut rendre à l'Homme ces biens qu'il a perdus? Hélas! Monsieur, (répliquai-je) je suis très ignorant en toutes ces simplicités-là. Il est pourtant bien aisé d'y être savant, reprit-il. Si on veut recouvrer l'Empire sur les Salamandres, il faut purifier et exalter l'Elément du Feu, qui est en nous, et relever le ton de cette corde relâchée. Il n'y a qu'à concentrer le feu du monde par des miroirs concaves, dans un globe de verre; et c'est ici l'artifice que tous les Anciens ont caché religieusement, et que le divin Théophraste a découvert. Il se forme dans ce globe une poudre

solaire, laquelle s'étant purifiée d'elle-même, du mélange des autres Eléments, et étant préparée selon l'Art, devient en fort peu de temps souverainement propre à exalter le feu qui est en nous, et à nous faire devenir, par manière de dire, de nature ignée. Dès lors les habitants de la Sphère du Feu deviennent nos inférieurs; et ravis de voir rétablir notre mutuelle harmonie, et que nous nous soyons rapprochés d'eux, ils ont pour nous toute l'amitié qu'ils ont pour leurs semblables, tout le respect qu'ils doivent à l'Image, et au Lieutenant de leur Créateur, et tous les soins dont les peut faire aviser le désir d'obtenir de nous l'immortalité qu'ils n'ont pas. Il est vrai que comme ils sont plus subtils que ceux des autres Eléments, ils vivent très longtemps; ainsi ils ne se pressent pas d'exiger des Sages l'immortalité. Vous pourriez vous accommoder de quelqu'un de ceux-là, mon Fils; si l'aversion que vous m'avez témoignée vous dure jusqu'à la fin, peut-être ne vous parlerait-il jamais de ce que vous craignez tant.

Il n'en serait pas de même des Sylphes, des Gnomes, et des Nymphes. Comme ils vivent moins de temps ils ont plutôt affaire de nous: aussi leur familiarité est plus aisée à obtenir. Il n'y a qu'à fermer un verre plein d'Air conglobé, d'Eau ou de Terre, et le laisser exposé au Soleil un mois. Puis séparer les Eléments

selon la science; ce qui sur tout est très facile en l'Eau et en la Terre. Il est merveilleux quel aimant c'est que chacun de ces Eléments purifiés pour attirer Nymphes, Sylphes et Gnomes. On n'en a pas pris si peu que rien tous les jours pendant quelque mois que l'on voit dans les Airs la République volante des Sylphes, les Nymphes venir en foule au rivage; et les Gardiens des trésors étaler leurs richesses. Ainsi sans caractères, sans cérémonies, sans mots barbares, on devient absolu sur tous ces Peuples. Ils n'exigent aucun culte du Sage qu'ils savent bien être plus nobles qu'eux. Ainsi la vénérable Nature apprend à ses Enfants à réparer les Eléments par les Eléments. Ainsi se rétablit l'harmonie. Ainsi l'Homme recouvre son empire naturel, et peut tout dans les Eléments, sans Démon et sans art illicite. Ainsi vous voyez, mon Fils que les Sages sont plus innocents que vous ne pensez. Vous ne me dites rien...

Je vous admire, Monsieur, (lui dis-je) et je commence à craindre que vous ne me fassiez devenir distillateur. Ah! Dieu vous en garde, mon Enfant, (s'écria-t-il) ce n'est pas à ces bagatelles-là que votre Nativité vous destine. Je vous défends au contraire de vous y amuser; je vous ai dit que les Sages ne montrent ces choses qu'à ceux qu'ils ne veulent pas admettre dans leur troupe. Vous aurez

tous ces avantages, et d'infiniment plus glorieux et plus agréables, par des procédés bien autrement Philosophiques. Je ne vous ai décrit ces manières, que pour vous faire voir l'innocence de cette Philosophie, et pour vous ôter vos terreurs paniques.

Grâces à Dieu, Monsieur, (répondis-je) je n'ai plus tant de peur que j'en avais tantôt. Et quoique je ne me détermine pas encore à l'accommodement que vous me proposer avec les Salamandres; je ne laisse pas d'avoir la curiosité d'apprendre, comment vous avez découvert que ces Nymphes et ces Sylphes meurent. Vraiment, (répartit-il) ils nous le disent, et nous les voyons mourir. Comment pouvez-vous les voir mourir, (répliquai-je) puisque votre commerce les rend immortels? Cela serait bon, (dit-il) si le nombre des Sages égalait le nombre de ces Peuples; outre qu'il y en a plusieurs d'entr'eux, qui aiment mieux mourir que risquer en devenant immortels, d'être aussi malheureux qu'ils voient que les Démons le sont. C'est le Diable qui leur inspire ces sentiments, car il n'y a rien qu'il ne fasse pour empêcher ces pauvres créatures de devenir immortelles par notre alliance. De sorte que je regarde, et vous devez regarder, mon Fils, comme une tentation très pernicieuse et comme un mouvement très peu charitable, cette aversion que vous y avez.

Au surplus, pour ce qui regarde la mort dont vous me parlez, qui est-ce qui obligea l'Oracle d'Apollon de dire, que tous ceux qui parlaient dans les Oracles étaient mortels aussi bien que lui, comme Porphyre le rapporte? Et que pensez-vous que voulût dire cette voix qui fut entendue dans tous les rivages d'Italie, et qui fit tant de frayeur à tous ceux qui se trouvèrent sur la Mer?

LE GRAND PAN EST MORT

C'était les Peuples de l'Air, qui donnaient avis aux Peuples des Eaux, que le premier et le plus âgé des Sylphes venait de mourir.

Lorsque cette voix fut entendue (lui dis-je) il me semble que le Monde adorait Pan et les Nymphes. Ces Messieurs, dont vous me prêchez le commerce étaient donc les faux Dieux des Païens.

Il est vrai, mon Fils, (répartit-il) les Sages n'ont garde de croire que le Démon ait jamais eu la puissance de se faire adorer. Il est trop malheureux et trop faible, pour avoir jamais eu ce plaisir et cette autorité. Mais il a pu persuader ces hôtes des Eléments, de se montrer aux Hommes, et de se faire dresser des Temples; et par la domination naturelle que chacun d'eux a sur l'Elément qu'il habite, ils troublaient l'Air et la Mer, ébranlaient la

Terre, et dispensaient les Feux du Ciel à leur fantaisie: de sorte qu'ils n'avaient pas grand' peine à être pris pour des Divinités, tandis que le Souverain Etre négligea le Salut des Nations. Mais le Diable n'a pas reçu de sa malice tout l'avantage qu'il en espérait: car il est arrivé de-là que Pan, les Nymphes, et les autres Peuples Elémentaires, ayant trouvé moyen de changer ce commerce de culte en commerce d'amour (car il vous souvient bien que chez les Anciens, Pan était le Roi de ces Dieux, qu'ils nommaient Dieux Incubes, et qui recherchaient fort les Filles) plusieurs des Païens sont échappés au Démon, et ne brûleront pas dans les Enfers.

Je ne vous entends pas, Monsieur, [repris-je.] Vous n'avez garde de m'entendre [continua-t-il en riant, et d'un ton moqueur] voici qui vous passe, et qui passerait aussi tous vos Docteurs, qui ne savent ce que c'est que la belle Physique. Voici le grand Mystère de toute cette partie de Philosophie qui regarde les Eléments: et ce qui sûrement ôtera [si vous avez un peu d'amour pour vous-même] cette répugnance si peu Philosophique que vous me témoignez tout aujourd'hui.

Sachez donc, mon Fils, et n'allez pas divulguer ce grand *Arcane à quelque indigne igno-

* *Terme de l'Art, pour dire Secret.*

rant. Sachez que comme les Sylphes acquièrent une Ame immortelle, par l'alliance qu'ils contractent avec les Hommes qui sont prédestinés: de même les Hommes qui n'ont point de droit à la gloire éternelle, ces infortunés à qui l'immortalité n'est qu'un avantage funeste; pour lesquels le Messie n'a point été envoyé... Vous êtes donc Jansénistes aussi, Messieurs les Cabalistes? (interrompis-je.) Nous ne savons ce que c'est, mon Enfant, (reprit-il brusquement) et nous dédaignons de nous informer en quoi consistent les sectes différentes, et les diverses Religions, dont les ignorants s'infatuent. Nous nous en tenons à l'ancienne Religion de nos Pères les Philosophes, de laquelle il faudra bien que je vous instruisse un jour. Mais pour reprendre notre propos: ces hommes de qui la triste immortalité ne serait qu'une éternelle infortune, ces malheureux Enfants que le Souverain Père a négligés, ont encore la ressource, qu'ils peuvent devenir mortels en s'alliant avec les Peuples Elémentaires. De sorte que vous voyez que les Sages ne risquent rien pour l'éternité; s'ils sont prédestinés, ils ont le plaisir de mener au Ciel (en quittant la prison de ce corps) la Sylphide, ou la Nymphe qu'ils ont immortalisée: et s'ils ne sont pas prédestinés, le commerce de la Sylphide rend leur âme mortelle, et les délivre des horreurs de la seconde mort. Ainsi le

Démon se vit échapper tous les Païens qui s'allièrent aux Nymphes. Ainsi les Sages ou les amis des Sages à qui Dieu nous inspire de communiquer quelqu'un des quatre secrets Elémentaires (que je vous ai appris à-peu-près) s'affranchissent du péril d'être damnés. Sans mentir Monsieur, (m'écriai-je, n'osant le remettre en mauvaise humeur, et trouvant à propos de différer de lui dire à plein mes sentiments, jusqu'à-ce qu'il m'eût découvert tous les secrets de sa Cabale que je jugeai bien par cet échantillon devoir être fort bizarres et récréatifs) sans mentir! vous poussez bien avant la sagesse, et vous avez eu raison de dire que ceci passerait tous nos Docteurs. Je crois même que ceci passerait tous nos Magistrats: et que s'ils pouvaient découvrir qui sont ceux qui échappent au Démon par ce moyen, comme l'ignorance est inique, ils prendraient les intérêts du Diable contre ces fugitifs, et leur feraient mauvais parti.

Aussi est-ce pour cela [reprit le Comte] que je vous ai recommandé, et que je vous commande saintement le secret. Vos Juges sont étranges! ils condamnent une action très innocente comme un crime très noir. Quelle barbarie, d'avoir fait brûler ces deux Prêtres, que le Prince de la Mirande dit avoir connus qui avaient eu chacun sa Sylphide l'espace de

quarante ans! Quelle inhumanité d'avoir fait mourir Jeanne Vervillier qui avait travaillé à immortaliser un Gnome durant trente-six ans! Et quelle ignorance à Bodin de la traiter de Sorcière; de prendre sujet de son aventure, d'autoriser les chimères populaires touchant les prétendus Sorciers par un livre aussi impertinent, que celui de sa République est raisonnable!

Mais il est tard, et je ne prends pas garde que vous n'avez pas encore mangé. C'est donc pour vous, que vous parlez, Monsieur, (lui dis-je) car pour moi, je vous écouterai jusqu'à demain sans incommodité. Ah! pour moi, (reprit-il en riant, et marchant vers la porte) il paraît bien que vous ne savez guères ce que c'est que Philosophie. Les Sages ne mangent que pour le plaisir, et jamais pour la nécessité. J'avais une idée toute contraire de la Sagesse (répliquai-je) je croyais que le Sage ne dût manger que pour satisfaire à la nécessité. Vous vous abusiez (dit le Comte) combien pensez-vous que nos Sages peuvent durer sans manger? Que puis-je savoir? (lui dis-je.) Moïse et Elie s'en passèrent quarante jours, vos Sages s'en passent, sans doute, quelques jours moins. Le bel effort que ce serait [reprit-il.] Le plus savant Homme qui fût jamais, le Divin, le presque adorable Paracelse assure qu'il a vu beaucoup de Sages avoir passé des vingt

années sans manger quoi que ce soit. Lui-même avant qu'être parvenu à la Monarchie de la Sagesse dont nous lui avons justement déferé le Sceptre, il voulut essayer de vivre plusieurs années en ne prenant qu'un demi-scrupule de Quinte-essence Solaire. Et si vous voulez avoir le plaisir de faire vivre quelqu'un sans manger, vous n'avez qu'à préparer la Terre, comme j'ai dit qu'on peut la préparer pour la société des Gnômes. Cette Terre appliquée sur le nombril, et renouvelée quand elle est trop sèche, fait qu'on se passe de manger et de boire sans nulle peine: ainsi que le véridique Paracelse dit en avoir fait l'épreuve durant six mois.

Mais l'usage de la Médecine Catholique Cabalistique nous affranchit bien mieux de toutes les nécessités importunes à quoi la Nature assujettit les ignorants. Nous ne mangeons que quand il nous plaît; et toute la superfluité des viandes s'évanouissant par la transpiration insensible, nous n'avons jamais honte d'être Hommes. Il se tut alors, voyant que nous étions près de nos gens. Nous allâmes au Village prendre un léger repas, suivant la coutume des Héros de Philosophie.

TROISIEME ENTRETEN

Sur les Sciences Secrètes

Après avoir dîné, nous retournâmes au labyrinthe. J'étais rêveur, et la pitié que j'avais de l'extravagance du Comte, de laquelle je jugeais bien qu'il me serait difficile de le guérir, m'empêchait de me divertir de tout ce qu'il m'avait dit, autant que j'aurais fait, si j'eusse espéré de le ramener au bon sens. Je cherchais dans l'antiquité quelque chose à lui opposer où il ne pût répondre; car de lui alléguer les sentiments de l'Eglise, il m'avait déclaré qu'il ne s'en tenait qu'à l'ancienne religion de ses Pères les Philosophes; et de vouloir convaincre un Cabaliste par raison, l'entreprise était de longue haleine: outre que je n'avais garde de disputer contre un homme de qui je ne savais pas encore tous les principes.

Il me vint dans l'esprit que ce qu'il m'avait dit des faux Dieux, auxquels il avait substitué les Sylphes et les autres peuples élémentaires, pouvait être réfuté par les Oracles

des Païens, que l'Ecriture traite par tout de diables, et non pas de Sylphes. Mais comme je ne savais pas si dans les principes de sa Cabale, le Comte n'attribuerait pas les réponses des Oracles à quelque cause naturelle, je crus qu'il serait à propos de lui faire expliquer ce qu'il en pensait.

Il me donna lieu de le mettre en matière, lors qu'avant de s'engager dans le labyrinthe, il se tourna vers le jardin. Voilà qui est assez beau (dit-il) et ces statues font un assez bon effet. Le Cardinal (répartis-je) qui les fit apporter ici, avait une imagination peu digne de son grand génie. Il croyait que la plupart de ces figures rendaient autrefois des Oracles: et il les avait achetées fort cher, sur ce pied-là. C'est la maladie de bien des gens (reprit le Comte.) L'ignorance fait commettre tous les jours une manière d'idolâtrie très criminelle, puisque l'on conserve avec tant de soin, et qu'on tient si précieux les Idoles dont l'on croit que le diable s'est autrefois servi pour se faire adorer. O Dieu ne saura-t-on jamais dans ce monde que vous avez dès la naissance des siècles précipité vos ennemis sous l'escabelle de vos pieds et que vous tenez les Démons prisonniers sous la terre, dans le tourbillon de ténèbres? Cette curiosité si peu louable, d'assembler ainsi ces prétendus organes des démons, pourrait devenir innocente (mon fils)

si l'on voulait se laisser persuader qu'il n'a jamais été permis aux Anges de ténèbres de parler dans les Oracles.

Je ne crois pas (interrompis-je) qu'il fut aisé d'établir cela parmi les Curieux: mais il le serait peut-être parmi les esprits forts. Car il n'y a pas longtemps qu'il a été décidé dans une conférence faite exprès sur cette matière par des Esprits du premier Ordre, que tous ces prétendus Oracles n'étaient qu'une supercherie de l'avarice des Prêtres Gentils, ou qu'un artifice de la Politique des Souverains.

Etaient-ce (dit le Comte) les Mahométans envoyés en Ambassade vers votre Roi qui tinrent cette conférence, et qui décidèrent ainsi cette question? Non, Monsieur (répondis-je.) De quelle Religion sont donc ces Messieurs-là (répliqua-t-il) puisqu'ils ne comptent pour rien l'Ecriture Divine qui fait mention en tant de lieux, de tant d'Oracles différents? Et principalement des Pythons qui faisaient leur résidence, et qui rendaient leurs réponses dans les parties destinées à la multiplication de l'image de Dieu? Je parlai (répliquai-je) de tous ces ventres discoureurs, et je fis remarquer à la Compagnie que le Roi Saül les avait bannis de son Royaume, où il en trouva pourtant encore un la veille de sa mort, duquel la voix eut l'admirable puissance de ressusciter Samuel à sa prière et à sa ruine.

Mais ces savants hommes ne laissèrent pas de décider, qu'il n'y eut jamais d'Oracles.

Si l'Ecriture ne les touchait pas (dit le Comte) il fallait les convaincre par toute l'Antiquité, dans laquelle il était facile de leur en faire voir mille preuves merveilleuses. Tant de vierges enceintes de la destinée des mortels, lesquelles enfantaient les bonnes et les mauvaises aventures de ceux qui les consultaient. Que n'alléguez-vous Chyrsostome, Origene, et Oecumenius? qui font mention de ces hommes divins, que les Grecs nommaient *Engastrimandres*, de qui le ventre prophétique articulait des Oracles si fameux. Et si vos Messieurs n'aiment pas l'Ecriture, et les Pères, il fallait mettre en avant ces filles miraculeuses, dont parle le Grec Pausanias; qui se changeaient en Colombes, et sous cette forme rendaient les Oracles célèbres des Colombes Dodonides. Ou bien vous pouviez dire à la gloire de votre nation, qu'il y eut jadis dans la Gaule des Filles illustres, qui se métamorphosaient en toute figure, au gré de ceux qui les consultaient, et qui, outre les fameux Oracles qu'elles rendaient, avaient un empire admirable sur les flots, et une autorité salulaire sur les plus incurables maladies. On eût traité toutes ces belles preuves d'apocryphes (lui dis-je,) Est-ce que l'Antiquité les rend suspectes? (reprit-il.) Vous

n'aviez qu'à leur alléguer les Oracles, qui se rendent encore tous les jours. Et en quel endroit du monde? (lui dis-je.) A Paris! (répliqua-t-il) A Paris, m'écriai-je. Oui à Paris! (continua-t-il.) Vous êtes Maître en Israël, et vous ne savez pas cela? Ne consulte-t-on pas tous les jours les Oracles Aquatiques dans des verres d'eau ou dans des bassins; et les Oracles Aériens dans des miroirs et sur la main des vierges? Ne recouvre-t-on pas des chapelets perdus, et des montres dérobées? N'apprend-on pas ainsi des nouvelles des pays lointains, et ne voit-on pas ses absents? Hé Monsieur? que me contez-vous là? (lui dis-je.) Je vous raconte (reprit-il) ce que je suis sur qui arrive tous les jours; et dont il ne serait pas difficile de trouver mille témoins oculaires. Je ne crois pas cela, Monsieur (répartis-je.) Les Magistrats feraient quelque exemple d'une action si punissable, et on ne souffrirait pas que l'Idolâtrie..... Ah que vous êtes prompt! (interrompit le Comte.) Il n'y a pas tant de mal que vous pensez en tout cela: et la Providence ne permettra pas qu'on extirpe ce reste de Philosophie, qui s'est sauvé du naufrage lamentable qu'a fait la vérité: S'il reste encore quelque vestige parmi le peuple de la redoutable puissance des noms Divins, seriez-vous d'avis qu'on l'effaçât? et qu'on

perdît le respect, et la reconnaissance qu'on doit au grand nom AGLA qui opère toutes ces merveilles, lors même qu'il est invoqué par les ignorants, et par les pécheurs et qui ferait bien d'autres miracles dans une bouche Cabalistique. Si vous eussiez voulu convaincre vos Messieurs de la vérité des Oracles; vous n'aviez qu'à exalter votre imagination, et votre foi: et vous tournant vers l'Orient crier à haute voix AG..... Monsieur (interrompis-je) je n'avais garde de faire cette espèce d'argument, à d'aussi honnêtes gens que le font ceux avec qui j'étais; ils m'eussent pris pour fanatique: car assurément ils n'ont point de foi en tout cela; et quand j'eusse su l'opération Cabalistique dont vous me parlez, elle n'eut pas réussi par ma bouche; j'y ai encore moins de foi qu'eux. Bien bien, dit le Comte si vous n'en avez pas, nous vous en ferons venir. Cependant si vous aviez cru que vos Messieurs n'eussent pas donné créance à ce qu'ils peuvent voir tous les jours à Paris: vous pouviez leur citer une histoire d'assez fraîche date. L'Oracle que Celius Rhodiginus dit qu'il a vu lui-même, rendu sur la fin du siècle passé, par cet homme extraordinaire, qui parlait, et prédisait l'avenir par le même organe que l'Eurycles de Plutarque. Je n'eusse pas voulu (répondis-je) citer Rhodiginus; la citation eut été pédantesque; et

puis on n'eut pas manqué de me dire que cet homme était sans doute un démoniaque.

On eut dit cela très monacalement (répondit-il.) Monsieur (interrompis-je) malgré l'aversion Cabalistique que je vois que vous avez pour les Moines, je ne puis que je ne sois pour eux en cette rencontre. Je crois qu'il n'y aurait pas tant de mal à nier tout à fait qu'il y ait jamais eu d'Oracle, que de dire que ce n'était pas le Démon qui parlait en eux, car enfin les Pères et les Théologiens..... Car enfin (interrompit-il) les Théologiens ne demeurent-ils pas d'accord que la savante Sambethé la plus ancienne des Sibylles était fille de Noé? Hé! qu'importe? (repris-je.) Plutarque (répliqua-t-il) ne dit-il pas que la plus ancienne Sibylle fut la première qui rendit des Oracles à Delphes? Cet esprit que Sambethé logeait dans son sein n'était donc pas un Diable, ni son Apollon un faux Dieu puisque l'idolâtrie ne commença que longtemps après la division des langues: et il serait peu vraisemblable d'attribuer au Père de mensonge les livres Sacrés des Sibylles, et toutes les preuves de la véritable Religion que les Pères en ont tirées. Et puis, mon enfant (continua-t-il en riant) il ne vous appartient pas de rompre le mariage qu'un grand Cardinal a fait de David et de la Sibylle, ni d'accuser ce savant personnage d'avoir mis en parallèle un grand

Prophète et une malheureuse Energumène. Car ou David fortifie le témoignage de la Sibylle, ou la Sibylle affaiblit l'autorité de David. Je vous prie, Monsieur (interrompis-je) reprenez votre sérieux.

Je le veux bien [dit-il] à condition que vous ne m'accusiez pas de l'être trop. Le Démon a votre avis, est-il jamais divisé de lui-même? et est-il quelquefois contre ses intérêts? Pourquoi non? [lui dis-je.] Pourquoi non? [dit-il] Parce que celui que Tertulien a si heureusement et si magnifiquement appelé la Raison de Dieu ne le trouve pas à propos. Satan ne s'est jamais divisé de lui-même. Il s'ensuit donc, ou que le Démon n'a jamais parlé dans les Oracles, ou qu'il n'y a jamais parlé contre ses intérêts. Il s'ensuit donc que si les Oracles ont parlé contre les intérêts du Démon, ce n'était pas le Démon qui parlait dans les Oracles. Mais Dieu n'a-t-il pas pu forcer le Démon [lui dis-je] de rendre témoignage à la vérité et de parler contre lui-même? Mais (reprit-il) si Dieu ne l'y a pas forcé? Ah! en ce cas-là (répliquai-je) vous aurez plus de raison que les Moines.

Voyons-le donc (poursuivit-il,) et pour procéder invinciblement et de bonne foi: je ne veux pas amener les témoignages des Oracles que les Pères de l'Eglise rapportent; quoi-que je sois persuadé de la vénération que vous

avez pour ces grands hommes. Leur religion et l'intérêt qu'ils avaient à l'affaire, pourrait les avoir prévenus, et leur amour pour la vérité pourrait avoir fait, que la voyant assez pauvre et assez nue dans leur siècle, ils auraient emprunté pour la parer, quelque habit et quelque ornement du mensonge même: ils étaient hommes et ils peuvent par conséquent, suivant la maxime du poète de la Synagogue, avoir été témoins infidèles.

Je vais donc prendre un homme qui ne peut être suspect en cette cause: Païen, et Païen d'autre espèce que Lucrèce, ou Lucien ou les Epicuriens, un Païen infatué qu'il est des Dieux et des Démons sans nombre, superstitieux outre mesure, grand Magicien, ou soi disant tel, et par conséquent grand Partisan des Diables: c'est Porphire. Voici mot pour mot quelques Oracles qu'il rapporte.

ORACLE

IL Y A AU DESSUS DU FEU CELESTE UNE FLAMME INCORRUPTIBLE, TOUJOURS ETINCELLENTE, SOURCE DE LA VIE, FONTAINE DE TOUS LES ETRES, ET PRINCIPE DE TOUTES CHOSES. CETTE FLAMME PRODUIT TOUT, ET RIEN NE PERIT QUE CE QU'ELLE CONSUME. ELLE SE FAIT CONNAITRE PAR ELLE-MEME; CE FEU NE PEUT ETRE CONTENU EN AUCUN LIEU; IL EST SANS CORPS ET

SANS MATIERE, IL ENVIRONNE LES CIEUX, ET IL SORT DE LUI UNE PETITE ETINCELLE QUI FAIT TOUT LE FEU DU SOLEIL, DE LA LUNE, ET DES ETOILES. VOILA CE QUE JE SAIS DE DIEU: NE CHERCHE PAS A EN SAVOIR D'AVANTAGE, CAR CELA PASSE TA PORTEE, QUELQUE SAGE QUE TU SOIS. AU RESTE, SACHE QUE L'HOMME INJUSTE ET MECHANT NE PEUT SE CACHER DEVANT DIEU. NI ADRESSE NI EXCUSE NE PEUVENT RIEN DEGUISER A SES YEUX PERÇANTS. TOUT EST PLEIN DE DIEU, DIEU EST PAR TOUT.

Vous voyez (mon fils) que cet Oracle ne sent pas trop son Démon. Du moins (répondis-je) le Démon y sort assez de son caractère: En voici un autre (dit-il) qui prêche encore mieux.

ORACLE

IL Y A EN DIEU UNE IMMENSE PROFONDEUR DE FLAMME: LE COEUR NE DOIT POURTANT PAS CRAINDRE DE TOUCHER A CE FEU ADORABLE, OU D'EN ETRE TOUCHE; IL NE SERA POINT CONSUME PAR CE FEU SI DOUX, DONT LA CHALEUR TRANQUILLE, ET PAISIBLE, FAIT LA LIAISON, L'HARMONIE, ET LA DUREE DU MONDE. RIEN NE SUBSISTE QUE PAR CE FEU, QUI EST DIEU MEME. PERSONNE NE L'A ENGENDRE, IL EST SANS MERE IL SAIT TOUT, ET ON NE LUI PEUT RIEN APPRENDRE: IL EST INEBRANLABLE DANS SES DESSEINS, ET SON NOM EST INEFFABLE. VOILA CE

QUE C'EST QUE DIEU; CAR POUR NOUS QUI SOMMES CES MESSAGERS. *NOUS NE SOMMES QU'UNE PETITE PARTIE DE DIEU.*

Hé bien! que dites-vous de celui-là? je dirais de tous les deux (répliquai-je) que Dieu peut forcer le père de mensonge à rendre témoignage à la vérité. En voici un autre (reprit le Comte) qui va vous lever ce scrupule.

ORACLE

HELAS TREPIEDS; PLEUREZ, ET FAITES L'ORAI-
SON FUNEBRE DE VOTRE APOLLON. *IL EST MOR-
TEL, IL VA MOURIR, IL S'ETEINT*; PARCE QUE LA
LUMIERE DE LA FLAMME CELESTE LE FAIT
ETEINDRE.

Vous voyez bien (mon enfant) que qui que ce puisse être qui parle dans ces Oracles, et qui explique si bien aux païens l'Essence, l'Unité, l'Immensité, l'Eternité de Dieu; il avoue qu'il est mortel et qu'il n'est qu'une étincelle de Dieu. Ce n'est donc pas le Démon qui parle, puisqu'il est immortel, et que Dieu ne le forcerait pas à dire qu'il ne l'est point. Il est arrêté que Satan ne se divise point contre lui-même. Est-ce le moyen de se faire adorer que de dire qu'il n'y a qu'un Dieu? Il dit qu'il est mortel; depuis quand le Diable est-il

si humble que de s'ôter même ses qualités naturelles? Vous voyez donc, mon fils que si le principe de celui qui s'appelle par excellence le Dieu des Sciences, subsiste, ce ne peut être le Démon qui a parlé dans les Oracles.

Mais si ce n'est pas le Démon (lui dis-je) ou mentant de gaieté de coeur, quand il se dit mortel; ou disant vrai par force, quand il parle de Dieu: à quoi donc votre Cabale attribuera-t-elle tous les Oracles, que vous soutenez qui ont effectivement été rendus? Sera-ce à l'exhalaison de la terre, comme Aristote, Cicéron, et Plutarque? Ah! non pas cela, mon enfant (dit le Comte.) Grâce à la Sacrée Cabale, je n'ai pas l'imagination blessée jusqu'à ce point-là. Comment! (répliquai-je) tenez-vous cette opinion-là fort visionnaire? ses partisans sont pourtant gens de bon sens. Ils ne le sont pas, mon fils, en ce point ici (continua-t-il) et il est impossible d'attribuer à cette exhalaison tout ce qui s'est passé dans les Oracles. Par exemple cet homme, chez Tacite, qui apparaissait en songe aux Prêtres d'un Temple d'Hercule en Arménie, et qui leur commandait de lui tenir prêts des coureurs équipés pour la chasse, Jusque-là ce pourrait être l'exhalaison: mais quand ces coureurs revenaient le soir tous outrés, et les carquois vides de flèches

et que le lendemain on trouvait autant de bêtes mortes dans la forêt qu'on avait mis de flèches dans le carquois; vous voyez bien que ce ne pouvait pas être l'exhalaison qui faisait cet effet. C'était encore moins le Diable; car ce serait avoir une notion peu raisonnable et peu Cabalistique, du malheur de l'ennemi de Dieu, de croire qu'il lui fût permis de se divertir à courir la biche et le lièvre.

A quoi donc la Sacrée Cabale (lui dis-je) attribue-t-elle tout cela? Attendez (répondit-il) Avant que je vous découvre ce mystère, il faut que je guérisse bien votre esprit de la prévention où vous pourriez être pour cette prétendue exhalaison; car il me semble que vous avez cité avec emphase Aristote, Plutarque et Cicéron. Vous pouviez encore citer Jamblique, qui tout grand esprit qu'il était, fut quelque temps dans cette erreur, qu'il quitta pourtant bientôt, quand il eut examiné la chose de près, dans le livre des mystères. Pierre d'Apone, Pomponace, Levinus, Sirenius, et Lucilius Vanino, sont ravis encore, d'avoir trouvé cette défaite dans quelques-uns des Anciens. Tous ces prétendus esprits, qui quand ils parlent des choses divines, disent plutôt ce qu'ils désirent que ce qu'ils connaissent, ne veulent pas avouer rien de sur-humain dans les Oracles, de peur de recon-

naître quelque chose au-dessus de l'homme. Ils ont peur qu'on leur fasse une échelle pour monter jusqu'à Dieu, qu'ils craignent de connaître par les degrés des créatures spirituelles, et ils aiment mieux s'en fabriquer une pour descendre dans le néant. Au lieu de s'élever vers le Ciel ils creusent la terre, et au lieu de chercher dans des êtres supérieurs à l'homme, la cause de ces transports qui l'élèvent au-dessus de lui-même, et le rendent une manière de divinité, ils attribuent faiblement à des exhalaisons impuissantes cette force de pénétrer dans l'avenir, de découvrir les choses cachées, et de s'élever jusqu'aux plus hauts secrets de l'Essence divine.

Telle est la misère de l'homme, quand l'esprit de contradiction et l'humeur de penser autrement que les autres le possède. Bien loin de parvenir à ses fins, il s'enveloppe, et s'entrave. Ces libertins ne veulent pas assujettir l'homme à des substances moins matérielles que lui, et ils l'assujettissent à une exhalaison: et sans considérer qu'il n'y a nul rapport entre cette chimérique fumée et l'âme de l'homme, entre cette vapeur et les choses futures, entre cette cause frivole, et ces effets miraculeux; il leur suffit d'être singuliers pour croire qu'ils sont raisonnables. C'est assez pour eux de nier les Esprits et de faire les esprits forts. La singularité vous déplaît donc fort Mon-

sieur? (interrompis-je.) Ah! mon fils (me dit-il) c'est la peste du bon sens et la pierre d'achoppement des plus grands esprits. Aristote tout grand Logicien qu'il est, n'a su éviter le piège où la fantaisie de la singularité mène ceux qu'elle travaille aussi violemment que lui; il n'a su éviter [dis-je] de s'embarrasser et de se couper. Il dit dans le livre de la Génération des Animaux et dans ses Morales, que l'esprit et l'entendement de l'homme lui vient de dehors et qu'il ne peut nous venir de notre Père: et par la spiritualité des opérations de notre âme il conclut qu'elle est d'une autre nature que ce composé matériel qu'elle anime, et dont la grossièreté ne sait qu'offusquer les spéculations bien loin de contribuer à leur production.

Aveugle Aristote, puisque selon vous, notre composé matériel ne peut être la source de nos pensées spirituelles, comment entendez-vous qu'une faible exhalaison puisse être la cause des pensées sublimes, et de l'effort que prennent les Pythiens qui rendent les Oracles? Vous voyez bien, mon enfant, que cet esprit fort se coupe, et que sa singularité le fait égarer. Vous raisonnez fort juste, Monsieur [lui dis-je ravi de voir en effet qu'il parlait de fort bon sens, et espérant que sa folie ne serait pas un mal incurable] Dieu veuille que...

Plutarque si solide d'ailleurs (continua-t-il en m'interrompant) fait pitié dans son dialogue pourquoi les Oracles ont cessé. Il se fait objecter des choses convaincantes, qu'il ne résout point. Que ne répond-il donc à ce qu'on lui dit: que, si c'est l'exhalaison qui fait ce transport, tous ceux qui approchent du Trépied fatidique seraient saisis de l'enthousiasme, et non pas une seule fille; encore faut-il qu'elle soit vierge. Mais comment cette vapeur peut-elle articuler des voix par le ventre? De plus cette exhalaison est une cause naturelle et nécessaire qui doit faire son effet régulièrement et toujours; pourquoi cette fille n'est-elle agitée que quand on la consulte? Et ce qui presse le plus, pourquoi la terre a-t-elle cessé de pousser ainsi des vapeurs divines? Est-elle moins terre qu'elle n'était? reçoit-elle d'autres influences? a-t-elle d'autres mers et d'autres fleuves? Qui a donc ainsi bouché ses pores ou changé sa nature?

J'admire Pomponace, Lucile, et les autres Libertins, d'avoir pris l'idée de Plutarque, et d'avoir abandonné la manière dont il s'explique. Il avait parlé plus judicieusement que Cicéron et Aristote; comme il était homme de fort bon sens et ne sachant que conclure de tous ces Oracles, après une ennuyeuse irrésolution, il s'était fixé que cette exhalaison qu'il croyait qui sortait de la terre, était un

esprit très divin: ainsi il attribuait à la Divinité ces mouvements et ces lumières extraordinaires des Prêtresses d'Apollon. *Cette vapeur divinatrice est, dit-il, une haleine, et un Esprit très divin et très saint.*

Pomponace, Lucile, et les Athées modernes, ne s'accommodent pas de ces façons de parler qui supposent la divinité. Ces exhalaisons (disent-ils) étaient de la nature des vapeurs qui infectent les Atrabilaires, lesquels parlent des langues qu'ils n'entendent pas.

Mais Fernel réfute assez bien ces impies, en prouvant que la bile, qui est une humeur pécante, ne peut causer cette diversité de langues qui est un des plus merveilleux effets de la considération et une expression artificielle de nos pensées. Il a pourtant décidé la chose imparfaitement, quand il a souscrit à Psellus et à tous ceux qui n'ont pas pénétré assez avant dans notre Sainte Philosophie, ne sachant où prendre les causes de ces effets si surprenants, il a fait comme les femmes et les Moines, et les a attribués au Démon. A qui donc faudra-t-il les attribuer? (lui dis-je). Il y a longtemps que j'attends ce secret Cabalistique.

Plutarque même l'a très bien marqué (me dit-il) et il eut bien fait de s'en tenir-là. Cette manière irrégulière de s'expliquer par un organe indécent n'étant pas assez grave et assez

digne de la Majesté des Dieux (dit ce Païen), et ce que les Oracles disaient surpassant aussi les forces de l'âme de l'homme, ceux-là ont rendu un grand service à la Philosophie, qui ont établi des créatures mortelles entre les Dieux et l'homme, auxquelles on peut rapporter tout ce qui surpasse la faiblesse humaine et qui n'approche pas de la grandeur Divine. Cette opinion est de toute l'ancienne Philosophie. Les Platoniciens et les Pythagoriciens l'avaient prise des Egyptiens, et ceux-ci de Joseph le Sauveur et des Hébreux qui habitèrent en Egypte avant le passage de la mer rouge. Les Hébreux appelaient ces substances qui sont entre l'Ange et l'homme *Sadaim*; et les Grecs transposant les Syllabes, et n'ajoutant qu'une lettre, les ont appelés *Daimonas*. Ces Démons sont chez les anciens Philosophes une gent Aérienne, dominante sur les éléments, mortelle, engendrante, méconnue dans ce siècle par ceux qui recherchent peu la vérité dans son ancienne demeure, c'est-à-dire dans la Cabale et dans la Théologie des Hébreux, lesquels avaient par devers eux l'art particulier d'entretenir cette nation aérienne et de converser avec tous ces habitants de l'air. Vous voilà je pense encore revenu à vos Sylphes, Monsieur (interrompis-je.) Oui, mon fils, (continua-t-il.) Le Theraphim des Juifs

n'était que la cérémonie qu'il fallait observer pour ce commerce: et ce Juif Michas qui se plaint dans le Livre des Juges, qu'on lui a enlevé ses Dieux, ne pleure que la perte de la petite Statue, dans laquelle les Sylphes l'entretenaient. Les Dieux que Rachel déroba à son Père, étaient encore un Teraphim: Michas ni Laban ne sont pas repris d'idolâtrie, et Jacob n'eut eu garde de vivre quatorze ans avec un Idolâtre, ni d'en épouser la fille: ce n'était qu'un commerce de Sylphes; et nous savons par tradition que la Synagogue tenait ce commerce permis, et que l'Idole de la femme de David n'était que le Theraphim à la faveur duquel elle entretenait les peuples élémentaires: car vous jugez bien que le Prophète du coeur de Dieu n'eût pas souffert l'idolâtrie dans sa maison.

Ces Nations élémentaires, tant que Dieu négligea le salut du monde en punition du premier péché, prenaient plaisir à expliquer aux hommes dans les Oracles ce qu'elles savaient de Dieu, leur montrer à vivre moralement, leur donner des conseils très sages et très utiles, tels qu'on en voit grand nombre chez Plutarque et dans tous les Historiens. Dès que Dieu prit pitié du Monde, et voulut devenir lui-même son Docteur, ces petits maîtres se retirèrent. De là vient le silence des Oracles.

Il résulte donc de tout votre discours, Mon-

sieur (répartis-je,) qu'il y a eu assurément des Oracles, et que c'était les Sylphes qui les rendaient et qui les rendent même tous les jours dans des verres ou dans des miroirs. Les Sylphes ou les Salamandres, les Gnomes ou les Ondins (reprit le Comte.) Si cela est, Monsieur (répliquai-je) tous vos peuples élémentaires sont bien malhonnêtes gens. Pourquoi donc? (dit-il.) Hé peut-on voir rien de plus fripon (poursuivis-je) que toutes ces réponses à double sens qu'ils donnaient toujours. Toujours? (reprit-il.) Ha! non pas toujours. Cette Sylphide qui apparut à ce Romain en Asie et qui lui prédit qu'il y reviendrait un jour avec la dignité de Proconsul, parlait-elle bien obscurément? Et Tacite ne dit-il pas que la chose arriva comme elle avait été prédite? Cette inscription, et ces Statues fameuses dans l'Histoire d'Espagne qui apprirent au malheureux Roi Rodrigues, que sa curiosité et son incontinence seraient punies par des hommes habillés et armés de même qu'elles l'étaient, et que ces hommes noirs s'empareraient de l'Espagne et y régneraient longtemps, tout cela pouvait-il être plus clair, et l'événement ne le justifia-t-il pas l'année même? Les Mores ne vinrent-ils pas détrôner ce Roi efféminé? Vous en savez l'histoire: et vous voyez bien que le Diable, qui depuis le règne du Messie ne dispose pas des Empires, n'a pas pu être

auteur de cet Oracle et que ça été assurément quelque grand Cabaliste, qui l'avait appris de quelque Salamandre des plus savants. Car comme les Salamandres aiment fort la Chasteté, ils nous apprennent volontiers les malheurs qui doivent arriver au monde par le défaut de cette vertu.

Mais, Monsieur (lui dis-je) trouvez-vous bien chaste et bien digne de la pudeur Cabalistique, cet Organe hétéroclite dont ils se servaient pour prêcher leur Morale? Ah! pour cette fois [dit le Comte en riant] vous avez l'imagination blessée, et vous ne voyez pas la raison physique qui fait que le Salamandre enflammé se plaît naturellement dans les lieux les plus ignées, et est attiré par... J'entends, j'entends [interrompis-je] ce n'est pas la peine de vous expliquer plus au long.

Quant à l'obscurité de quelques Oracles (poursuivit-il sérieusement) que vous appelez friponnerie, les ténèbres ne sont-elles pas l'habit ordinaire de la vérité? Dieu ne se plaît-il pas à se cacher de leur voile sombre, et l'Oracle continuel qu'il a laissé à ses enfants, la Divine Ecriture n'est-elle pas enveloppée d'une adorable obscurité qui confond et fait égarer les superbes, autant que sa lumière guide les humbles?

Si vous n'avez que cette difficulté [mon fils]

je ne vous conseille pas de différer d'entrer en commerce avec les peuples élémentaires. Vous les trouverez très honnêtes gens savants, bienfaisants, craignant Dieu. Je suis d'avis que vous commenciez par les Salamandres: car vous avez un Mars au haut du Ciel dans votre figure; ce qui veut dire qu'il y a bien du feu dans toutes vos actions. Et pour le mariage je suis d'avis que vous preniez une Sylphide; vous serez plus heureux avec elle qu'avec les autres: car vous avez Jupiter à la pointe de votre Ascendant que Vénus regarde d'un Sextil. Or Jupiter préside à l'air et aux peuples de l'air. Toutefois il faut consulter votre coeur là-dessus; car comme vous verrez un jour, c'est par les astres intérieurs que le Sage se gouverne, et les Astres du Ciel extérieur ne servent qu'à lui faire connaître plus sûrement les aspects des astres du Ciel intérieur qui est en chaque créature. Ainsi, c'est à vous à me dire maintenant quelle est votre inclination afin que nous procédions à votre alliance avec les peuples élémentaires qui vous plairont le mieux. Monsieur [répondis-je] cette affaire demande, à mon avis, un peu de consultation. Je vous estime de cette réponse [me dit-il] mettant la main sur mon épaule. Consultez mûrement cette affaire, sur tout avec celui qui se nomme par excellence l'Ange du grand Conseil: allez vous mettre en

prière, et j'irai demain chez vous à deux heures après midi.

Nous revînmes à Paris, je le remis durant le chemin sur le discours contre les Athées et les Libertins, je n'ai jamais ouï si bien raisonner ni dire des choses si hautes et si subtiles pour l'existence de Dieu et contre l'aveuglement de ceux qui passent leur vie sans se donner tous entiers à un culte sérieux et continuél de celui de qui nous tenons et qui nous conserve notre être. J'étais surpris du caractère de cet homme, et je ne pouvais comprendre comme il pouvait être tout à la fois, si fort, et si faible, si admirable et si ridicule.

QUATRIEME ENTRETEN

Sur les Sciences Secrètes

J'attendis chez moi Monsieur le Comte de Gabalis, comme nous l'avions arrêté en nous quittant. Il vint à l'heure marquée, et m'abordant d'un air riant: Hé bien, mon fils, (me dit-il) pour quelle espèce de peuples invisibles Dieu vous donne-t-il plus de penchant, et quelle alliance aimerez-vous mieux, celle des Salamandres, ou des Gnomes, des Nymphes, ou des Sylphides? Je n'ai pas encore tout à fait résolu ce mariage, Monsieur (répartis-je.) A quoi tient-il donc? [répartit-il.] Franchement, Monsieur (lui dis-je) je ne puis guérir mon imagination; elle me représente toujours ces prétendus hôtes des éléments comme des Tiercelets de Diables. O Seigneur (s'écria-t-il) dissipez, ô Dieu de lumière, les ténèbres, que l'ignorance et la perverse éducation ont répandu dans l'esprit de cet Elu, que vous m'avez fait connaître que vous destinez à de si grandes choses. Et vous, mon fils, ne fermez pas le passage à la vérité qui veut entrer chez

vous: soyez docile. Mais non, je vous dispense de l'être: car aussi bien est-il injurieux à la vérité de lui préparer les voies. Elle sait forcer les portes de fer et entrer où elle veut, malgré toute la résistance du Mensonge. Que pouvez-vous avoir à lui opposer? Est-ce que Dieu n'a pu créer ces substances dans les éléments telles que je les ai dépeintes?

Je n'ai pas examiné [lui dis-je] s'il y a de l'impossibilité dans la chose même; si un seul élément peut fournir du sang, de la chair, et des os: s'il y peut avoir un tempérament sans mélange, et des actions sans contrariété: mais supposé que Dieu ait pu le faire, quelle preuve solide y a-t-il qu'il l'a fait?

Voulez-vous en être convaincu tout à l'heure (reprit-il) sans tant de façons. Je m'en vais faire venir les Sylphes de Cardan; vous entendrez de leur propre bouche ce qu'ils sont et ce que je vous en ai appris. Non pas cela; Monsieur, s'il vous plaît (m'écriai-je brusquement;) différez, je vous en conjure, cette espèce de preuve, jusqu'à ce que je sois persuadé que ces gens-là ne sont pas ennemis de Dieu: car jusque-là j'aimerais mieux mourir que de faire ce tort à ma conscience de...

Voilà, voilà l'ignorance, et la fausse piété de ces temps malheureux (interrompit le Comte d'un ton colère.) Que n'efface-t-on donc du

Calendrier des Saints le plus grand des Anachorètes? Et que ne brûle-t-on ses Statues? C'est grand dommage qu'on n'insulte à ces cendres vénérables! et qu'on ne les jette au vent, comme on ferait celles des malheureux qui sont accusés d'avoir eu commerce avec les Démons. S'est-il avisé d'exorciser les Sylphes? et ne les a-t-il pas traités en hommes? Qu'avez-vous à dire à cela, Monsieur le scrupuleux, vous et tous vos Docteurs misérables? Le Sylphe qui discourut de sa nature à ce Patriarche, à votre avis était-ce un Tiercelet de Démon? Est-ce avec un Lutin que cet homme incomparable conféra de l'Evangile? Et l'accuserez-vous d'avoir profané les mystères adorables en s'en entretenant avec un fantôme ennemi de Dieu? Athanase et Jérôme sont donc bien indignes du grand nom qu'ils ont parmi vos savants, d'avoir écrit avec tant d'éloquence l'éloge d'un homme qui traitait les Diables si humainement. S'ils prenaient ce Sylphe pour un Diable, il fallait ou cacher l'aventure, ou retrancher la prédication en esprit, ou cette apostrophe si pathétique que l'Anachorète, plus zélé et plus crédule que vous, fait à la ville d'Alexandrie: et s'ils l'ont pris pour une créature ayant part, comme il l'assurait, à la rédemption aussi bien que nous; et si cette apparition est à leur avis une grâce extraordinaire que Dieu faisait au Saint

dont ils écrivent la vie, êtes-vous raisonnable d'être plus savant qu'Athanase et Jérôme, et plus Saint que le Divin Antoine? Qu'eussiez-vous dit à cet homme admirable, si vous aviez été du nombre des dix mille Solitaires à qui il raconta la conversation qu'il venait d'avoir avec le Sylphe? Plus sage, et plus éclairé que tous ces Anges terrestres, vous eussiez sans doute remontré au Saint Abbé que toute son aventure n'était qu'une pure illusion, et vous eussiez dissuadé son disciple Athanase, de faire savoir à toute la terre une histoire si peu conforme à la Religion, à la Philosophie, et au sens commun. N'est-il pas vrai?

Il est vrai (lui dis-je) que j'eusse été d'avis, ou de n'en rien dire du tout, ou d'en dire davantage. Athanase et Jérôme n'avaient garde (reprit-il) d'en dire davantage; car ils n'en savaient que cela, et quand ils auraient tout su, ce qui ne peut être, si on n'est des nôtres, ils n'eussent pas divulgué témérairement les secrets de la Sagesse.

Mais pourquoi? (repartis-je) ce Sylphe ne proposa-t-il pas à Saint Antoine ce que vous me proposez aujourd'hui? Quoi (dit le Comte en riant) le mariage? Ha! c'eût été bien à propos? Il est vrai [repris-je] qu'apparemment le bon homme n'eût pas accepté le parti. Non sûrement (dit le Comte) car c'eût été tenter Dieu de se marier à cet âge-là, et

de lui demander des enfants. Comment (repris-je) est-ce qu'on se marie à ces Sylphes pour en avoir des enfants? Pourquoi donc, (dit-il) est-ce qu'il est jamais permis de se marier pour une autre fin? Je ne pensais pas (répondis-je) qu'on prétendit lignée, et je croyais seulement que tout cela n'aboutissait qu'à immortaliser les Sylphides.

Ha! vous avez tort (poursuivit-il); la charité des Philosophes fait qu'ils se proposent pour fin l'immortalité des Sylphides: mais la nature fait qu'ils désirent de les voir fécondes. Vous verrez quand vous voudrez dans les airs ces familles Philosophiques. Heureux le monde, s'il n'avait que de ces familles, et s'il n'y avait pas des enfants de péché. Qu'appellez-vous enfants de péché, Monsieur, (interrompis-je). Ce sont, mon fils (continua-t-il) ce sont tous les enfants qui naissent par la voie ordinaire; enfants conçus par la volonté de la chair, non pas par la volonté de Dieu; enfants de colère et de malédiction; en un mot enfants de l'homme et de la femme. Vous avez envie de m'interrompre; je vois bien ce que vous voudriez me dire. Oui, mon enfant, sachez que ce ne fut jamais la volonté du Seigneur que l'homme et la femme eussent des enfants comme ils en ont. Le dessein du très sage Ouvrier était bien plus noble; il voulait bien autrement peupler le monde qu'il ne l'est. Si

le misérable Adam n'eût pas désobéi grossièrement à l'ordre qu'il avait de Dieu de ne toucher point à Eve, et qu'il se fut contenté de tout le reste des fruits du jardin de volupté, de toutes les beautés des Nymphes et des Sylphides, le monde n'eût pas eu la honte de se voir rempli d'hommes si imparfaits, qu'ils peuvent passer pour des monstres auprès des enfants des Philosophes.

Quoi, Monsieur (lui dis-je) vous croyez, à ce que je vois, que le crime d'Adam est autre chose qu'avoir mangé la pomme? Quoi, mon fils (reprit le Comte) êtes-vous du nombre de ceux qui ont la simplicité de prendre l'histoire de la pomme à la lettre? Ha! sachez que la langue sainte use de ces innocentes métaphores pour éloigner de nous les idées peu honnêtes d'une action qui a causé tous les malheurs du genre humain. Ainsi quand Salomon disait: je veux monter sur la palme, et j'en veux cueillir les fruits; il avait un autre appétit que de manger des dattes. Cette langue que les Anges consacrent, et dont ils se servent pour chanter des Hymnes au Dieu vivant, n'a point de terme qui exprime ce qu'elle nomme figurément, l'appelant pomme ou datte. Mais le Sage démêle aisément ces chastes figures. Quand il voit que le goût, et la bouche d'Eve ne sont point punis, et qu'elle accouche avec douleur, il connaît que ce n'est pas le goût

qui est criminel: et découvrant quel fut le premier péché par le soin que prirent les premiers pécheurs de cacher avec des feuilles certains endroits de leur corps, il conclut que Dieu ne voulait pas que les hommes fussent multipliés par cette lâche voie. O Adam! tu ne devais engendrer que des hommes semblables à toi, ou n'engendrer que des Héros ou des Géants.

Hé! quel expédient avait-il (interrompis-je) pour l'une ou pour l'autre de ces générations merveilleuses? Obéir à Dieu (répliqua-t-il) ne toucher qu'aux Nymphes, aux Gnomes, aux Sylphides, ou aux Salamandres. Ainsi il n'eut vu naître que des Héros, et l'Univers eût été peuplé de gens tous merveilleux, et remplis de force et de sagesse. Dieu a voulu faire conjecturer la différence qu'il y eût eu entre ce monde innocent et le monde coupable que nous voyons, en permettant de temps en temps qu'on vît des enfants nés de la force qu'il l'avait projeté. On a donc vu quelquefois, Monsieur (lui dis-je) de ces enfants des éléments! Et un Licencié de Sorbonne, qui me citait l'autre jour S. Augustin, S. Jérôme, et Grégoire de Nazianze, s'est donc mépris, en croyant qu'il ne peut naître aucun fruit de ces amours des esprits pour nos femmes, ou du commerce que peuvent avoir les hommes avec certains DémonS qu'il nommait Hyphialtes.

Lactance a mieux raisonné (reprit le Comte), et le solide Thomas d'Aquin a savamment résolu, que non seulement ces commerces peuvent être féconds: mais que les enfants qui en naissent sont d'une nature bien plus généreuse et plus héroïque. Vous lirez en effet quand il vous plaira les hauts-faits de ces hommes puissants et fameux, que Moïse dit qui sont nés de la sorte; nous en avons les Histoires par devers nous dans le Livre des guerres du Seigneur, cité au vingt-troisième chapitre des Nombres. Cependant jugez de ce que le monde serait, si tous ces habitants ressembraient à Zoroastre.

Zoroastre (lui dis-je) qu'on dit qui est l'Auteur de la Nécromance? C'est lui-même (dit le Comte) de qui les ignorants ont écrit cette calomnie. Il avait l'honneur d'être fils du Salamandre Oromasis, et de Vesta femme de Noé. Il vécut douze cents ans le plus sage Monarque du Monde, et puis fut enlevé par son Père Oromasis dans la région des Salamandres. Je ne doute pas (lui dis-je) que Zoroastre ne soit avec le Salamandre Oromasis dans la région du feu: mais je ne voudrais pas faire à Noé l'outrage que vous lui faites.

L'outrage n'est pas si grand que vous pourriez croire; (reprit le Comte) tous ces Patriarches-là tenaient à grand honneur d'être les pères putatifs des enfants que les enfants de

Dieu voulaient avoir de leurs femmes: mais ceci est encore trop fort pour vous. Revenons à Oromasis; il fut aimé de Vesta femme de Noé. Cette Vesta étant morte fut le génie tutélaire de Rome; et le feu sacré qu'elle voulait que des Vierges conservassent avec tant de soin, était en l'honneur du Salamandre son amant. Outre Zoroastre il naquit de leur amour une fille d'une beauté rare et d'une sagesse extrême; c'était la divine Egérie, de qui Numa Pompilius reçut toutes ses Lois. Elle obligea Numa qu'elle aimait, de faire bâtir un Temple à Vesta sa mère, où on entretiendrait le feu sacré en l'honneur de son père Oromasis. Voilà la vérité de la fable, que les Poètes et les Historiens Romains ont contée de cette Nymphe Egérie. Guillaume Postel le moins ignorant de tous ceux qui ont étudié la Cabale dans les livres ordinaires, a su que Vesta était femme de Noé: mais il a ignoré qu'Egérie fut fille de cette Vesta; et n'ayant pas lu les livres secrets de l'ancienne Cabale, dont le Prince de la Mirande acheta si chèrement un exemplaire, il a confondu les choses, et a cru seulement qu'Egérie était le bon Génie de la femme de Noé. Nous apprenons dans ces livres, qu'Egérie fut conçue sur l'eau lors que Noé errait sur les flots vengeurs qui inondaient l'Univers: les femmes étaient alors réduites à ce petit nombre qui se sauvèrent dans l'Arche

Cabalistique, que ce second Père du monde avait bâtie; ce grand homme, gémissant de voir le châtimement épouvantable dont le Seigneur punissait les crimes causés par l'amour qu'Adam avait eu pour son Eve, voyant qu'Adam avait perdu sa postérité en préférant Eve aux filles des Eléments, et en l'ôtant à celui des Salamandres, ou des Sylphes qui eût su se faire aimer à elle. Noé (dis-je) devenu sage par l'exemple funeste d'Adam, consentit que Vesta sa femme se donnât au Salamandre Oromasis Prince des substances ignées; et persuada ses trois enfants de céder aussi leur trois femmes aux Princes des trois autres éléments. L'Univers fut en peu de temps repeuplé d'hommes héroïques, si savants, si beaux, si admirables, que leur postérité éblouie de leurs vertus les a pris pour des divinités. Un des enfants de Noé, rebelle au conseil de son père, ne pût résister aux attraits de sa femme, non plus qu'Adam aux charmes de son Eve: mais comme le péché d'Adam avait noirci toutes les âmes de ses descendants, le peu de complaisance que Cham eut pour les Sylphes, marqua toute sa noire postérité, De là vient (disent nos Cabalistes) le teint horrible des Ethiopiens, et de tous ces peuples hideux à qui il est commandé d'habiter sous la Zone Torride, en punition de l'ardeur profane de leur Père. Voilà des traits bien particuliers, Monsieur

(dis-je admirant l'égarement de cet homme) et votre Cabale est d'un merveilleux usage pour éclaircir l'antiquité. Merveilleux (reprit-il gravement) et sans elle, Ecriture, Histoire, Fable, et Nature sont obscurs et inintelligibles. Vous croyez, par exemple, que l'injure que Cham fit à son Père soit telle qu'il semble à la lettre; vraiment c'est bien autre chose. Noé sorti de l'Arche, et voyant que Vesta sa femme ne faisait qu'embellir par le commerce qu'elle avait avec son Amant Oromasis, redevint passionné pour elle. Cham craignant que son Père n'allât encore peupler la terre d'enfants aussi noirs que ses Ethiopiens, prit son temps un jour que le bon vieillard était plein de vin, et le châtra sans miséricorde..... Vous riez?

Je ris du zèle indiscret de Cham, (lui dis-je,) Il faut plutôt admirer (reprit le Comte) l'honnêteté du Salamandre Oromasis, que la jalousie n'empêcha pas d'avoir pitié de la disgrâce de son rival. Il apprit à son fils Zoroastre, autrement nommé Japhet, le nom du Dieu tout-puissant qui exprime son éternelle fécondité: Japhet prononça six fois, alternativement avec son frère Sem, marchant à reculons vers le Patriarche, le nom redoutable JABAMIAH; et ils restituèrent le Vieillard en son entier. Cette histoire mal entendue fait dire aux Grecs, que le plus vieux des Dieux avait été châtré par un de ses enfants: mais voilà la

vérité de la chose. D'où vous pouvez voir combien la morale des peuples du feu est plus humaine que la nôtre, et même plus que celle des peuples de l'air ou de l'eau; car la jalousie de ceux-ci est cruelle, comme le divin Paracelse nous l'a fait voir dans une aventure qu'il raconte, et qui a été vue de toute la ville de Stauffenberg. Un Philosophe avec qui une Nymphé était entrée en commerce d'immortalité, fut assez malhonnête homme pour aimer une femme; comme il dînait avec sa nouvelle Maîtresse et quelques-uns de ses amis, on vit en l'air la plus belle cuisse du monde; l'amante invisible voulut bien la faire voir aux amis de son infidèle, afin qu'ils jugeassent du tort qu'il avait de lui préférer une femme. Après quoi la Nymphé indignée le fit mourir sur l'heure.

Ha! Monsieur (m'écriai-je) cela pourrait bien me dégoûter de ces amantes si délicates. Je confesse (reprit-il) que leur délicatesse est un peu violente. Mais si on a vu parmi nos femmes des amantes irritées faire mourir leurs amants parjures, il ne faut pas s'étonner que ces amantes si belles et si fidèles s'emportent, quand on les trahit; d'autant plus qu'elles n'exigent des hommes que de s'abstenir des femmes, dont elles ne peuvent souffrir les défauts, et qu'elles nous permettent d'en aimer parmi elles autant qu'il nous plaît.

Elles préfèrent l'intérêt et l'immortalité de leurs compagnes à leur satisfaction particulière; et elles sont bien-aises que les Sages donnent à leur République autant d'enfants immortels qu'ils en peuvent donner.

Mais enfin, Monsieur (repris-je) d'où vient qu'il y a si peu d'exemples de tout ce que vous me dites? Il y en a grand nombre, mon enfant (poursuivit-il) mais on n'y fait pas réflexion, ou on n'y ajoute point de foi, ou enfin on les explique mal, faute de connaître nos principes. On attribue aux Démons tout ce qu'on devrait attribuer aux peuples des Eléments. Un petit Gnome se fait aimer à la célèbre Magdelaine de la Croix, Abbessse d'un Monastère à Cordoue en Espagne; elle le rend heureux dès l'âge de douze ans, et ils continuent leur commerce l'espace de trente. Un directeur ignorant persuade Magdelaine que son Amant est un Lutin, et l'oblige de demander l'absolution au Pape Paul III. Cependant il est impossible que ce fût un Démon; car toute l'Europe a su, et Caffiodorus Remus a voulu apprendre à la postérité le miracle qui se faisait tous les jours en faveur de la sainte fille, ce qui apparemment ne fût pas arrivé, si son commerce avec le Gnome eût été si diabolique que le vénérable Directeur l'imaginait. Ce Docteur-là eût dit hardiment, si je ne me trompe, que le Sylphe qui s'immortalisait avec

la jeune Gertrude Religieuse du Monastère de Nazareth au Diocèse de Cologne, était quelque Diable. Assurément (lui dis-je) et je le crois aussi. Ha! mon fils (poursuivit le Comte en riant.) Si cela est, le Diable n'est guères malheureux de pouvoir entretenir commerce de galanterie avec une fille de treize ans, et lui écrire ces billets doux qui furent trouvés dans sa cassette.

Croyez, mon enfant, croyez que le Démon a dans la région de la mort, des occupations plus tristes et plus conformes à la haine qu'a pour lui le Dieu de pureté: mais c'est ainsi qu'on se ferme volontairement les yeux. On trouve, par exemple, dans Tite-Live, que Romulus était fils de Mars; les esprits forts disent: c'est une fable; les Théologiens, il était fils d'un Diable incube; les plaisants, Mademoiselle Sylvie avait perdu ses gants, et elle en voulut couvrir la honte, en disant qu'un Dieu les lui avait volés. Nous qui connaissons la Nature et que Dieu a appelés de ces ténèbres à son admirable lumière, nous savons que ce Mars prétendu était un Salamandre, qui éprit de la jeune Sylvie, la fit mère du grand Romulus, ce Héros qui après avoir fondé sa superbe Ville, fut enlevé par son Père dans un char enflammé, comme Zoroastre le fut par Oromasis.

Un autre Salamandre fut père de Servius

Tullius; Tite-Live dit que ce fut le Dieu du feu, trompé par la ressemblance, et les ignorants en ont fait le même jugement que du Père de Romulus. Le fameux Hercule, l'invincible Alexandre, étaient fils du plus grand des Sylphes. Les Historiens ne connaissant pas cela, ont dit que Jupiter en était le père: ils disaient vrai; car comme vous avez appris, ces Sylphes, Nymphes, et Salamandres, s'étaient érigés en Divinités. Les Historiens qui les croyaient tels, appelaient enfants des Dieux tous ceux qui en naissaient.

Tel fut le divin Platon, le plus divin Apollonius Thianeus, Hercule, Achille, Sarpedon, le pieux Aenée, et le fameux Melchisedech; car savez-vous qui fut le père de Melchisedech? Non vraiment (lui dis-je) car S. Paul ne le savait pas. Dites donc qu'il ne le disait pas (reprit le Comte) et qu'il ne lui était pas permis de révéler les Mystères Cabalistiques. Il savait bien que le Père de Melchisedech était Sylphe; et que ce Roi de Salem fut conçu dans l'Arche par la femme de Sem. La manière de sacrifier de ce Pontife était la même que sa cousine Egérie apprit au Roi Numa, aussi bien que l'adoration d'une Souveraine Divinité sans image et sans statue: à cause de quoi les Romains devenus Idolâtres quelques temps après brûlèrent les Saints Livres de Numa qu'Egérie avait dictés. Le

premier Dieu des Romains était le vrai Dieu, leur Sacrifice était le véritable, ils offraient du Pain et du Vin au Souverain Maître du Monde: mais tout cela se pervertit ensuite. Dieu ne laissa pas pourtant, en reconnaissance de ce premier culte, de donner à cette Ville qui avait reconnu sa Souveraineté, l'Empire de l'Univers. Le même Sacrifice que Melchisedech...

Monsieur (interrompis-je) je vous prie laissons-là Melchisedech, la Sylphe qui l'engendra, sa cousine Egérie, et le Sacrifice du Pain et du Vin. Ces preuves me paraissent un peu éloignées; et vous m'obligeriez bien de me conter des nouvelles plus fraîches; car j'ai ouï dire à un Docteur, à qui on demandait ce qu'étaient devenus les compagnons de cette espèce de Satyre qui apparut à Saint Antoine, et que vous avez nommé Sylphe, que tous ces gens-là sont morts présentement. Ainsi les peuples élémentaires pourraient bien être périssés, puisque vous les avouez mortels, et que nous n'en avons nulles nouvelles.

Je prie Dieu (répartit le Comte avec émotion) je prie Dieu qui n'ignore rien, de vouloir ignorer cet ignorant, qui décide si fortement ce qu'il ignore. Dieu le confonde et tous ses semblables! D'où a-t-il appris que les Eléments sont déserts et que tous ces peuples merveilleux sont anéantis. S'il voulait se donner la

peine de lire un peu les Histoires, et n'attribuer pas au Diable, comme font les bonnes femmes, tout ce qui passe la chimérique Théorie qu'il s'est fait de la Nature; il trouverait en tous temps et en tous lieux des preuves de ce que je vous ai dit.

Que dirait votre Docteur à cette histoire authentique arrivée depuis peu en Espagne? Une belle Sylphide se fit aimer à un Espagnol, vécut trois ans avec lui, en eut trois beaux enfants, et puis mourut. Dira-t-on que c'était un Diable? La savante réponse! selon quelle physique le Diable peut-il s'organiser un corps de femme, concevoir, enfanter, allaiter? Quelle preuve y a-t-il dans l'écriture de cet extravagant pouvoir que vos Théologiens sont obligés en cette rencontre de donner au Démon? Et quelle raison vraisemblable leur peut fournir leur faible physique. Le Jésuite Delrio, comme il est de bonne foi, raconte naïvement plusieurs de ces aventures, et sans s'embarrasser de raisons physiques se tire d'affaire, en disant que ces Sylphides étaient des Démons; tant il est vrai que nos plus grands Docteurs n'en savent pas plus bien souvent que les simples femmes! Tant il est vrai que Dieu aime à se retirer dans son Trône nubileux, et qu'épaississant les ténèbres qui environnent Sa Majesté redoutable, il habite une lumière inaccessible, et ne laisse voir ses

vérités qu'aux humbles de coeur. Apprenez à être humble, mon fils, si vous voulez pénétrer ces ténèbres sacrées qui environnent la vérité. Apprenez des Sages à ne donner aux Démons aucune puissance dans la Nature, depuis que la pierre fatale les a renfermés dans le puits de l'abîme. Apprenez des Philosophes à chercher toujours les causes naturelles dans tous les événements extraordinaires; et quand les causes naturelles manquent, recourez à Dieu, et à ses Saints Anges, et jamais aux Démons qui ne peuvent plus rien que souffrir: autrement vous blasphémeriez souvent sans y penser, vous attribueriez au Diable l'honneur des plus merveilleux ouvrages de la Nature.

Quand on vous dirait par exemple que le divin Apollonius Thianeus fut conçu sans l'opération d'aucun homme, et qu'un des plus hauts Salamandres descendit pour s'immortaliser avec sa mère: vous diriez que ce Salamandre était un Démon, et vous donneriez la gloire au Diable, de la génération d'un des plus grands hommes qui soient sortis de nos mariages Philosophes.

Mais, Monsieur (interrompis-je) cet Apollonius est réputé parmi nous pour un grand Sorcier, et c'est tout le bien qu'on en dit. Voilà (reprit le Comte) un des plus admirables effets de l'ignorance, et de la mauvaise éducation. Parce qu'on entend faire à sa nourrice

des contes de Sorciers, tout ce qui se fait d'extraordinaire ne peut avoir que le Diable pour Auteur. Les plus grands Docteurs ont beau faire, ils n'en seront pas crus s'ils ne parlent comme nos nourrices. Apollonius n'est pas né d'un homme; il entend les langages des oiseaux; il est vu en même jour en divers endroits du monde; il disparaît devant l'Empereur Domitien qui veut le faire maltraiter; il ressuscite une fille par la vertu de l'Onomance; il dit à Ephèse en une assemblée de toute l'Asie qu'à cette même heure on tue le Tyran à Rome. Il est question de juger cet homme; la nourrice dit: C'est un Sorcier. S. Jérôme, et S. Justin le Martyr, dit que ce n'est qu'un grand Philosophe. Jérôme, Justin, et nos Cabalistes seront des visionnaires, et la femmelette l'emportera. Ha! que l'ignorant périsse dans son ignorance: mais vous, mon enfant, sauvez-vous du naufrage.

Quand vous lirez que le célèbre Merlin naquit, sans l'opération d'aucun homme, d'une Religieuse, fille du Roi de la grand' Bretagne, et qu'il prédisait l'avenir plus clairement qu'une Tyresie, ne dites pas avec le peuple qu'il était fils d'un Démon incubé, puis qu'il n'y en eut jamais; ni qu'il prophétisait par l'art des Démons, puisque le Démon est la plus ignorante de toutes les Créatures, suivant la Sainte Cabale. Dites avec les Sages, que la

Princesse Anglaise fut consolée dans sa solitude par un Sylphe qui eut pitié d'elle, qu'il prit soin de la divertir, et qu'il sut lui plaire, et que Merlin leur fils fut élevé par le Sylphe en toutes les sciences, et apprit de lui à faire toutes les merveilles que l'Histoire d'Angleterre en raconte.

Ne faites pas non plus l'outrage aux Comtes de Cleves, de dire que le Diable est leur père, et ayez meilleure opinion du Sylphe que l'Histoire dit qui vint à Cleves sur un Navire miraculeux traîné par un Cygne qui y était attaché avec une chaîne d'argent. Ce Sylphe après avoir eu plusieurs enfants de l'héritière de Cleves, repartit un jour en plein midi à la vue de tout le monde sur son Navire aérien. Qu'a-t-il fait à vos Docteurs, qui les oblige à l'ériger en Démon?

Mais ménagerez-vous assez peu l'honneur de la Maison de Lusignan? et donnerez-vous à vos Comtes de Poitiers une généalogie diabolique? Que direz-vous de leur mère célèbre? Je crois, Monsieur (interrompis-je) que vous m'allez faire les contes de Mélusine. Ha! si vous me niez l'Histoire de Mélusine [reprit-il] je vous donne gagné: mais si vous la niez il faudra brûler les Livres du grand Paracelse qui maintient en cinq ou six endroits différents, qu'il n'y a rien de plus certain que cette Mélusine était une Nymphé; et il faudra démentir

vos Historiens, qui disent que depuis sa mort, ou pour mieux dire, depuis qu'elle disparut aux yeux de son mari, elle n'a jamais manqué (toutes les fois que ses descendants étaient menacés de quelque disgrâce ou que quelque Roi de France devait mourir extraordinairement) de paraître en deuil sur la grande Tour du Château de Lusignan, qu'elle avait fait bâtir. Vous aurez une querelle avec tous ceux qui descendent de cette Nymphé, ou qui sont alliés de sa Maison, si vous vous obstinez à soutenir que ce fut un Diable.

Pensez-vous, Monsieur (lui dis-je) que ces Seigneurs aiment mieux être originaires des Sylphes? Ils l'aimeraient mieux, sans doute (répliqua-t-il) s'ils savaient ce que je vous apprends, et ils tiendraient à grand honneur ces naissances extraordinaires. Ils connaîtraient, s'ils avaient quelque lumière de Cabale, que cette sorte de génération étant plus conforme à la manière dont Dieu entendait au commencement que le monde se multipliât, les enfants qui en naissent sont plus heureux, plus vaillants, plus sages, plus renommés, et plus bénis de Dieu. N'est-il pas plus glorieux pour ces hommes illustres de descendre de ces créatures si parfaites, si sages, et si puissantes, que de quelque sale Lutin, ou quelque infâme Asmodée?

Monsieur (lui dis-je) nos Théologiens n'ont

garde de dire que le Diable soit père de tous ces hommes qui naissent sans qu'on sache qui les met au monde. Ils reconnaissent que le Diable, est un esprit, et qu'ainsi il ne peut engendrer. Grégoire de Nicée (reprit le Comte) ne dit pas cela; car il tient que les Démons multiplient entr'eux comme les hommes. Nous ne sommes pas de son avis (répliquai-je.) Mais il arrive (disent nos Docteurs) que..... Ha! ne dites pas (interrompit le Comte) ne dites pas ce qu'ils disent, ou vous diriez comme eux une sottise très sale et très malhonnête. Quelle abominable défaite ont-ils trouvé-là? Il est étonnant comme ils ont tous unanimement embrassé cette ordure, et comme ils ont pris plaisir de poster des farfadets aux embûches pour profiter de l'oisive brutalité des Solitaires, et en mettre promptement au monde ces hommes miraculeux, dont ils noircissent l'illustre mémoire par une si vilaine origine. Appellent-ils cela philosopher? Est-il digne de Dieu, de dire qu'il ait cette complaisance pour le Démon de favoriser ces abominations; de leur accorder la grâce de la fécondité qu'il a refusée à de grands Saints et de récompenser ces saletés en créant pour ces embryons d'iniquité, des âmes plus héroïques, que pour ceux qui ont été formés dans la chasteté d'un mariage légitime? Est-il digne de la Religion de dire comme font ces Docteurs,

que le Démon peut par ce détestable artifice rendre enceinte une Vierge durant le sommeil, sans préjudice de sa virginité? ce qui est aussi absurde que l'Histoire que Thomas d'Aquin (d'ailleurs Auteur très solide, et qui savait un peu de Cabale) s'oublie assez lui-même pour conter dans son sixième Quodlibet d'une fille couchée avec son père, à qui il fait arriver même aventure que quelques Rabbins hérétiques disent qui advint à la fille de Jérémie, à laquelle ils font concevoir ce grand Cabaliste Bensyrah en entrant dans le bain après le Prophète. Je jurerais que cette impertinence a été imaginée par quelque....

Si j'osais, Monsieur, interrompre votre déclamation (lui dis-je) je vous avouerais pour vous apaiser qu'il serait à souhaiter que nos Docteurs eussent imaginé quelque solution, dont les oreilles pures comme les vôtres s'offensassent moins. Ou bien ils devaient nier tout à fait les faits sur quoi la question est fondée.

Bon expédient (reprit-il) Hé? le moyen de nier les choses constantes? Mettez-vous à la place d'un Théologien à fourrure d'hermine, et supposez que l'heureux Danhuzerus vient à vous comme à l'Oracle de sa Religion...

En cet endroit un Laquais vint me dire qu'un jeune Seigneur venait me voir. Je ne veux pas qu'il me voie, (dit le Comte.) Je vous

demande pardon, Monsieur (lui dis-je), vous jugez bien au nom de ce Seigneur, que je ne puis pas faire dire qu'on ne me voit point: prenez donc la peine d'entrer dans ce cabinet. Ce n'est pas la peine (dit-il), je vais me rendre invisible. Ha! Monsieur (m'écriai-je) trêve de diablerie, s'il vous plaît, je n'entends pas railerie là-dessus. Quelle ignorance, (dit le Comte en riant, et haussant les épaules) de ne savoir pas que pour être invisible il ne faut que mettre devant soi le contraire de la lumière! Il passa dans mon cabinet, et le jeune Seigneur entra presque en même temps dans ma chambre: je lui demande pardon si je ne lui parlai pas de mon aventure.

CINQUIEME ENTRETEN

Sur les Sciences Secrètes.

Le Grand Seigneur étant sorti, je trouvai en venant de le conduire le Comte de Gabalis dans ma chambre. C'est grand dommage [me dit-il] que ce Seigneur qui vient de vous quitter, sera un jour un des 72 Princes du Sanhedrin de la Loi nouvelle; car sans cela il serait un grand sujet pour la sainte Cabale; il a l'esprit profond, net, vaste, sublime, et hardi; voilà la figure de Geomance que je viens de jeter pour lui, durant que vous parliez ensemble: Je n'ai jamais vu des points plus heureux, et qui marquassent une âme si belle; voyez cette (a) Mère quelle magnanimité elle lui donne. Cette (b) Fille lui procurera la pourpre; je lui veux du mal et à la fortune, de ce qu'elles ôtent à la Philosophie un sujet qui peut-être vous surpasserait. Mais où en étions-nous quand il est venu?

Vous me parliez, Monsieur [lui dis-je] d'un Bienheureux que je n'ai jamais vu dans le Calendrier Romain, il me semble que vous

a b. Termes de Geomance.

l'avez nommé *Danhuzerus*: Ha! je m'en souviens [reprit-il] je vous disais de vous mettre en la place d'un de vos Docteurs, et de supposer que l'heureux *Danhuzerus* vient vous découvrir sa conscience, et vous dit: Monsieur, je viens de delà les Monts, au bruit de votre science; j'ai un petit scrupule qui me fait peine. Il y a dans une montagne d'Italie une Nymphé qui tient là sa Cour; Mille Nymphes la servent, presque aussi belles qu'elle; des hommes très bien faits, très savants et très honnêtes gens, viennent là de toute la terre habitable, ils aiment ces Nymphes, et en sont aimés; ils y mènent la plus douce vie du monde; ils ont de très beaux enfants de ce qu'ils aiment; ils adorent le Dieu vivant; ils ne nuisent à personne; ils espèrent l'immortalité. Je me promenais un jour dans cette montagne; je plus à la Nymphé Reine, elle se rend visible; me montre sa charmante Cour. Les Sages qui s'aperçoivent qu'elle m'aime, me respectent presque comme leur Prince; ils m'exhortent à me laisser toucher aux soupirs et à la beauté de la Nymphé; elle me conte son martyre, n'oublie rien pour toucher mon coeur et me remontre enfin qu'elle mourra, si je ne veux l'aimer, et que si je l'aime, elle me sera redevable de son immortalité. Les raisonnements de ces savants hommes ont convaincu mon esprit, et les attraits de la Nymphé m'ont

gagné le coeur; je l'aime, j'en ai des enfants de grande espérance: mais au milieu de ma félicité je suis troublé quelquefois par le souvenir que l'Eglise Romaine n'approuve peut-être pas tout cela. Je viens à vous, Monsieur, pour vous consulter qu'est ce que cette Nymphé, ces Sages, ces Enfants, et en quel état est ma conscience? Ça Monsieur le Docteur, que répondriez-vous au Seigneur Danhuzerus?

Je lui dirais [répondis-je.] Avec tout le respect que je vous dois, Seigneur Danhuzerus, vous êtes un peu fanatique; ou bien votre vision est un enchantement; vos enfants, et votre maîtresse sont des Lutins; vos Sages sont des fous, et je tiens votre conscience très cautérisée.

Avec cette réponse, mon fils, vous pourriez mériter le bonnet de Docteur: mais vous ne mériteriez pas d'être reçu parmi nous (reprit le Comte avec un grand soupir.) Voilà la barbare disposition où sont tous les Docteurs d'aujourd'hui. Un pauvre Sylphe n'oserait se montrer qu'il ne soit pris d'abord pour un Lutin; une Nymphé ne peut travailler à devenir immortelle sans passer pour un fantôme impur; et un Salamandre n'oserait apparaître de peur d'être pris pour un Diable; et les pures flammes qui le composent pour le feu d'Enfer qui l'accompagne par tout. Ils ont

beau nous dissiper ces soupçons si injurieux, faire le signe de la Croix quand ils apparaissent, fléchir le genou devant les noms Divins, et même les prononcer avec révérence, toutes ces précautions sont vaines. Ils ne peuvent obtenir qu'on ne les répute pas ennemis du Dieu qu'ils adorent plus religieusement que ceux qui les fuient.

Tout de bon, Monsieur (lui dis-je) vous croyez que ces Sylphes sont gens fort dévots? Très dévots [répondit-il] et très zélés pour la Divinité. Les discours très excellents qu'ils nous font de l'Essence Divine, et leurs prières admirables nous édifient grandement. Ont-ils des prières aussi [lui dis-je] j'en voudrais bien une de leur façon. Il est aisé de vous satisfaire [repartit-il] et afin de ne vous en point rapporter de suspecte, et que vous ne puissiez soupçonner d'avoir fabriquée; écoutez celle que le Salamandre qui répondit dans le Temple de Delphes, voulut bien apprendre aux Païens, et que Porphyre rapporte; elle contient une sublime Théologie et vous verrez par là qu'il ne tenait pas à ces Sages Créatures, que le monde n'adorât le vrai Dieu.

ORAISON DES SALAMANDRES

Immortel, Eternel, ineffable, et Sacré Père de toutes choses, qui es porté sur le chariot

roulant sans cesse, des mondes qui tournent toujours. Dominateur des Campagnes Ethériennes où est élevé le Trône de ta puissance, du haut duquel tes yeux redoutables découvrent tout, et tes belles et saintes Oreilles écoutent tout. Exauce tes Enfants que tu as aimé dès la naissance des Siècles; car ta dorée et grande et éternelle Majesté resplendit au-dessus du monde, et du Ciel des Etoiles; tu es élevé sur elles, ô feu étincelant. Là tu t'allumes et t'entretiens toi-même par ta propre splendeur; et il sort de ton Essence des ruisseaux intarissables de lumière qui nourrissent ton esprit infini. Cet esprit infini produit toutes choses, et fait ce trésor inépuisable de matière qui ne peut manquer à la génération qui l'environne toujours à cause des formes sans nombre dont elle est enceinte, et dont tu l'as remplie au commencement. De cet esprit tirent aussi leur origine ces Rois très saints qui sont debout autour de ton Trône, et qui composent ta Cour, ô Père Universel! ô Unique! ô Père des Bienheureux mortels, et immortels! Tu as créé en particulier des Puissances qui sont merveilleusement semblables à ton éternelle Pensée, et à ton Essence adorable. Tu les a établies supérieures aux Anges qui annoncent au monde tes volontés. Enfin tu nous a créés une troisième sorte de Souverains dans les

Eléments. Notre continuel exercice est de te louer et d'adorer tes désirs. Nous brûlons du désir de te posséder. O Père! ô Mère la plus tendre des Mères! ô l'Exemplaire admirable des sentiments et de la tendresse des Mères! ô Fils la fleur de tous les Fils! ô forme de toutes les formes! Ame, Esprit, Harmonie, et Nombre de toutes choses.

Que dites-vous de cette Oraison des Salamandres? N'est-elle pas bien savante, bien élevée, et bien dévote? Et de plus bien obscure (répondis-je) je l'avais ouï paraphraser à un Prédicateur qui prouvait par là que le Diable entr'autres vices qu'il a, est sur tout grand hypocrite. Hé bien! (s'écria le Comte) quelle ressource avez-vous, donc pauvres peuples élémentaires? Vous dites des merveilles de la Nature de Dieu, du Père, du Fils, du S. Esprit, des Intelligences assistantes, des Anges, des Cieux. Vous faites des prières admirables, et les enseignez aux hommes; et après tout vous n'êtes que Lutins hypocrites!

Monsieur (interrompis-je), vous ne me faites pas plaisir d'apostropher ainsi ces gens-là. Hé bien, mon fils (reprit-il) ne craignez pas que je les appelle: mais que votre faiblesse vous empêche du moins de vous étonner à l'avenir de ce que vous ne voyez pas autant d'exemples que vous en voudriez de leur al-

liance avec les hommes. Hélas! où est la femme, à qui vos Docteurs n'ont pas gâté l'imagination, qui ne regarde pas avec horreur ce commerce, et qui ne tremblât pas à l'aspect d'un Sylphe? Où est l'homme qui ne fuit pas de les voir, s'il se pique un peu d'être homme de bien? Trouvons-nous que très rarement un honnête homme qui veuille de leur familiarité? Et n'y a-t-il que des débauchés, ou des avarés, ou des ambitieux, ou des fripons, qui recherchent cet honneur qu'ils n'auront pourtant jamais (VIVE DIEU) parce que la crainte du Seigneur est le commencement de la Sagesse.

Que deviennent donc [lui dis-je] tous ces peuples volants; maintenant que les gens de bien sont si préoccupés contre eux? Ha! le bras de Dieu (dit-il) n'est point raccourci, et le Démon ne retire pas tout l'avantage qu'il espérait de l'ignorance et de l'erreur qu'il a répandu à leur préjudice, car outre que les Philosophes qui sont en grand nombre y remédient le plus qu'ils peuvent en renonçant tout à fait aux femmes; Dieu a permis à tous ces peuples d'user de tous les innocents artifices dont ils peuvent s'aviser pour converser avec les hommes à leur insu. Que me dites-vous là, Monsieur? [m'écriai-je]. Je vous dis vrai [poursuivit-il]. Croyez-vous qu'un chien puisse avoir des enfants d'une femme? Non (répondis-je.) Et un Singe [ajouta-t-il]. Non plus (répli-

quai-je). Et un Ours? (continua-t-il). Ni chien, ni ours, ni singe (lui dis-je), cela est impossible sans doute; contre la nature, contre la raison, et le sens commun. Fort bien (dit le Comte), mais les Rois des Goths ne sont-ils pas nés d'un ours et d'une Princesse suédoise? Il est vrai (répartis-je) que l'Histoire le dit. Et les Pegusiens et Syoniens des Indes (répliqua-t-il) ne sont-ils pas nés d'un chien et d'une femme? J'ai encore lu cela (lui dis-je. Et cette femme portugaise (continua-t-il) qui étant exposée en une Ile déserte, eut des enfants d'un grand Singe? Nos Théologiens (lui dis-je) répondent à cela, Monsieur, que le Diable prenant la figure de ces bêtes... Vous m'allez encore alléguer (interrompt le Comte) les sales imaginations de vos Auteurs. Comprenez donc, une fois pour toutes, que les Sylphes voyant qu'on les prend pour des Démons, quand ils apparaissent en forme humaine, pour diminuer cette aversion qu'on a d'eux, prennent la figure de ces animaux et s'accommodent ainsi à la bizarre faiblesse des femmes, qui auraient horreur d'un beau Sylphe, et qui n'en ont pas tant pour un chien, ou pour un singe. Je pourrais vous conter plusieurs historiettes de ces petits chiens de Bologne avec certaines pucelles de par le monde: mais j'ai à vous apprendre un plus grand secret.

Sachez, mon fils, que tel croit être fils d'un homme, qui est fils d'un Sylphe. Tel croit être avec sa femme, qui sans y penser immortalise une Nymphé. Telle femme pense embrasser son mari, qui tient entre ses bras un Salamandre; et telle fille jurerait à son réveil qu'elle est Vierge, qui a eu durant son sommeil un honneur dont elle ne se doute pas. Ainsi le Démon et les ignorants sont également abusés.

Quoi! le Démon (lui dis-je) ne saurait-il réveiller cette fille endormie pour empêcher ce Salamandre de devenir immortel? Il le pourrait (répliqua le Comte) si les Sages n'y mettaient ordre: mais nous apprenons à tous ces peuples les moyens de lier le Démon, et de s'opposer à leur effort. Ne vous disais-je pas l'autre jour que les Sylphes et les autres Seigneurs des Eléments sont trop heureux que nous voulions leur montrer la Cabale. Sans nous, le Diable leur grand ennemi les inquiéterait fort, et ils auraient de la peine à s'immortaliser à l'insu des Filles.

Je ne puis (répartis-je), admirer assez la profonde ignorance où nous vivons. On croit que les Puissances de l'Air aident quelquefois les Amoureux à parvenir à ce qu'ils désirent. La chose va donc tout autrement, les Puissances de l'Air ont besoin que les Hommes les servent en leurs Amours. Vous l'avez dit,

mon Fils [poursuivit le Comte], le Sage donne secours à ces pauvres peuples, sans lui trop malheureux et trop faibles pour pouvoir résister au Diable: mais aussi quand un Sylphe a appris de nous à prononcer Cabalistiquement le nom puissant NEHMAHM!HAH, et à le combiner dans les formes avec le nom délicieux ELIAEL; toutes Puissances des Ténèbres prennent la fuite, et le Sylphe jouit paisiblement de ce qu'il aime.

Ainsi fut immortalisé ce Sylphe ingénieux qui prit la figure de l'Amant d'une Demoiselle de Séville; l'Histoire en est connue. La jeune Espagnole était belle, mais aussi cruelle que belle. Un Cavalier Castillan, qui l'aimait inutilement, prit la résolution de partir un matin sans rien dire, et d'aller voyager jusqu'à ce qu'il fût guéri de son inutile passion. Un Sylphe trouvant la belle à son gré, fut d'avis de prendre ce temps, et s'armant de tout ce qu'un des nôtres lui apprit pour se défendre des traverses que le Diable envieux de son bonheur eût pu lui susciter, il va voir la Demoiselle sous la forme de l'Amant éloigné, il se plaint, il soupire, il est rebuté. Il presse, il sollicite, il persévère; après plusieurs mois il touche, il se fait aimer, il persuade, et enfin il est heureux. Il naît de leur Amour un Fils dont la naissance est secrète et ignorée des Parents par l'adresse de l'Amant Aérien. L'Amour con-

tinue, et il est béni d'une deuxième grossesse. Cependant le Cavalier guéri par l'absence revient à Séville et impatient de revoir son inhumaine, va au plus vite lui dire, qu'enfin il est en état de ne plus lui déplaire, et qu'il vient lui annoncer qu'il ne l'aime plus.

Imaginez, s'il vous plaît, l'étonnement de la Fille; la réponse, ses pleurs, ses reproches, et tout leur Dialogue surprenant. Elle lui soutient qu'elle l'a rendu heureux; il le nie; que leur Enfant commun est en tel lieu, qu'il est Père d'un autre qu'elle porte; il s'obstine à désavouer. Elle se désole et s'arrache les cheveux; les Parents accourent à ses cris; l'Amante désespérée continue ses plaintes et ses invectives; on vérifie que le Gentilhomme était absent depuis deux ans; on cherche le premier Enfant, on le trouve, et le second naquit en son terme.

Et l'Amant Aérien (interrompis-je) quel Personnage jouait-il durant tout cela? Je vois bien (répondit le Comte) que vous trouvez mauvais qu'il ait abandonné sa Maîtresse à la rigueur des Parents, ou à la fureur des Inquisiteurs: mais il avait une raison de se plaindre d'elle. Elle n'était pas assez dévote; car quand ces Messieurs se sont immortalisés, ils travaillent sérieusement, et vivent fort saintement pour ne point perdre le droit qu'ils viennent d'acquérir à la possession du souverain bien.

Ainsi ils veulent que la personne à laquelle ils se sont alliés, vive avec une innocence exemplaire, comme on voit dans cette fameuse aventure d'un jeune Seigneur de Bavière.

Il était inconsolable de la mort de sa Femme qu'il aimait passionnément. Une Sylphide fut conseillée par un de nos Sages de prendre la figure de cette femme; elle le crût, et s'alla présenter au jeune homme affligé, disant que Dieu l'avait ressuscitée pour le consoler de son extrême affliction. Ils vécurent ensemble plusieurs années, et firent de très beaux Enfants. Mais le jeune Seigneur n'était pas assez homme de bien pour retenir la sage Sylphide, il jurait et disait des paroles malhonnêtes, Elle l'avertit souvent: mais voyant que ses remontrances étaient inutiles, elle disparut un jour, et ne lui laissa que ses jupes et le repentir de n'avoir pas voulu suivre ses saints conseils. Ainsi vous voyez, mon Fils, que les Sylphes ont quelquefois raison de disparaître; et vous voyez que le Diable ne peut empêcher, non plus que les fantasques caprices de vos Théologiens, que les Peuples des Eléments ne travaillent avec succès à leur immortalité quand ils sont secourus par quelqu'un de nos Sages.

Mais en bonne foi, Monsieur [repris-je], êtes-vous persuadé que le Démon soit si grand ennemi de ces suborneurs de Demoiselles?

Ennemi mortel [dit le Comte] surtout des Nymphes, des Sylphes et des Salamandres. Car pour les Gnomes, il ne les haït pas si fort; par ce que comme je crois vous avoir appris, ces Gnomes effrayés des hurlements des Diables qu'ils entendent dans le centre de la Terre, aiment mieux demeurer mortels que d'être ainsi tourmentés, s'ils acquéraient l'immortalité. De là vient que ces Gnomes et les Démons leurs voisins ont assez de commerce. Ceux-ci persuadent aux Gnomes, naturellement très amis de l'Homme, que c'est lui rendre un fort grand service, et le délivrer d'un grand péril que de l'obliger de renoncer à son immortalité. Ils s'engagent pour cela de fournir à celui à qui ils peuvent persuader cette renonciation, tout l'argent qu'il demande; de détourner les dangers qui pourraient menacer la vie durant certain temps, ou telle autre condition qu'il plaît à celui qui fait ce malheureux pacte: Ainsi le Diable, le méchant qu'il est, par l'entremise de ce Gnome fait devenir mortelle l'Ame de cet Homme, et la prive du droit de la vie éternelle.

Comment, Monsieur (m'écriai-je), ces pactes à votre avis, desquels les Démonographes racontent tant d'exemples, ne se font point avec le Démon? Non sûrement (reprit le Comte). Le Prince du Monde n'a-t-il pas été chassé dehors? n'est-il pas renfermé? n'est-il pas lié?

n'est-il pas la Terre maudite et damnée, qui est restée au fonds de l'ouvrage du suprême et Archétype Distillateur? Peut-il monter dans la Région de la Lumière, et y répandre ses ténèbres concentrées? Il ne peut qu'inspirer aux Gnomes, qui sont ses voisins, de venir faire ces propositions à ceux d'entre les Hommes, qu'il craint le plus qui soient sauvés, afin que leur Ame meure avec le Corps.

Et selon vous (ajoutai-je), ces Ames meurent? Elles meurent, mon Enfant (répondit-il). Et ceux qui font ces pactes-là ne sont point damnés? [poursuivis-je.] Ils ne le peuvent être (dit-il), car leur Ame meurt avec leur Corps. Ils sont donc quittes à bon marché (repris-je), et ils sont bien légèrement punis d'avoir fait un crime si énorme que de renoncer à leur Baptême et à la Mort du Seigneur.

Appelez-vous (répartit le Comte) être légèrement puni, que de rentrer dans les noirs abîmes du néant! Sachez que c'est une plus grande peine que d'être damné, qu'il y a encore un reste de miséricorde dans la justice que Dieu exerce contre les pécheurs dans l'Enfer: que c'est une grande grâce de ne les point consumer par le feu qui les brûle. Le néant est un plus grand mal que l'Enfer; c'est ce que les Sages prêchent aux Gnomes quand ils les rassemblent, pour leur faire entendre

quel tort ils se font de préférer la mort à l'immortalité, et le néant à l'espérance de l'éternité bienheureuse, qu'ils seraient en droit de posséder, s'ils s'alliaient aux hommes sans exiger d'eux ces renonciations criminelles. Quelques-uns nous croient, et nous les marions à nos Filles. Vous Evangélisez donc les Peuples Souterrains, Monsieur? (lui dis-je). Pourquoi non? (reprit-il). Nous sommes leurs Docteurs aussi bien que des Peuples du Feu, de l'Air, et de l'Eau; et la charité Philosophique se répand indifféremment sur tous ces Enfants de Dieu. Comme ils sont plus subtils et plus éclairés que le commun des hommes, ils sont plus dociles et plus capables de discipline; et ils écoutent les vérités divines avec un respect qui nous ravit.

Il doit être en effet ravissant (m'écriai-je en riant) de voir un Cabaliste en chaire prôner à ces Messieurs-là. Vous en aurez le plaisir, mon Fils, quand vous voudrez (dit le Comte) et si vous le désirez, je les assemblerai dès ce soir, et je leur prêcherai sur le minuit. Sur le minuit (me récriai-je) j'ai ouï dire que c'est-là l'heure du Sabbat. Le Comte se prit à rire: Vous me faites souvenir-là (dit-il) de toutes les folies que les Démonographes racontent sur ce chapitre de leur imaginaire Sabbat. Je voudrais bien pour la rareté du fait, que vous le crûssiez aussi. Ha! pour les contes du Sabbat

(repris-je) je vous assure que je n'en crois pas un.

Vous faites bien, mon Fils (dit-il), car encore une fois, le Diable n'a pas la puissance de se jouer ainsi du Genre humain, ni de pactiser avec les Hommes, moins encore de se faire adorer, comme le croient les Inquisiteurs. Ce qui a donné lieu à ce bruit populaire, c'est que les Sages, comme je viens de vous dire, assemblent les Habitants des Éléments, pour leur prêcher leurs Mystères et leur Morale; et comme il arrive ordinairement que quelque Gnome revient de son erreur grossière, comprend les horreurs du néant, et consent qu'on l'immortalise, on lui donne une Fille, on le marie, la noce se célèbre avec toute la réjouissance que demande la conquête qu'on vient de faire. Ce sont là les danses, et ces cris de joie qu'Aristote dit qu'on entendait dans certaines Iles, où pourtant on ne voyait personne. Le grand Orphée fut le premier qui convoqua ces Peuples Souterrains; à sa première semonce Sabatius le plus ancien des Gnomes fut immortalisé; et c'est de ce Sabatius qu'a pris son nom cette Assemblée, dans laquelle les Sages lui ont adressé la parole tant qu'il a vécu, comme il paraît dans les Hymnes du divin Orphée. Les ignorants ont confondu ces choses, et ont pris occasion de faire là-dessus mille contes

impertinents et de décrier une Assemblée que nous ne convoquons qu'à la gloire du Souverain Etre.

Je n'eusse jamais imaginé (lui dis-je) que le Sabbat fût une Assemblée de dévotion. C'en est pourtant une (répartit-il) très Sainte et très Cabalistique; ce que le monde ne se persuaderait pas facilement. Mais tel est l'aveuglement déplorable de ce siècle injuste; on s'entête d'un bruit populaire, et on ne veut point être détrompé. Les Sages ont beau dire, les sots en sont plutôt crus. Un Philosophe a beau montrer à l'oeil la fausseté des chimères que l'on s'est forgées et donner des preuves manifestes du contraire: quelque expérience et quelque solide raisonnement qu'il ait employé, s'il vient un homme à chaperon qui s'inscrive en faux; l'expérience et la démonstration n'ont plus de force, et il n'est plus au pouvoir de la vérité de rétablir son empire. On en croit plus à ce chaperon qu'à ses propres yeux. Il y a eu dans votre France une preuve mémorable de cet entêtement populaire.

Le fameux Cabaliste Zedechias se mit dans l'esprit, sous le règne de votre Pépin, de convaincre le Monde, que les Eléments sont habités par tous ces Peuples dont je vous ai décrit la Nature. L'expédient dont il s'avisa, fut de conseiller aux Sylphes de se montrer en

l'Air à tout le monde; ils le firent avec magnificence; on voyait dans les Airs ces Créatures de forme humaine, tantôt rangées en bataille, marchant en bon ordre, ou se tenant sous les armes, ou campées sous des pavillons superbes, tantôt sur des Navires Aériens d'une structure admirable, dont la Flotte volante voguait au gré des Zéphirs. Qu'arrivera-t-il? Pensez-vous que ce Siècle ignorant s'avisât de raisonner sur la nature de ces spectacles merveilleux? Le peuple crût d'abord que c'était des Sorciers qui s'étaient emparés de l'Air pour y exciter des orages et pour faire grêler sur les moissons. Les Savants Théologiens et les Jurisconsultes furent bientôt de l'avis du Peuple; Les Empereurs le crurent aussi et cette ridicule chimère alla si avant, que le sage Charlemagne, et après lui, Louis le Débonnaire, imposèrent des graves peines à tous ces prétendus Tyrans de l'Air. Voyez cela dans le premier chapitre des Capitulaires de ces deux Empereurs.

Les Sylphes voyant le Peuple, les Pédants et les Têtes couronnées même s'alarmer ainsi contre eux, résolurent pour faire perdre cette mauvaise opinion qu'on avait de leur Flotte innocente, d'enlever des Hommes de toutes parts, de leur faire voir leurs belles Femmes, leur République et leur Gouvernement, et puis les remettre à terre en divers

endroits du Monde. Ils le firent comme ils l'avaient projeté. Le Peuple qui voyait descendre ces Hommes y accourait de toutes parts, prévenu que c'était des Sorciers qui se détachaient de leurs Compagnons pour venir jeter des venins sur les fruits et dans les fontaines, suivant la fureur qu'inspirent de telles imaginations entraînait ces innocents au supplice. Il est incroyable quel grand nombre il en fit périr par l'eau et par le feu dans tout ce Royaume.

Il arriva qu'un jour entr'autres, on vit à Lyon descendre de ces Navires Aériens, trois hommes et une femme; toute la Ville s'assemble à l'entour, crie qu'ils sont Magiciens, et que Grimoald Duc de Bennevent ennemi de Charlemagne, les envoie pour perdre les moissons des François. Les quatre innocents ont beau dire pour leur justification qu'ils sont du pays même, qu'ils ont été enlevés depuis peu par des Hommes miraculeux qui leur ont fait voir des merveilles inouïes, et les ont priés d'en faire le récit.

Le Peuple entêté n'écoute point leur défense, et il allait les jeter dans le feu, quand le bonhomme Agobard, Evêque de Lyon, qui avait acquis beaucoup d'autorité étant Moine dans cette Ville, accourut au bruit, et ayant ouï l'accusation du Peuple, et la défense des Accusés prononça gravement que l'une et

l'autre étaient fausses, qu'il n'était pas vrai que ces hommes fussent descendus de l'Air, et que ce qu'ils disaient y avoir vu, était impossible.

Le Peuple crût plus à ce que disait son bon Père Agobard qu'à ses propres yeux, s'apaisa, donna la liberté aux quatre Ambassadeurs des Sylphes, et reçût avec admiration le livre qu'Agobard écrivit pour confirmer la sentence qu'il avait donnée; ainsi le témoignage de ces quatre témoins fut rendu vain.

Cependant comme ils échappèrent au supplice, ils furent libres de raconter ce qu'ils avaient vu; ce qui ne fut pas tout à fait sans fruit; car s'il vous en souvient bien, le Siècle de Charlemagne fut fécond en Hommes héroïques; ce qui marque que la Femme qui avait été chez les Sylphes, trouva créance parmi les Dames de ce temps-là, et que par la grâce de Dieu beaucoup de Sylphes s'immortalisèrent. Plusieurs sylphides aussi devinrent immortelles par le récit que ces trois Hommes firent de leur Beauté, ce qui obligea les gens de ce temps-là de s'appliquer un peu à la Philosophie; et de-là sont venues toutes ces Histoires des Fées que vous trouvez dans les Légendes Amoureuses du Siècle de Charlemagne et des suivants. Toutes ces Fées prétendues n'étaient que Sylphides et Nymphes. Avez-vous lu ces

Histoires de Héros et des Fées? Non, Monsieur (lui dis-je.)

J'en suis fâché (reprit-il), car elles vous eussent donné quelque idée de l'état auquel les Sages ont résolu de réduire un jour le Monde. Ces Hommes héroïques, ces Amours de Nymphes, ces Voyages au Paradis terrestre, ces Palais, et ces Bois enchantés, et tout ce qu'on y voit des charmantes aventures ce n'est qu'une petite idée de la vie que mènent les Sages, et de ce que le monde fera quand ils y feront régner la Sagesse. On n'y verra que des Héros, le moindre de nos Enfants sera de la force de Zoroastre, Apollonius, ou Melchisedech, et la plupart seront aussi accomplis que les Enfants qu'Adam eût eus d'Eve s'il n'eut point péché avec elle.

Ne m'avez-vous pas dit, Monsieur (interrompis-je), que Dieu ne voulait pas qu'Adam et Eve eussent des Enfants, qu'Adam ne devait toucher qu'aux Sylphides, et qu'Eve ne devait penser qu'à quelqu'un des Sylphes ou des Salamandres? Il est vrai (dit le Comte) ils ne devaient pas faire des Enfants par la voie qu'ils en firent. Votre Cabale, Monsieur (continuai-je), donne donc quelque invention à l'Homme et à la Femme de faire des Enfants autrement qu'à la méthode ordinaire? Assurément (reprit-il). Hé, Monsieur! (poursuivis-je) apprenez-la-moi donc, je vous en prie. Vous

ne le saurez pas d'aujourd'hui, s'il vous plaît; (me dit-il en riant.) Je veux venger les Peuples des Eléments, de ce que vous avez eu tant de peine à vous détromper de leur prétendue diablerie. Je ne doute pas, que vous ne soyez maintenant revenu de vos terreurs paniques. Je vous laisse donc pour vous donner le loisir de méditer et délibérer devant Dieu, à quelle espèce de Substances Élémentaires il sera plus à propos pour sa gloire et la vôtre de faire part de votre immortalité.

Je m'en vais cependant me recueillir un peu, pour le Discours que vous m'avez donné envie de faire cette nuit aux Gnomes. Allez-vous (lui dis-je), leur expliquer quelque chapitre d'Averroès? Je crois (dit le Comte) qu'il y pourra bien entrer quelque chose de cela; car j'ai dessein de leur prêcher l'excellence de l'Homme, pour les porter à en rechercher l'alliance. Et Averroës après Aristote, a tenu deux choses qu'il fera bon que j'éclaircisse; l'une sur la Nature de l'Entendement, et l'autre sur le Souverain-Bien. Il dit qu'il n'y a qu'un seul Entendement Créé, qui est l'image de l'Incréé, et que cet unique entendement suffit pour tous les Hommes; cela demande explication. Et pour le Souverain-Bien, Averroës dit, qu'il consiste dans la conversation des Anges; ce qui n'est pas assez Cabalistique, car l'Homme dès cette vie, peut, et est créé

pour jouir de Dieu, comme vous entendrez un jour et comme vous éprouverez quand vous serez au rang des Sages.

Ainsi finit l'Entretien du Comte de Gabalis. Il revint le lendemain, et m'apporta le Discours qu'il avait fait aux Peuples Souterrains; il est merveilleux! Je le donnerais avec la suite des Entretiens qu'une Vicomtesse et moi avons eus avec ce Grand Homme, si j'étais sûr que tous mes Lecteurs eussent l'esprit droit, et ne trouvassent pas mauvais que je me divertisse aux dépens des fous. Si je vois qu'on veuille laisser faire à mon Livre le bien qu'il est capable de produire et qu'on ne me fasse pas l'injustice de me soupçonner de vouloir donner crédit aux Sciences Secrètes, sous le prétexte de les tourner en ridicules, je continuerai à me réjouir de Monsieur le Comte, et je pourrai donner bientôt un autre Tome.

FIN

LETTRE A MONSEIGNEUR ***

MONSEIGNEUR,

Vous m'avez toujours paru si ardent pour vos Amis, que j'ai cru que vous me pardonneriez la liberté que je prends en faveur du meilleur des miens, de vous supplier d'avoir pour lui la complaisance de vous faire lire son Livre. Je ne prétends pas vous engager par-là à aucune des suites que mon Ami l'Auteur s'en promet peut-être; car Messieurs les Auteurs sont sujets à se faire des espérances. Je lui ai même assez dit, que vous faites un grand point d'honneur de ne dire jamais que ce que vous pensez; et qu'il ne s'attende pas que vous alliez vous défaire d'une qualité si rare et si nouvelle à la Cour, pour dire que son Livre est bon, si vous le trouvez méchant; mais ce que je désirerais de vous MONSEIGNEUR, et de quoi je vous prie très humblement, c'est que vous ayez la bonté de décider un différent que nous avons eu ensemble. Il ne fallait pas tant étudier,

MONSEIGNEUR, *et devenir un prodige de Science, si vous ne vouliez pas être exposé à être consulté préféablement aux Docteurs. Voici donc la dispute que j'ai avec mon Ami.*

J'ai voulu l'obliger à changer entièrement la forme de son Ouvrage. Ce tour plaisant qu'il lui a donné ne me semble pas propre à son sujet. La Cabale, lui ai-je dit, est une Science sérieuse, que beaucoup de mes Amis étudient sérieusement: il fallait la réfuter de même. Comme toutes ses erreurs sont sur les choses Divines, outre la difficulté qu'il y a de faire rire un honnête homme sur quelque sujet que ce soit, il est de plus très dangereux de railler en celui-ci, et il est fort à craindre que la dévotion ne semble y être intéressée. Il faut faire parler un Cabaliste comme un Saint, ou il joue très mal son rôle; et s'il parle en Saint, il impose aux esprits faibles par cette Sainteté apparente, et il persuade plus ses visions que toute la plaisanterie qu'on peut en faire, ne les réfute.

Mon Ami répond à cela, avec cette présomption qu'ont les Auteurs quand ils défendent leurs Livres, que si la Cabale est une Science sérieuse, c'est qu'il n'y a que des mélancoliques qui s'y adonnent; qu'ayant voulu d'abord essayer sur ce sujet le style Dogmatique, il s'était trouvé si ridicule lui-

même de traiter sérieusement des sottises, qu'il avait jugé plus à propos de tourner ce ridicule contre le Seigneur Comte de Gabalis. La Cabale, dit-il, est du nombre de ces chimères, qu'on autorise quand on les combat gravement, et qu'on ne doit entreprendre de détruire qu'en se jouant. Comme il sait assez bien les Pères, il m'a allégué là-dessus Tertullien. Vous qui les savez mieux, que lui et moi, jugez, MONSEIGNEUR, s'il l'a cité à faux. Multa sunt risu digna revinci, ne gravitate adorentur. Il dit que Tertullien dit ce beau mot contre les Valentinien, qui étoient une manière de Cabalistes très visionnaires.

Quant à la Dévotion qui est presque toujours de la partie en tout cet Ouvrage, c'est une nécessité inévitable, dit-il, qu'un Cabaliste parle de Dieu: mais ce qu'il y a d'heureux en ce sujet-ci, c'est qu'il est d'une nécessité encore plus inévitable pour conserver le caractère Cabalistique de ne parler de Dieu qu'avec un respect extrême; ainsi la Religion n'en peut recevoir aucune atteinte; et les esprits faibles le seront plus que le Seigneur de Gabalis, s'ils se laissent enchanter par cette dévotion extravagante; ou si les railleries qu'on en fait, ne lèvent pas le charme.

Par ces raisons et par plusieurs autres que je ne vous rapporterai pas, MONSEIGNEUR,

parce que j'ai envie que vous soyez de mon avis, mon Ami prétend qu'il a dû écrire contre la Cabale en folâtrant. Mettez-nous d'accord s'il vous plaît. Je maintiens qu'il serait bon de procéder contre les Cabalistes et contre toutes les Sciences Secrètes, par des sérieux et vigoureux arguments. II dit que la vérité est gage de sa nature, et qu'elle a bien plus de puissance quand elle rit: parce qu'un Ancien, que vous connaissez sans doute, dit en quelque lieu, dont vous ne manquerez pas de vous souvenir avec cette mémoire si belle que Dieu vous a donnée: Convenit veritati ridere quia laetans.

Il ajoute que les Sciences secrètes sont dangereuses si on ne les traite pas avec le tour qu'il faut pour en inspirer le mépris, pour en éventer le ridicule Mystère; et pour détourner le Monde de perdre le temps à leur recherche, en lui en apprenant le plus fin, et lui en faisant voir l'extravagance. Prononcez, MONSEIGNEUR, voilà nos raisons. Je recevrai votre décision avec ce respect que vous savez qui accompagne toujours l'ardeur avec laquelle je suis,

MONSEIGNEUR,

*Votre très humble et très
obéissant serviteur.*

REPONSE A LA LETTRE

DE MONSIEUR ***

MONSIEUR,

J'ai lu le Comte de Gabalis, et je vous tiendrai compte de l'amitié que vous m'avez faite de me l'envoyer. Personne ne l'avait encore vu ici, j'ai été bien-aise de le lire des premiers, pour en faire une nouvelle à mes Amis; ils me savent bon gré que je leur aie communiqué. Quoi que nous l'ayons lu et relu ensemble, ils ne sont pas contents; c'est-à-dire, que vous m'en envoyez encore une douzaine d'exemplaires; ces Messieurs en veulent faire une pièce de cabinet. Au reste vous me faites honneur d'un savoir que je n'ai pas; Si j'ai lu quelques Livres, ça été pour voir les différentes opinions qu'ont les hommes, et non pour en garder quelqu'une; car je ne tiens guère qu'à ce sentiment, qu'à un petit nombre de vérités près, toutes choses sont problématiques. Ainsi je suis peu propre à décider sur le différent que

vous avez avec votre Ami l'Auteur. Cependant j'ai si peur que vous ne m'alliez faire la guerre, si je vous refuse de dire ce que je pense du Livre, que j'aime mieux vivre en sûreté, au hasard qu'il m'en coûte un jugement bon ou bien mauvais. Si je le fais bien ce sera miracle, car vous savez *Omnis homo mendax*; s'il est mauvais, vous serez cause que je l'aurai fait, et je me réserve de le désavouer quand il me plaira. En tout cas, il sera fait à l'ami, et je n'y épargnerai ni bon sens, ni paroles avec ce que je vous rapporterai que j'ai ouï dire à d'autres. Quand j'invitai la première fois mes Amis à la lecture du Comte du Gabalis, ils me dirent d'abord, Bagatelle, bagatelle, de votre Roman; laissez cela à vos laquais; lisons quelque Livre nouveau qui soit bien écrit. Lisez, Messieurs, leur dis-je, en montrant le titre; *Le Comte de Gabalis*, ou *Entretiens sur les Sciences Secrètes*. Ah vraiment! répartirent-ils, voilà qui ne parle plus Roman. C'est ici quelqu'un de nos distillateurs qui a déchargé son imagination, dit le Marquis, que vous connaissez tant: il est sérieux, sans doute, dit un autre; mais n'importe le Livre n'est pas gros. Je n'avais garde de m'y tromper, je leur promis qu'il les divertirait. En effet, ils rirent plusieurs fois durant le premier Entretien. Celui qui lisait allait passer au second, quand le Marquis, qui est, ne lui en

déplaie, un grand faiseur de Réflexions, le pria d'arrêter pour parler de ce qu'on venait d'entendre, il crût avoir compris le dessein de l'Auteur. Assurément, dit-il, voici un homme qui joue les Cabalistes; il aura su qu'il y a un grand nombre de Grands Seigneurs et d'autres personnes de tous Etats, entêtés de secrets, les uns d'une manière et les autres d'une autre: peut-être aussi a-t-il eu la même maladie. Au-moins je ne crois pas mal conjecturer, qu'il va faire découdre bien des Mystères au Comte de Gabalis; et de la manière qu'il a commencé de raconter nous verrons une Comédie qui ne sera pas le pire. Je me récriai sur le mot de Comédie, et je dis au Marquis, que je connaissais l'Auteur. J'entends, me repartit-il, que l'Auteur veut mettre en étalage les Mystères de la Cabale, et tourner en ridicules ceux qui ont la folie des Secrets; pour cela il a pris le style des Entretien, et il me semble que le Comte de Gabalis commence de jouer merveilleusement bien son rôle. Pour moi, je le reconnais pour un véritable Cabaliste, et il me fait penser que si j'étais venu au monde quelques années plutôt, et que j'eusse su par mes lettres me concilier l'amitié de ce bon Cabaliste Suisse Paracelse, comme les Cabalistes sont tous gens généreux, Celui-ci n'aurait pas manqué de me venir voir en Bourgogne, et selon toutes

les apparences, il m'aurait salué gravement en langue Française et en accent étranger, à-peu-près dans les termes du Comte de Gabalis. La nouveauté du compliment m'aurait peut-être surpris, mais pour peu que j'eusse marqué de disposition à l'entendre, il m'aurait promis merveilles. Nous verrons, poursuit le Marquis, ce que l'Auteur apprendra de son Comte, mais je n'espère pas d'être fort savant à la fin du Livre. Tous les diseurs de secrets sont comme lui magnifiques en paroles, et après avoir demandé mille fois, discrétion et fidélité pour ce qu'ils ont à dire, on n'apprend à la fin que des secrets vides, seulement propos à repaître des imaginations vigoureuses et spacieuses; fou qui s'y laisse prendre et plus fou qui dépense son bien à chercher ce qu'il ne trouvera jamais. Il manquait à Molière une Comédie de Cabalistes, et je souhaite, poursuit-il en s'adressant à moi, que votre Ami l'Auteur se soit aussi bien connu en Caractères, il pourra beaucoup contribuer à abrégier le Catalogue des fous; mais encore, Monsieur, me dit-il, peut-on apprendre le nom de l'Auteur, nous pourrions peut-être mieux juger du Livre? Les autres se joignirent à Monsieur le Marquis, ils me firent tous la même demande. Je m'en défendis jusques à ce qu'ils eussent vu tous les Entretiens, et je leur demandai à mon tour un jugement désintéressé pour mon

Ami. On reprit le Livre, et on ne discontinua guère qu'on ne l'eût tout lu. Ils en étaient charmés, et le Marquis ne manqua pas de s'écrier que ses conjectures se trouvaient véritables: il soutint de plus, que c'était-là le tour qu'il fallait prendre pour jouer les Cabalistes. de faire venir sur la Scène un de l'espèce qui démêle bien ses imaginations. La Catastrophe est que tous ceux qui ressemblent à cet homme sont ridicules comme lui. Cependant un de ces Messieurs fut de votre sentiment pour le style sérieux, il porta à-peu-près vos raisons. Pour moi, je suis pour l'Auteur, et je tiens qu'un homme d'esprit qui parlera sérieusement des chimères d'un Visionnaire, imposera toujours à beaucoup de gens en faveur des chimères: et loin qu'il puisse les ruiner par une manière grave, plus les raisons qu'il portera seront subtiles et fortes, plus elles serviront à faire croire que celui qu'il combat avait des raisons aussi et qu'elles sont bonnes, puisqu'un homme d'esprit les entreprend de toute sa force. Vous le savez, il est peu de gens d'esprit, et de ceux-là, il n'en est presque point, qui, dans la contestation de deux personnes, veuille se donner la peine d'examiner sérieusement qui des deux a raison: outre que l'on a un penchant horrible à favoriser le parti de ceux qui nous fournissent des doutes sur la Religion et sur les autres vérités qui

nous intéressent beaucoup. Au-moins, je ne doute pas que le Comte de Gabalis n'eût persuadé beaucoup de gens, si l'Auteur lui eût répondu, comme il le pouvait à toutes ces imaginations fantastiques; au lieu qu'il n'y aura que des gens faits comme lui, qui croiront à ces peuples Elémentaires et qui leur attribueront tous ces effets qu'il rapporte. Vous auriez ri, si vous aviez entendu l'impertinence qu'un Médecin me dit l'autre jour, sur ce que le Comte de Gabalis dit que Dieu voulait bien autrement peupler le monde qu'il ne l'est. Je lui passerais volontiers, me dit ce Docteur d'un ton grave, qu'Eve et toute autre femme aurait pu faire des enfants sans que les hommes les eussent touchées. Car je conçois facilement que puisque *fit generatio per ovum*, comme nous le voyons dans toutes les femmes que nous disséquons, on pourrait composer un breuvage pour faire prendre à la femme, qui ferait descendre l'oeuf dans la matrice et l'y conserverait tout de même que la fem..... Je l'empêchai d'expliquer plus avant la sottise, et je vous réponds, qu'il ne la débita pas impunément. Vous auriez pitié, peut-être des gens, qui comme ce Médecin, chercheraient des raisons pour justifier des chimères, mais moi, je crois qu'on ne saurait assez les mortifier. Ce sont ordinairement gens pleins d'orgueil, qui se piquent de rendre raison de toutes

choses et qui appuieront même, pour faire valoir leur esprit, les opinions les plus absurdes. Il est vrai qu'ils sont déjà bien punis, de ne se repaître que de chimères, mais il y a toujours de la charité de leur faire bien sentir le ridicule de leurs visions. Il faut que je vous confesse que je ne saurais, sans éclater de rire, ou me mettre furieusement en colère, quand j'entends des personnes qui cherchent à se confirmer et à s'assurer dans les sentiments du Comte de Gabalis; si je dissimule, c'est pour les pousser à bout et pour voir, jusqu'où va l'étendue de leur imagination. Je n'en ai pas trouvé qui prît pour vérités tout ce qu'on lit dans les Entretiens; les uns en voulaient seulement aux Sylphes et croyaient véritable leur commerce avec les hommes; les autres souhaitaient avoir de la poudre solaire de Paracelse; d'autres plus timides en demeureraient seulement au doute, si les oracles et les exemples de l'Ecriture qui sont rapportés étaient bien expliqués par le Comte de Gabalis. Le Médecin ne me parut pas donner dans ces visions. Mais quand je lui entendis dire sa sottise, il me souvint de ce qui m'arriva en une rencontre que j'allai mener un de mes Amis de Province voir les Fous des Petites-Maisons, vous savez que les Provinciaux sont curieux de voir tout. Un homme d'assez bonne mine nous vint recevoir à l'entrée, quand il

eut appris pourquoi nous venions, il nous voulut mener pas tous les endroits, et à chacun il nous faisait l'histoire de la folie de chaque fou: il continua ainsi avec toutes les apparences qu'il avait le bon sens. A la dernière Chambre qui nous restait à voir: Messieurs, voilà, nous dit-il, un fou qui croit être Jésus-Christ, il faut qu'il soit bien fou pour le croire; car moi qui suis le Père Eternel, je n'ai point de Fils comme lui. Ah ma foi! me dit alors le Provincial, cet homme a aussi sa folie; j'en dis de même au Médecin, vous condamnez un tel et un tel de folie, mais au bout je vois la vôtre. Mais vous, Monsieur, que penserez-vous de ceux qui attendent avec impatience le second volume des Entretiens? Plusieurs qui ne savent pas les liaisons que j'ai avec l'Abbé de Villars, ni qu'il soit Auteur du Livre, m'ont assuré qu'on verrait bientôt paraître la suite du Comte de Gabalis, et un de nos Conseillers après m'avoir dit qu'on parlait de censurer les Entretiens et de les défendre, ajouta en bon Politique que si cela était, l'Auteur ne balancerait plus à publier tous les secrets. A votre avis, le Conseiller n'avait-il pas aussi sa folie d'attendre de nouveaux secrets. Je ne lui répondis rien, mais je lui ai souhaité depuis que quelque Italien lui vint escroquer sa bourse en lui promettant des secrets. Ce n'est pas que je ne croie que le Comte de Ga-

balis aura mille fois plus de vogue si on le défend que si on lui laissait son sort; mes baise mains à Monsieur l'Abbé. Adieu, je suis,

MONSIEUR,

*Votre très humble et très
obéissant serviteur.*

NOUVEAUX ENTRETIENS
SUR
LES SCIENCES SECRETES

Touchant la Nouvelle Philosophie

NOUVEAUX ENTRETIENS
SUR
LES SCIENCES SECRETES

PREMIER ENTRETIEN

Je suis* prédestiné à voir tous les ans un homme extraordinaire. Bénite soit l'Etoile qui m'a donné cette année Monsieur le Docteur Jean le Brun; et béni soit celui de mes Amis ou de mes Ennemis, qui pour se divertir, ou pour me faire insulte, m'a adressé cet excellent homme. Tout autre que moi se serait peut-être offensé d'un certain compliment qu'il m'a fait d'abord; mais je ne fais jamais de ces fautes-là. Je me trouve bien de ménager les gens singuliers en leur espèce; un Original est toujours d'un grand prix pour moi; et Dieu m'a fait la grâce de reconnaître que les fols ne sont au monde que pour donner des leçons de sagesse. Il est vrai que j'eus un peu besoin de

*Cet ouvrage paraît trente ans après la mort de son Auteur.

cette grâce, pour ne pas mettre à la porte Monsieur Jean le Brun, la première fois qu'il m'apparût. Il heurta brusquement à mon Cabinet, et entra de même, tenant un Livre et un bâton à une main, et ôtant son grand chapeau de l'autre. Monsieur, me dit-il, je suis votre serviteur: je viens tout exprès d'Irlande, pour vous dire que vous êtes un mal-avisé. Il avait les yeux rouges et farouches, le visage blême, un habit noir et court, une ceinture de laine sur sa soutanelle, une barbe particulière, et l'air et le poil d'un dévot offensé. Monsieur, lui dis-je fort civilement, en lui saisissant doucement la main du bâton, avant que je réponde à l'honnête compliment, que vous êtes venu m'apporter de si loin, ayez la bonté de me dire si vous êtes Cabaliste, Rabbin, ou Rose Croix. Je suis Maître Jean le Brun, me répondit-il, le grand *Jordanus Brunus* était mon Trisaïeul, et vous êtes un mal avisé et un ignorant. Maître Jean le Brun, répartis-je, je demeure d'accord du second éloge; car je ne connais ni vous, ni votre Trisaïeul: mais apprenez-moi quel sujet vous avez de me donner le premier épithète, et de venir du fond de l'Irlande pour me complimenter ainsi. Pourquoi, me dit-il, m'avez-vous donc ravi dans ce méchant Livre la gloire que j'ai méritée? Pourquoi donnez-vous à notre Ecolier Descartes, la gloire qui n'est due qu'à *Jordanus* et à *Joannes Brunus*?

Pourquoi l'élevez-vous jusqu'au Ciel? Et pourquoi dites-vous décidivement, qu'il a porté plus de lumière à la Philosophie, qu'il n'y en a eu jusqu'ici depuis trois mille ans? Je n'entends rien à tout ce que vous me dites, Monsieur Jean le Brun, interrompis-je; je n'ai fait nulle part les Panégryriques dont vous me parlez, je ne suis point autrement sujet à louer personne mal à propos; et de plus quoique je n'aime guère Aristote, je ne trouve pas que personne se soit élevé de nos jours, qui éclaireisse mieux la Nature qu'il l'a éclaircie: or obscurité pour obscurité, je ne louerai jamais la nouvelle au préjudice de l'ancienne. Comment, Monsieur, me dit-il, en me montrant le titre du Livre, vous n'avez pas fait ce Livre-là? Non assurément, lui repartis-je, il ne m'appartient pas de faire de tels essais. Et de plus, poursuivit-il, vous n'êtes pas infatué pour Aristote? et vous ne croyez pas que le Breton, dont il est parlé dans ce Livre, est le plus grand Philosophe qui ait jamais été? Pour Aristote, repris-je, j'ai de grandes informations contre lui; et pour Descartes, je n'ai garde de le fort estimer, car je ne l'entends pas. Ah! Monsieur, s'écria-t-il humblement, je vous demande donc mille pardons de ma méprise. Un Religieux m'avait pourtant assuré que vous aviez composé ce Livre-ci, et m'avait donné votre nom et votre adresse: je suis tout prêt à vous faire

toute la satisfaction que vous sauriez désirer. Je n'en veux pas, Monsieur Jean le Brun, lui dis-je; réparez seulement un petit mal par un fort grand bien, faites-moi part de votre science et de votre amitié. Je vous les donne, me dit-il, en mettant sa main dans la mienne. Vous me paraissez même un sujet propre aux grands desseins que j'ai formés dès ma jeunesse. Votre Morale est bonne, puisque vous souffrez les injures sans vous émouvoir, et votre Philosophie pourra le devenir, puisque vous n'êtes pas entêté d'Aristote. Ah! Aristote, que tu as fait de mal aux bonnes moeurs, et que les Conciles qui défendaient autrefois de te lire étaient bien inspirés du Ciel! N'êtes-vous pas de cet avis, Monsieur? Aristote n'est-il pas pernicieux à la Moralité? Pernicieux, répondis-je, Monsieur, du dernier pernicieux. Et ne trouvez-vous pas le siècle, continua-t-il, horriblement corrompu? Horriblement, repris-je. Et ne deviendrez-vous pas volontiers, poursuivit-il, le Disciple et le Coadjuteur d'un homme suscité extraordinairement par le Saint Esprit pour la réformation générale des moeurs? Pourvu que ce ne fût ni Luther, ni Calvin, repris-je, ni quelque autre homme de même espèce, j'ai assez de penchant à corriger. C'est, dit-il, la plus louable inclination que puisse avoir un Chrétien: il ne faut songer qu'aux moeurs,

nous sommes tous Pasteurs les uns des autres, Dieu nous a tous chargés en particulier du salut de notre prochain. Malheur à celui qui ne travaille qu'à sa sanctification, et qui néglige celle de ses frères: mais ce n'est rien faire que de corriger des fautes particulières, de ne s'opposer qu'en détail aux abus qui se glissent dans la Morale; il faut aller à la source, saper les fondements de tous les désordres, connaître le principe de la corruption générale et le ruiner. J'espère que Dieu m'a réservé cette gloire; j'ai connu le mal, et j'en ai le remède. Ah! Monsieur, lui dis-je, mettez-moi en part de cette gloire, faites-moi connaître ce mal, et souffrez que je vous aide à le guérir. Je ne vois rien en vous, me répondit-il, qui m'oblige à vous refuser ce que vous me demandez. Ce zèle si digne de louange, que vous me faites paraître pour la bonne Morale, est l'effet et le manque du peu d'attachement que vous avez pour Aristote: c'est-là le grand point, quiconque aime Aristote ne saurait avoir la Morale droite. Quant à Descartes, c'est un mélancolique, plein de bonne opinion pour ses rêveries, qui a voulu aller plus loin que je ne voulais, et qui s'est égaré. Il a voulu ajuster ses spéculations aux miennes et à celles de mon Trisaïeul, et il a tout gâté. Si vous ne l'estimez guère, vous avez raison, et si vous ne l'entendez pas, je ne vous estime pas moins, il

est inintelligible. La Philosophie qu'il avait apprise de nous était claire et pure, solide et sensible; nulle vision ne la rendait ridicule et suspecte, et tout y était propre à réformer les mœurs. Il ne tiendra pas à moi que je ne vous explique tout cela, et même que vous ne soyez admis au nombre de ceux qui prétendent, avec l'aide de la Grâce, réformer les mœurs de ce temps, par les principes que j'ai imaginés. Il faut pourtant que j'aie consulté Dieu là-dessus. Je vous prie cependant, Monsieur, d'oublier la brusquerie que je vous ai faite en entrant, je serai plus honnête quand j'aurai l'honneur de vous revoir. Il voulut s'en aller, mais je n'eus garde de le laisser échapper. Tous ces Visionnaires qui s'érigent en Réformateurs, et qui passent leur vie à méditer de nouvelles Lois, une nouvelle Politique, une nouvelle Théologie, une nouvelle Morale, une nouvelle Philosophie, ont toujours du bon et du ridicule. Ils ont certains intervalles lucides, où il y a quelque chose à profiter: on rit du reste et on admire jusqu'où se peut exalter l'imagination d'un Homme de Lettres. Monsieur, dis-je à *Joannes Brunus*, vous ne vous en irez pas, s'il vous plaît, vous êtes fatigué de votre long voyage, vous vous reposerez ici.

voilà un petit lit de salle, où vous pourrez vous coucher quelque temps: et pour la consultation que vous voulez faire avec le Seigneur, voilà un Prie-Dieu. Je vais cependant me faire habiller: nous conférerons ensuite sur vos saints projets, puis nous dînerons, s'il vous plaît. Ah! Monsieur, me dit-il en m'embrassant, il n'y a rien de si honnête que vous; j'espère que Dieu m'inspirera de vous admettre à l'Apostolat où il m'a appelé, allez vous habiller: laissez moi ici pour lui demander quelle est sa volonté. Je le laissai dans mon Cabinet.

DEUXIEME ENTRETEN

Joannes Brunus fut une heure en conférence avec le Saint-Esprit: il sortit de mon Cabinet enflammé comme un Chérubin. Vous êtes des nôtres, mon fils, me dit-il, Dieu m'a dit que le zèle que vous avez pour la réformation des moeurs vient de lui; que c'est lui qui vous a inspiré le mépris que vous faites d'Aristote; et que c'est lui qui vous a fait entendre que le mélancolique Descartes ne mérite pas toute l'estime que l'Auteur de ce Livre voudrait qu'on en fit. Sur ces trois fondements je ne ferai point de difficulté de vous dire mes desseins, de vous raconter mon histoire, de vous expliquer ma Philosophie, et de vous associer à la gloire de réformer le Monde Chrétien. Asseyez-vous donc, Monsieur, lui répondis-je; je vais vous écouter avec toute la docilité dont je suis capable. Il s'assit et parla de la sorte.

Ces derniers temps ont été féconds en Réformateurs. L'Enfer semble avoir ouvert toutes les portes pour renverser la Nacelle de Pierre, sous prétexte de la réparer... Dieu toujours

fidèle à la promesse qu'il lui a faite, que les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre elle, a suscité aussi de son côté des Hommes extraordinaires pour la sauver par les mêmes moyens par où les Emissaires d'Enfer ont voulu la perdre. Un véritable zèle pour une Réformation générale a animé plusieurs grands Personnages, à travailler par des soins infatigables pour rétablir la pureté de la Morale primitive: mais par un secret jugement de Dieu, leurs saints efforts ont été inutiles. J'ai autrefois conféré avec la plupart de ces grands Hommes; je leur ai dit mes sentiments, ils n'ont pas voulu me croire: je ne m'étonne pas s'ils n'ont pu réussir. L'un d'eux voulut entreprendre d'abord de rétablir l'ancienne vigueur de la Discipline, et la sévérité des vieux Canons. Son dessein a échoué: il ne fallait pas aller ainsi ouvertement contre le torrent de la corruption du siècle; le coeur humain veut être autrement ménagé. Un autre d'intelligence avec celui-là, fit une étude prodigieuse, pour faire changer de face à toute la Théologie, pour décréditer les Docteurs Scolastiques, et pour substituer au raisonnement une Science de mémoire et de collections sur les Pères. Ce dessein était grand et bon: mais, bon Dieu, quelle entreprise! rompre en visière aux Pédants, aux Universités, aux Moines! Dieu veuille avoir son âme! je lui dis un jour, que

son projet manquait de prudence, et qu'il ferait gendarmer trop de gens. Un autre fit grand fracas avec ses railleries, sur certains prétendus relâchements: mais outre que peu de gens crurent qu'il fût de bonne foi dans ses citations, beaucoup le trouvèrent peu Chrétien; et tous les gens de bien trouvèrent que cette invention nuisait plus aux mœurs, qu'elle ne pouvait leur profiter, puisque tout au moins elle faisait savoir aux peuples jusqu'où les Docteurs, qui leur étaient en plus grande vénération que cet Auteur, leur permettaient de se relâcher. Si tous ces Messieurs m'eussent voulu croire, nous eussions mieux fait que tout cela; mais chacun abonde en son sens, et c'est par où les affaires de Dieu sont très souvent retardées. Il fallait commencer par décréditer Aristote, sans faire paraître l'intention qu'on avait d'établir une Philosophie opposée; ainsi sans qu'on s'en aperçût, la Théologie et la Morale eussent nécessairement changé de face. La chose eût été facile en ce temps-là, je ne sais si elle le sera maintenant. Des Disciples de ces grands Hommes, dont je vous parlais, se sont avisés de l'entreprendre, et ils font valoir tout de leur mieux une nouvelle Philosophie. Comme leur intention est bonne, et que tout cela ne tend qu'à continuer le plan de nôtre Réformation, je leur en saurais bon gré s'ils ne faisaient pas

deux choses. La première est d'attribuer à Descartes la gloire d'une invention qui appartient à mon Trisaïeul et à moi. Et la seconde est qu'ils prennent pour argent comptant toutes les rêveries que Descartes a ajoutées de son chef, qui sont néanmoins toutes propres à ruiner de fond en comble la Morale Chrétienne, si elle n'était pas ruinée.

Ils ont grand tort en tous ces deux points, lui dis-je; mais je ne suis pas assez habile pour démêler ce que Descartes a mêlé du sien aux spéculations de vôtre Trisaïeul *Jordanus Brunus*, de qui je ne lus jamais les Ouvrages. Je ne sais pas même assez la Philosophie de Descartes, pour discerner ce qu'il peut y avoir de si contraire aux bonnes moeurs. Ce que Descartes a pris de nous, reprit-il, est bon et propre à notre dessein: mais ce qu'il a ajouté est très pernicieux. Je veux vous le faire comprendre clairement et en peu de paroles. Et pour cet effet, il faut en premier lieu que je vous dise mes sentiments sur la Philosophie d'Aristote, et qu'ensuite vous demeuriez d'accord avec moi d'un principe de la Morale Chrétienne, sans lequel il n'y aurait point de différence d'un Chrétien à un Païen. C'est que la Foi est l'âme du Christianisme; elle est le principe de tout le bien et de tout le mérite: Or plus cette Foi souffre des contradictions, plus elle est combattue par le raisonnement

humain, plus elle est seule, d'autant plus elle est méritoire, plus victorieuse, et plus triomphante. Ce principe est admirable, m'écriai-je; de sorte que, poursuivit-il, on ne peut rien faire de plus ruineux à la Morale Chrétienne, que de diminuer la gloire et le mérite de cette Foi, en s'ingérant d'assujettir à la raison les choses divines. Il est de la gloire du Christianisme que celui qui approche de Dieu croie que Dieu est, c'est-à-dire, que la seule Foi le lui apprenne. Tout raisonnement sur les choses divines, ne fait qu'accoutumer et instruire l'esprit à douter: S'il ne détruit pas la Foi, du moins en diminuerait-il le mérite, s'il arrivait que l'on trouvât une démonstration de ce qu'on croit. Afin que la Foi ait tout son prix, il lui faut laisser toute son obscurité, qui fait une partie de son mérite. Ainsi l'on ne peut rien faire de si pernicieux, que de remplir l'esprit des jeunes gens d'une Philosophie qui entreprend de leur prouver l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, et les autres choses de cette nature. C'est changer le Christianisme en Péripatéticisme, et transplanter la Croix du Calvaire dans le Lycée. O Dieu! extirpez le Syllogisme et l'Entymème de vôtre Eglise, et ne laissez pour tout argument, que l'argument des choses qu'on ne voit point. Monsieur, interrompis-je, votre Oraison jaculatoire et votre raisonnement me font voir que

vosre grand chagrin contre Aristote vient de ce que son étrange Philosophie est propre à prouver qu'il y a un Dieu. Vous l'avez dit, mon fils, me dit-il, cette Philosophie est la ruine de la Foi; il n'y a rien dans la Religion qu'on ne puisse entreprendre de prouver par elle. N'est-ce pas sur cette dangereuse manière de raisonner, et par ce malheureux principe, que le Fanatique Raymond Lulle a cru démontrer la Trinité, et l'Incarnation; et le plus ignorant des Disciples de cet extravagant, n'a-t-il pas la témérité de dire, qu'il voit plus clair que le jour dans ces mystères? Voilà le fruit de la Philosophie d'Aristote. Déracinons de par Dieu cet arbre maudit, et travaillons de toutes nos forces à exterminer cette ennemi de la Foi: je voudrais mourir pour cette querelle, et je croirais être Martyr. Vosre zèle est admirable et singulier, lui dis-je: mais est-ce que par vosre Philosophie on ne saurait prouver qu'il y a un Dieu, que l'âme est immortelle, et les autres choses de cette nature? Et n'est-elle pas en ce point aussi pernicieuse à la Foi, que la Philosophie d'Aristote? Non, mon enfant, reprit-il, voici en quoi Descartes s'est égaré. Par la Philosophie qu'il a prise de nous, on ne saurait à la vérité prouver évidemment qu'il n'y a point de Dieu, ni que l'âme est mortelle: mais il s'ensuit clairement de notre système, qu'il n'est pas nécessaire

que Dieu ait aucune part à la création, à la conservation, et à la conduite du monde: et pour notre âme il s'ensuit, ou qu'elle n'est pas différente de celle des bêtes, ou qu'il n'est pas nécessaire qu'elle ne meure point. De sorte que le mérite de la Foi ne reçoit aucune atteinte par cette Philosophie, et vous voyez qu'elle n'est pas indigne d'être enseignée, ni étudiée par des Chrétiens. Mais Descartes peu soigneux de la gloire du Christianisme, a mêlé des chimères Péripatéticiennes dans cette solide Philosophie: et il a tant rêvé sur une pensée d'Aristote, qu'il est enfin parvenu à en faire une manière de sophisme, qui éblouit d'abord les esprits faibles, et qui leur paraît une démonstration claire et certaine de l'existence de Dieu.

Voilà, Monsieur, lui dis-je, ce que j'avais trouvé de ridicule et d'impénétrable en cet Homme. Il dit ouvertement qu'on ne peut rien entendre dans sa Philosophie, si on ne sait parfaitement sa Métaphysique; et cette Métaphysique si nécessaire est toute fondée sur cette démonstration dont vous parlez, et qui me parut d'abord un vrai Paralogisme, qu'on ne saurait comprendre qu'en supposant deux ou trois fois ce qu'il faut prouver.

Il est vrai, mon enfant, repris Jean le Brun; mais ce n'est pas là le pire: ce ne serait pas un mal fort dangereux d'avoir fait une fausse

démonstration de l'existence de Dieu; en faisant voir cette fausseté à celui qui serait persuadé que sa démonstration est bonne, on le fortifierait dans la foi, et il demeurerait convaincu de l'inutilité du raisonnement sur des vérités plus difficiles, puisque celle-ci qui est si plausible et qui paraît si vraisemblable aux Païens aussi bien qu'aux Chrétiens, ne peut être démontrée: mais le grand mal qu'ont fait les visions dont Descartes a embrouillé la Physique de mon Trisaïeul, c'est qu'il met d'abord dans l'esprit de son disciple la plus dangereuse disposition où puisse être l'esprit d'un Chrétien, par cette supposition ridicule que tout ce que les sens et les hommes, et la raison même peuvent lui avoir appris, est faux ou douteux. N'est-ce pas ressusciter la Secte dangereuse des Pyrrhoniens, accoutumer l'esprit à douter de tout, ou à ne cesser de douter que par sa propre lumière; enfin se rendre l'arbitre unique de la vérité?

Je ne sais pas, répartis-je, si, dès qu'on veut être disciple de Descartes, il faut devenir Pyrrhonien; mais je m'aperçois bien que cette disposition d'esprit qu'il demande est toute propre à faire un Calviniste: à force de s'accoutumer à n'en croire qu'à soi-même sur les choses naturelles, et à ne rien déférer aux lumières d'autrui, on aura la même présomption pour les choses divines: l'autorité de la tradi-

tion des Pères et des Conciles ne sera pas comptée pour grand-chose. Tout ce commencement de Métaphysique de Descartes est assez naturellement le précurseur de l'esprit particulier de Calvin: ce qui fait que tous ceux qui sont suspects parmi nous de favoriser une bonne partie des erreurs de ce Novateur, s'accommodent assez de cette Philosophie, et prennent soin de l'insinuer insensiblement, et de la substituer à celle d'Aristote.

Ceux qui favorisent Calvin, reprit Jean le Brun, pourraient encore favoriser notre Philosophie par des raisons que l'on m'a objectées dans mes voyages; mais comme elles sont tirées de la Physique, je les payerai, avec l'aide de Dieu, en disant que Dieu est tout-puissant, et que la Physique et la Foi n'ont rien de commun. Il n'en est pas de même de la Métaphysique. Vous avez sagement remarqué, qu'il est fort dangereux de la commencer par un principe si semblable et si favorable à celui de Calvin.

Mais ce n'est pas là tout le mal, il faut que je vous dise une petite aventure qui m'est arrivée dans le Nord. Lorsque Descartes fit paraître sa Métaphysique, je fus assez simple de me servir de sa méthode contre un Manichéen. Quoi! se trouve-t-il encore des Manichéens au monde, interrompis-je? Beaucoup, poursuivit-il, et de tous les Hérétiques il n'en est

point de plus opiniâtres. Je voulus donc lui prouver l'unité d'un principe de toutes choses, par la méthode de Descartes, de laquelle j'avais été d'abord un peu ébloui, je l'avoue, et que je n'avais pas encore reconnue si pernicieuse qu'elle est. Je le priai premièrement, suivant cette méthode, de supposer que tout ce qu'il avait ouï dire, et tout ce qu'il avait cru vrai jusqu'alors, était faux. Le Manichéen me regarda à peu près comme on regarde un fol dont on a sujet de se divertir, en entretenant sa folie. Comment est-il possible, me dit-il, de faire cette supposition? Dieu qui est tout-puissant, répondis-je, ne peut-il pas avoir voulu vous tromper par quelque raison secrète? Mais ne faut-il pas que je suppose aussi, repartit-il, qu'il n'y a point de Dieu, puisqu'il faut que je suppose que tout ce que j'ai su jusqu'ici est faux? Comment supposerai-je donc, que ce Dieu, que je suppose qui n'est point, a voulu me tromper? Et puis, continua-t-il, quelle méthode de raisonner est la vôtre? vous supposez d'abord ce Dieu que vous voulez me prouver, ou plutôt ce principe du mal dont vous voulez me désabuser; car si j'avais été trompé jusqu'ici, ce ne serait sans doute que par le principe de l'illusion et du mensonge, aussi bien que de tous les maux qui sont au monde. De quelque manière que vous fassiez cette supposition, dis-je au Manichéen, faites-

la toujours; puis faisant réflexion sur ce doute universel de toutes choses, faites une démonstration de votre existence, et dites: Je doute, donc je suis. Le Manichéen sourit. Monsieur le Docteur, me dit-il, je vous demande, s'il vous plaît, que veut dire, je doute, car je l'ai oublié. Serait-ce par aventure la même chose que: je suis en doute? C'est cela même, lui dis-je . C'est-à-dire, poursuivit-il, que vous raisonnez savamment et ingénument que vous êtes, parce que vous êtes: Je suis en doute, donc je suis, est une plaisante démonstration; et tant que vous direz, je suis, donc je suis, on ne pourra pas vous contester que la conséquence ne soit contenue dans l'antécédent. Je traitai de chicane de Logique cette raillerie du Manichéen; et dissimulant le petit embarras où j'étais, vous avez beau plaisanter, lui dis-je, il est certain que je pense et que je connais que je suis, sans qu'aucun corps ait contribué à me donner cette connaissance. Je puis connaître en moi cette pensée, sans connaître aucun corps; il s'ensuit donc que ma pensée n'est point corporelle, et que moi qui pense ne suis ni corps, ni matière; puisque le corps et la matière ne pensent point, et ne contribuent rien à la connaissance et à la pensée. Le Manichéen parut peu touché de tout cela. Avant que de répondre à votre démonstration si impliquée, me dit-il, il faudrait premièrement que nous fus-

sions convenus de bien des choses, sur lesquelles j'ai peur que vous n'ayez guères médité. Car sans m'arrêter à contester, que, lorsque vous dites, je doute, ou je suis, ce *je* signifie d'abord un certain composé de corps et d'âme, et que vous ne pouvez vous connaître sans connaître ces deux choses: autrement ce qui fait le *je*, le *moi*, la *personne*, ne serait précisément que l'âme, dont le corps ne serait que la prison, ou la demeure, ou le Navire, comme disaient les Platoniciens, et le corps ne serait pas une partie essentielle et physique de l'homme; nous ne conviendrons pas peut-être aisément ce que c'est que pensée, et il n'est pas si évident que vous croyez que l'on puisse penser sans corps. C'était un consentement de la Synagogue et des premiers Chrétiens aussi bien que de la Secte de Platon, que les Intel ligences et que les Anges sont matériels. Selon cette ancienne Théologie, ou Philosophie, la pensée n'est qu'une très subtile partie de matière, mue en certain sens par une moins subtile. Il paraissait aux premiers Docteurs si peu éloignés de la matière de pouvoir penser, que Tertullien n'a pas cru faire injure à la Divinité, de dire qu'elle était matérielle; et notre Docteur Manés n'a point déterminé le contraire. Quoiqu'il en soit de ces Questions si difficiles, je mets en fait qu'il n'y a point d'homme vivant qui comprenne pleinement et sans

aucune obscurité ce qu'il dit, quand il dit, je pense; et qui soit évidemment assuré qu'il penserait comme il fait, si tout ce qu'il y a de matériel en lui était anéanti, et même si les organes étaient troublés, ou disposés d'une autre façon; ce qui fait qu'il ne peut juger sans hésiter, que sa pensée ne dépende pas essentiellement de la disposition de la matière, et qu'elle ne soit telle quelle est, parce que la disposition des organes est telle.

Je vous avoue, mon fils, poursuivit Jean le Brun, que ce Manichéen m'embarrassait fort. Cependant comme j'en voulais venir à la démonstration de Descartes pour l'existence de Dieu: Il n'est pas temps, lui dis-je, de réfuter maintenant les imaginations de Platon, et des Rabbins; non plus tout ce que peuvent avoir écrit les premiers Chrétiens, pour attirer les savants Païens au Christianisme, par quelque conformité de Philosophie. Mais supposons que je pense que Dieu est, toutes les créatures ensemble étant infiniment moins parfaites que cet Etre, dont j'ai l'idée infiniment plus parfaite qu'elles: il est certain qu'elles n'ont pu me donner cette idée, car la cause doit être autant ou plus parfaite que l'effet. Il n'y a donc qu'un Etre ou plus parfait que cette idée, qui peut me l'avoir donnée, et cet Etre si parfait est Dieu. Le Manichéen était rêveur et triste durant tout ce discours. Etes-vous

fâché, lui dis-je, que je vous dessille les yeux, et que je vous montre qu'il y a un Dieu. Hélas! je m'afflige de ce que votre démonstration ne prouve rien; je désirerais de tout mon coeur qu'elle fût solide, car la doctrine du grand Manés serait incontestable. Je dirais comme vous à tous ceux qui ne sont pas de ma croyance: j'ai l'idée du principe de tout le mal, d'un Etre souverainement mauvais, comme vous avez l'idée du principe de tout le bien et d'un Etre souverainement bon, nulle chose du monde n'est assez mauvaise pour m'avoir donné l'idée d'un principe infiniment méchant, comme nulle chose du monde n'est assez bonne pour vous donner l'idée d'un principe infiniment bon: Ainsi s'il était nécessaire qu'un être infiniment bon produisit votre idée, il serait nécessaire qu'un être infiniment méchant produisit la mienne; mais l'une et l'autre de ces preuves ont deux grands défauts. Premièrement, elles supposent que ce n'est pas la nature de l'entendement de ramasser en une seule idée une multitude d'objets. Cependant, il ne faut autre chose que ranger tout ce qu'il connaît sous de certaines idées générales et universelles, et réduire tant d'êtres différents à une certaine unité. Il voit dans le monde une diversité de maux et de choses mauvaises, il les assemble et les range sous une idée universelle du mal; et cette idée universelle est

infinie, parce qu'elle est fondée sur une infinité de maux particuliers: ainsi on a l'idée du mal infini, sans qu'il soit nécessaire que ce mal infini existe pour produire en nous son idée. De sorte que, comme ce ne serait pas par ce raisonnement que je voudrais prouver un principe du mal, vous ne pouvez aussi vous en servir pour prouver votre principe du bien. Outre ce défaut que je viens de remarquer, continua ce Manichéen, votre démonstration en a un deuxième qui est sans réplique; c'est qu'elle suppose qu'on peut avoir l'idée d'une chose finie et limitée, plutôt que l'idée d'une chose qui n'est ni finie ni limitée, et qu'on peut connaître plutôt le fini. Cependant, dire, qu'une ligne est finie, c'est dire qu'elle n'est pas infiniment étendue; comme dire qu'elle est infiniment étendue, c'est dire qu'elle n'est point finie. De là viennent ces axiomes si communs et si raisonnables, que la science des contraires est la même, et que les choses relatives ne peuvent être connues l'une sans l'autre; c'est pourquoi l'idée de l'infini est aussi naturelle et aussi proportionnée à notre entendement, que l'idée de ce qui est fini.

Vraiment m'écriai-je, je n'ai rien à vous dire, si vous ne tenez pas nos conventions. Vous me venez parler de contraires, de relatifs et d'axiomes, avant que nous ayons découvert s'il y a des contraires et des relatifs, et contre

la supposition que nous avons faite que tous les axiomes quels qu'ils puissent être, sont faux et impertinents, sur tout s'ils sont d'Aristote. Mon ami, me dit mon Manichéen, vous avez été le premier à rompre le marché, je vous ai laissé passer les causes et les effets sans vous obliger à m'en faire un long Traité qui vous eût peut-être fatigué, et qui vous eût assurément empêché d'achever aujourd'hui votre beau sophisme.

Je ne vous ai point querellé de ce que vous ne vous êtes pas tenu vous-même dans la supposition que vous m'avez proposée, parce que j'ai bien vu qu'il était impossible de s'y tenir. Car notre raison se forme insensiblement sur les différentes idées que les sens nous présentent dès notre enfance, et sur les diverses expériences que nous faisons de la vérité ou de la fausseté de ces idées. Il est impossible que nous fassions un raisonnement d'un peu longue haleine, que par le secours de ces idées que nous avons reconnu être raisonnables: ainsi il est impossible de supposer de bonne foi que tout ce que le sens et l'expérience nous ont dit est faux; et je défie aucun homme du monde de faire un raisonnement juste, en se tenant rigoureusement dans cette fantasque et peu naturelle supposition.

Je tins la meilleure mine que je pus avec ce Manichéen: Je lui dis qu'il serait damné,

qu'Aristote et Platon seraient l'instrument de sa réprobation; et qu'au reste, je voyais que la prière était l'unique épée qu'il faut employer contre les Hérétiques. Je le quittai pour m'aller mettre en oraison; mais à vous dire le vrai, j'étais si inquiet sur tout ce que cet homme m'avait dit, et si scandalisé de ma Métaphysique, que lorsque je fus devant Dieu; j'employai moins de temps à le prier pour la conversion de ce Manichéen, qu'à le consulter touchant la validité de la démonstration que j'avais entreprise, et touchant la solidité de ma métaphysique. Ce fut alors, ô Seigneur! Auteur adorable et Consommateur de la Foi, que vous me fîtes cette grâce, et que vous répandîtes sur mon esprit cette lumière admirable, que toutes les preuves métaphysiques et naturelles sur l'existence de Dieu, sur l'immortalité de l'âme et sur les autres choses de cette nature, sont plus propres à égarer, qu'à persuader, et que le plus grand service qu'on puisse rendre à la Foi, et le plus agréable sacrifice qu'on puisse faire à la Croix de JESUS-CHRIST, c'est de lui immoler toutes ces audacieuses Philosophies, qui ont l'insolence de porter leurs enthymèmes téméraires jusques dans l'essence de Dieu. Voilà donc, Monsieur, lui dis-je, la grande raison pourquoi Joannes Brunus renonce juridiquement à l'audacieux Aristote, et même à la Métaphysique de Des-

cartes. Mais comment pourrez-vous insinuer la gloire de la Foi, la Physique de Descartes ou de votre Trisaïeul Jordanus, puisque Descartes a prétendu qu'on ne la pouvait entendre sans le secours de la Métaphysique et ses belles démonstrations de l'âme et de l'existence de Dieu? Comme Descartes, me répondit-il, n'avait pas en vue la réformation générale des mœurs et qu'il ne voulait que faire paraître la force de son esprit, il n'a pas dédaigné de marcher sur les traces d'Aristote qu'il méprisait si fort, et croyant pouvoir fortifier et déguiser tout ensemble une vieille et faible démonstration par un nouveau tour, il a cherché à se signaler et a voulu s'emparer de l'admiration de ses Lecteurs par la hardiesse de ses principes et de la méthode. Mais Dieu qui fuit toujours les superbes qui le cherchent, a confondu celui-ci, et a permis que les démonstrations prétendues aient plus rebuté de gens de sa Physique, qu'ils n'y en ont attiré.

Et certes, ce n'était pas pour prouver les choses divines que cette Physique a été inventée. Je vois bien maintenant que ce n'est pas pour cela que Dieu a permis que je l'aie comprise; aussi je n'ai garde ni de la commencer par là, ni de la faire aboutir là. Je ne veux point de l'admiration de mes Disciples au préjudice de la Foi et de la morale chrétienne. J'ai par la grâce de Dieu un moyen plus sûr

et plus naturel de faire admirer d'abord ma Physique, et d'en donner une merveilleuse curiosité.

Quoi! Monsieur, lui dis-je, vous pourrez vous passer dans votre Physique de prouver ou de supposer qu'il y a un Dieu! Assurément, repartit-il, je puis même supposer tout le contraire, et il n'est aucunement nécessaire que je fasse aucune mention de Dieu, ni pour la création, ni pour la conservation, ni pour la conduite du monde. Je vous dirai bien plus; mais il ne faut pas trop publier ceci à cause des Moines et des Chaperons. Je suis parvenu par la grâce de Dieu à comprendre qu'il est assez facile de prouver avec cette Physique, qu'il n'est pas nécessaire que l'âme soit immortelle et spirituelle, ni qu'il y ait un principe spirituel qui gouverne le monde: de sorte qu'un Chrétien imbu de cette Physique, ne saurait perdre la gloire et le mérite de la Foi, puisqu'il ne saurait trouver de quoi appuyer aucune des choses qu'il croit. Il sera même tous les jours en état de remporter de nouvelles victoires, puis que cette Physique pourra lui fournir en tous et par tout des raisons contre ce qu'il croit. Loué soit Dieu, m'écriais-je jusqu'où va le zèle des serviteurs de Dieu, quand il est selon sa science! Il porte même à inventer et à favoriser des Sectes contre l'existence de Dieu. Vous aviez raison,

Monsieur, de dire que vous aviez un moyen sûr pour vous emparer de l'admiration de vos Disciples. On vous admirera jusqu'à l'étonnement, et presque jusqu'au scandale.

Ce ne sera point, continua-t-il, parce que je viens de vous dire, que je me ferai admirer à toutes sortes de gens. Je n'en parlerai qu'aux esprits solides et bien Chrétiens; pour les autres je me contenterai de les enchanter par un nombre infini de choses rares, singulières, inouïes, étonnantes, inimaginables, et pourtant évidentes dont notre Physique est remplie. Je proposerai en gros toutes ces choses extraordinaires; et il est impossible qu'on n'en soit enchanté, et qu'on n'ait pas une avidité extrême d'en entendre le détail et les preuves. Enchantez-moi donc, Monsieur, lui dis-je, et parcourez en gros toutes ces merveilles, en attendant que vous m'en expliquiez un jour le détail.

Volontiers, me dit-il; mais Monsieur, vous devez savoir que l'oraison mine un peu le corps, et que les longs discours philosophiques affaiblissent un peu l'estomac. Il me semble que vous m'aviez proposé de me donner à dîner: Ah! il est vrai, m'écriai-je, Monsieur Jean le Brun, allons-y donc.

TROISIEME ENTRETEN.

Monsieur Jean le Brun dîna sans parler: Je remarquai qu'il était extraordinairement altéré. Après le repas il dit grâces longuement, puis s'approchant du feu: Si nous avions de la foi, s'écria-t-il, comme un grain de moutarde, nous n'aurions pas besoin de manger et de tant boire; car il est écrit, que l'homme juste vit de la foi et de la parole de Dieu; la foi nourrit quarante jours, Elie et Moïse. Je crois, lui dis-je, Monsieur, que, quand le Fils de l'homme viendra, il ne trouvera guères sur la terre de cette foi nourrissante. La Morale est grandement relâchée, et les plus dévots ne haïssent pas la bonne chère. C'est que la foi est modique, reprit Jean le Brun: pour moi, je ne mange pas beaucoup par la grâce de Dieu, et ne bois guère que par inadvertance et par distraction. Comme d'ordinaire j'ai la tête remplie de quelque grand dessein, et que mon esprit est appliqué ou à Dieu ou à quelque affaire de Dieu, la nature qui ne veut rien perdre prend son temps et se conforte à la dé-

robée, pour pouvoir ensuite soutenir les travaux que lui impose la grâce et la foi. Toutes choses se tournent en bien à ceux qui aiment Dieu. Je pense, mon enfant, que le peu que je viens de boire me rend bien plus propre à philosopher. Je souhaite, Monsieur, qu'il soit vrai de dire à cette fois que la vérité est dans le vin.

Philosophons donc, me dit-il. Quel est, à votre avis, le principe des choses naturelles, et la première matière de tout ce que nous voyons? Un Comte Allemand, répondis-je, qui avait beaucoup de votre air et de vos manières, excepté qu'il faisait profession de vivre sans manger et boire, en appliquant sur le nombril un certain lut de sapience, m'enseignait l'an passé fort dévotement, comme vous faites, que la lumière est le premier sujet dont toutes choses sont faites. C'était un fat et un ignorant, reprit Jean le Brun, car il n'y a point de lumière. Il n'y a point de lumière, m'écriai-je? Non, me dit-il. Comment, poursuivis-je, la lumière n'est pas répandue en l'air à l'heure qu'il est? Non, dit-il en élevant la voix. La lumière, continuai-je, n'est pas un corps ou une qualité, ou un être ramassé dans le Soleil? Non, non, s'écria-t-il, il n'y a ni lumière, ni corps lumineux; c'est une vieille erreur. Ceci commence fort bien, lui dis-je, et qu'est-ce donc que ce Soleil que nous voyons,

et ce je ne sais quoi que nous appelons lumière? Ce que vous appelez lumière, vous autres ignorants, répondit-il, n'est qu'une pensée de l'âme raisonnable, dont l'homme seul est capable, car les bêtes ne voient point cette lumière: un lynx et un chien ne voient pas plus qu'une taupe; et pour le Soleil que vous appelez grossièrement un corps lumineux, ce n'est qu'un tourbillon de poussière qui pirouette rapidement autour de son centre, et qui pirouettant agite l'air d'une certaine manière; l'air agité vient aussi pirouetter d'une certaine manière et affecter les muscles des yeux et la rétine, et alors notre âme à point nommé produit cette pensée qu'elle voit un corps lumineux: mais, vive Dieu, il n'y a point de lumière; et quand Dieu dit dans la Genèse, que la lumière soit faite, c'était à dire qu'un grand tourbillon de poussière et de limailles de matière s'assemble en cet endroit, qu'elle pirouette de telle et telle manière jusqu'à nouvel ordre.

Ce Commentaire de l'Ecriture, lui dis-je, est-il tiré de quelque Rabbin? Point du tout, dit-il, les Rabbins n'ont que des visions creuses, et ceci est appuyé solidement sur des démonstrations de Mécanique, si belles, si naturelles et si nécessaires, que pour vous en parler franchement, il est tout à fait inutile de supposer que Dieu se soit aucunement mêlé de

toute cette affaire, de la production du Soleil, de la prétendue lumière qui l'environne, et de tout le reste des choses: et si l'Ecriture ne nous apprenait que Dieu a travaillé sept jours pour la production du monde, nous lui eussions permis de se reposer dès l'aurore du premier jour, et nous l'eussions tenu quitte de tout travail, pourvu qu'il nous eût créé comme il a fait une matière divisible à l'infini, en petits corpuscules en forme de dés et de vis.

En vérité, Monsieur, m'écriai-je, je suis bien aise de vous avoir fait donner de bon vin, car il vous échauffe admirablement l'imagination. Vous m'admiriez bien autrement, continuait-il, si je vous prouvais qu'il n'est même nullement nécessaire que Dieu se donne la peine de créer cette matière, et qu'il est incompréhensible qu'elle ne soit pas d'elle-même telle qu'elle est; mais je crois qu'il est à propos de différer encore un peu à vous expliquer l'essence de cette matière; cela nous engagerait, peut-être, à quelque digression épineuse et qui appliquerait trop notre esprit, ce qu'il faut éviter soigneusement après la réfection, de peur que la digestion n'en soit troublée, car il n'est pas besoin d'altérer sa santé pour philosopher. De sorte que pour ne point sortir de ce que ma Physique a d'agréable, je me contenterai de vous faire remarquer qu'il est évident et clair comme le jour, que ces dés dont

je vous ai parlé pirouettant nécessairement autour de leurs centres, et se frottant les uns contre les autres, il a été inévitable qu'il se soit fait une infinité de raclures, lesquelles s'assemblant en divers endroits, ont composé par-ci par-là divers tourbillons de raclure et de poussière. Ces tourbillons tournant continuellement autour de leur centre, font ce que nous appelons Soleil et Etoiles. Mr. Jean le Brun, lui dis-je, ne faites-vous jamais la méridienne, et n'avez-vous pas accoutumé de dormir après dîné? Pardonnez-moi, dit-il, c'est une bonne pratique que plusieurs serviteurs de Dieu observent. J'irai me coucher dans quelque temps, si vous voulez me le permettre. Allez, Monsieur, allez-y donc tout maintenant. Je veux pourtant encore vous expliquer la suite de la formation du monde; et après vous avoir dit quelque chose du Ciel, vous expliquer encore un petit échantillon de l'histoire de la terre, dans laquelle nous vivons. Car il n'appartient qu'à moi et à Descartes d'être les Historiographes de la nature, et de savoir le détail de toutes les aventures de la matière. Sachez donc, mon fils, que la terre a eu l'honneur . autrefois d'être un beau Soleil et un assemblage lumineux de limailles étincelantes, qui pirouettait aussi glorieusement que ce tourbillon que nous voyons et qui éclairait quelque'autre terre et quelque'autre certain monde

particulier: mais une certaine fumée s'étant élevée d'un autre certain endroit, comme il nous est fort facile de le démontrer mécaniquement, elle fit autour de ce tourbillon de lumière une certaine croûte obscure, opaque et impénétrable, qui enveloppa ce tourbillon et l'empêcha de pirouetter à son ordinaire, ou du moins de faire pirouetter l'air qui l'environnait, de sorte que ne pouvant plus demeurer en cette place, et faire la fonction de Soleil, il fut obligé de sortir du tourbillon où il était et d'errer sans situation fixe et déterminée dans les espaces immenses de l'Univers, jusqu'à ce qu'ayant trouvé le moyen d'entrer dans ce grand tourbillon qui compose le monde que nous habitons, il s'arrêta parmi les Planètes, et devint Planète lui-même: car notre Histoire mathématique et philosophique nous apprend que toutes les Planètes sont des terres toutes pareilles à celle-ci et arrivées en ce monde de certains autres mondes lointains où elles avaient l'honneur de pirouetter lumineusement et de faire la fonction de Soleil. Je n'ai pas encore bien déchiffré par les lois de la mécanique ce qui est arrivé à toutes ces Planètes depuis qu'elles sont entrées dans notre monde. Mais voici les véritables aventures de notre terre, et celles des autres terres sont apparemment de même. Quand elle fut entrée dans ce tourbillon, quatre autres cer-

taines croûtes vinrent tenir compagnie à cette croûte susdite qui enveloppait le tourbillon des raclures, et elles s'agencèrent les unes sur les autres, à peu près comme les peaux d'un oignon sont arrangées. Nous sommes encore en grand souci, et nous ne pouvons pas bien démontrer de quoi la plus basse de ces croûtes est composée: je crois pourtant être parvenu à découvrir que c'est d'une infinité de corpuscules en forme de vis, qui sortent incessamment et sans jamais s'épuiser, et viennent circuler en ovale dans l'air; d'où nous tirons en temps et lieu la raison démonstrative pourquoi l'aimant attire le fer, car les vis se vont insinuées dans le fer à point nommé, sans s'embarasser aucunement les unes les autres, et sans entrer en aucun autre corps, de sorte qu'elles attirent mécaniquement le fer. Je tiens donc que cette première croûte est le premier magasin de ces vis admirables. La seconde était une masse de tous les métaux et des pierreries. La troisième était un assemblage de corpuscules en forme d'aiguilles qui composaient un grand corps liquide comme l'eau. Quant à la quatrième et dernière croûte, elle était un peu dure et suspendue en forme de voûte, comme à peu près la croûte d'un pâté. Il arriva donc par succession de temps, que cette espèce de pâté de lumière s'étant séché, fendu et crevassé par l'ardeur du So-

leil, se brisa enfin en mille et mille pièces. Jugez le beau spectacle que ce fut aux yeux de Dieu et des Anges, et combien fut épouvantable le fracas et le tintamarre qui se fit alors; cela me réjouit quand j'y pense, et il me tarde extrêmement que mon âme ait le plaisir après la mort de voir arriver la même aventure à ce Soleil qui nous éclaire, lorsqu'il aura contracté les croûtes susdites, comme la mécanique nous montre qu'il ne peut éviter de les contracter. Je prie Dieu seulement, et faites-en de même, s'il vous plaît, mon fils, tous les jours en vous levant et en vous couchant, que cette affaire n'arrive pas au Soleil, et qu'il ne vienne point ainsi avant notre mort; car comme il est, suivant le calcul qu'on a fait, plusieurs centaines de fois plus grand que la terre, il nous tomberait dessus, et nous entraînerait avec lui dans quelque'autre tourbillon, ce qui serait le moyen de faire mourir sans confession le genre humain.

C'était, peut-être, par cette raison, interrompis-je, que les premiers Chrétiens, au rapport de Tertullien, désiraient ardemment la fin du monde, et demandaient à Dieu de hâter le jour du Jugement, ils craignaient assurément que le Soleil ne contractât cette croûte fatale.

Je ne sais pas s'ils le craignaient, dit Jean le Brun; mais je vous assure que tous ceux qui sont dans nos principes en tremblent de

peur, d'autant plus que certains Astronomes ont eu d'assez bonnes Lunettes pour remarquer de certaines taches dans le Soleil qui font conjecturer qu'assurément cette malheureuse croûte se forme déjà. Voilà, lui dis-je, un point admirable pour la Morale, je le veux marquer, s'il vous plaît, sur mon Agenda, afin d'en intimider les pécheurs quand je prêcherai. Appuyez bien là-dessus, continua-t-il; les choses merveilleuses frappent l'imagination; et quand l'imagination est gagnée, ont fait bien du chemin, et on arrive bientôt au coeur. Mais pour continuer l'histoire des aventures de la terre: lorsque sa dernière croûte s'entr'ouvrit et se crevassa, les débris de ce fracas effroyable tombèrent irrégulièrement, confusément et pèle mêle les uns sur les autres: Il fut donc nécessaire qu'une grande partie se trouvât ensevelie dans l'eau, et laissât paraître la croûte liquide que nous appelons la mer. D'autres parties s'accumulant les unes sur les autres, il en résulta une masse élevée, qui est ce que nous habitons. Sur cette masse se sont assemblés des corpuscules en divers sens et dans toutes les situations imaginables, et il s'en est composé fortuitement un nombre infini de machines différentes, que nous appelons fleurs, plantes, arbres, qui nous paraissent vivre, croître et mourir. Et une infinité de machines bien plus merveilleuses, qui outre cela sem-

blent sentir et connaître, et qui en effet ne sentent, ne connaissent et ne vivent non plus que cette Horloge qui sonne trois heures, qui m'avertit sans savoir ce qu'elle fait, qu'il est temps que j'aïlle dormir. Allez, Monsieur, dormez au nom de Dieu, lui dis-je.

Comme il passait dans mon cabinet, deux des plus grands Philosophes du siècle, à qui Dieu et la connaissance profonde et rare de la plus fine Mathématique, ont donné de belles lumières contre les imaginations de Descartes, vinrent pour me voir; ils entrevirent en entrant la figure et le chapeau de Jean le Brun. Quelle espèce d'homme entreteniez-vous là, Monsieur, me dirent-ils en riant? Parlez bas, Messieurs, leur dis-je; car c'est un Serviteur de Dieu, suscité extraordinairement pour la réforme de la morale et des moeurs de l'Eglise. Il me fait l'honneur de m'associer à son Apostolat, et dans peu de jours nous allons mener par un beau chemin les probabilités et toutes les imaginations licencieuses, qu'on appuie si faiblement par la manière de philosopher du faible Aristote. Mais nous prouverez-vous du moins, me dirent-ils, par votre nouvelle méthode, qu'il faut s'habiller extravagamment comme fait cet homme, et se distinguer d'abord par un habit et des manières fantasques, d'entre ceux qui ne sont pas de votre parti? Ce sont minuties, répondis-je, que nous

n'avons encore pu traiter à fonds: nous avons commencé par le solide, et nous n'avons encore touché que le principe fondamental de la Morale.

Nous avons enfilé une belle carrière, et mon nouveau Maître me donnait des lumières rares; mais l'oraison lui ayant affaibli l'estomac, il m'a demandé à dîner: durant le repas une distraction lui étant survenue, mon Apôtre s'est enivré par inadvertance, et il y a une heure qu'il me dit des choses si faibles, que vous et moi sommes fort heureux que l'heure de la méridienne soit arrivée, sans quoi vous couriez risque d'être régalez d'une extravagante conversation. Nous sommes tous accoutumés, repartirent-ils, à ouïr extravaguer des Réformateurs. Paris en abonde: Mais encore que vous disait celui-ci, quand il vous parlait de bon sens, et quel est son grand principe? Le mérite et la pureté de la Foi, répondis-je, l'inutilité et même le danger de la raison humaine, le mépris de tout ce qui s'appelle preuve métaphysique, et une profonde aversion pour le téméraire Aristote, et pour l'impudence des Théologiens Scolastiques, qui sur les principes de ce Païen, entreprennent à la honte et à la diminution de la Foi, de prouver qu'il y a un Dieu, que l'âme est immortelle, et les autres choses de cette nature, comme si le plus grand esprit de ce siècle

n'avait pas été obligé d'avouer de bonne foi qu'il ne se sentirait pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre un Athée.

Cette imagination est plaisante, dirent ces Messieurs, mais elle n'est pas nouvelle; je connais bien des gens qui en sont frappés. Ce bel esprit dont vous parlez s'était mis cette vision dans la tête, et il avait entrepris de concert avec un grand nombre de beaux esprits comme lui, de faire un Livre pour établir ce beau principe, qu'on ne peut prouver par aucune raison naturelle, ni l'existence de Dieu, ni l'immortalité de l'âme, ni aucune vérité divine, et que toutes les raisons naturelles qu'on en peut alléguer, ne font qu'égarer l'esprit. Ce grand Homme dédaignait même les démonstrations métaphysiques que Descartes en a faites, quoi qu'il en approuvât beaucoup la Physique. Il ne voulait que des preuves morales, c'est-à-dire qu'il devait résulter de tout son Livre, que moralement parlant l'âme est immortelle; de sorte que cette espèce de preuves ne convainquant point l'esprit, la Foi conservait toute son obscurité et toute sa difficulté, et par conséquent toute sa gloire et tout son mérite.

C'est à peu près le jargon et l'intention de mon Docteur Mr. Jean le Brun, qui repose là-dedans: mais il enchérit encore par-dessus ce bel esprit; car outre qu'il ne veut pas d'une

Philosophie qui puisse prouver les vérités de la Foi, Dieu lui en a révélé une qui détruit de fond en comble les vérités capitales et les mystères essentiels du Christianisme, de sorte que la foi aura bien plus de gloire et plus de mérite quand elle demeurera ferme et inébranlable, malgré les démonstrations physiques dont cette nouvelle Philosophie en renverse tous les points. Est-il au monde, dirent ces Messieurs, un homme assez fol pour former ce projet insensé? Mais quelle est encore cette Physique terrible, qui veut établir la Foi en la ruinant? Je n'en sais rien encore, répondis-je, Monsieur Jean le Brun m'en a entretenu durant le dîner, ou a prétendu m'en entretenir; mais il m'a dit des choses si bizarres, que j'ai crû que le vin les lui inspirait. Car où est l'homme de sens rassis, qui s'aviserait de vouloir expliquer comment le Soleil, les Astres, la Terre, les Animaux et le Monde entier ont été formés par le mouvement nécessaire et inévitable d'une infinité de dés invisibles? Ah! c'en est assez, interrompirent-ils, nous voyons bien de quelle Secte est ce Monsieur Jean le Brun; ce qu'il vous a dit dans le vin, il vous le dira de même quand son vin sera cuvé. Il est du nombre de ces Serviteurs de Dieu qui font profession de dire que la Philosophie de Descartes a de grandes difficultés pour la Religion; et cependant quoi

que ce dût être une raison insurmontable à toute personne tant soit peu Chrétienne pour rejeter cette doctrine, ils l'autorisent et la font valoir de toute leur force. Ils sollicitent ouvertement pour en éluder la condamnation: ils la font apprendre à leurs jeunes neveux et aux enfants de leurs amis; et s'ils trouvent quelque chose de faible dans les écrits de cet homme, ce n'est que la démonstration qu'il a faite de l'existence de Dieu; car selon eux un bel esprit ne saurait trouver dans la nature de quoi convaincre un Athée. Mais pour la Physique de Descartes, elle est toute à leur gré, comme vous l'a sans doute dit votre Jean le Brun, parce qu'elle est toute propre à conserver à la Foi toute son autorité. Je ne connais assez, répliquai-je, ni la Philosophie de Descartes, ni les Serviteurs de Dieu dont vous me parlez, pour juger si vous avez bien raison de dire ce que vous dites. Mais Maître Jean le Brun et ces gens-là sont animés par un même esprit; et s'ils sont inspirés de mettre en crédit la même Philosophie, je serai instruit avant la fin du jour de tout le fin de leurs projets. Car Dieu a dit à M. Jean le Brun de ne me rien taire. Nous allons donc vous quitter, interrompirent-ils pour donner lieu à cet Apôtre de vous catéchiser sur sa doctrine, et de vous instruire sur sa Mission; et afin que vous ayez le temps de parcourir, avant qu'il se réveille,

deux Traités contre la Philosophie de Descartes, dont l'un est en forme de Lettre, et l'autre est intitulé la Connaissance des bêtes; cette lecture vous disposera à mieux pénétrer la doctrine de votre Docteur. Je les remerciai de leur présent: ils s'en allèrent, et je lus ces deux Ouvrages. Ils sont tous deux forts et bien écrits.

QUATRIEME ENTRETEN.

Peu de temps après, Monsieur Jean le Brun se réveilla. Dieu soit loué, mon fils, me dit-il en passant dans ma chambre. Dieu soit béni, qui veille pour le salut de ses serviteurs quand ils dorment, et qui vient éclairer les vapeurs du sommeil par les lumières de sa grâce. Dieu vous parle-t-il aussi quand vous dormez, lui dis-je? Quelquefois, reprit-il; mais pour aujourd'hui il ne m'a pas parlé en personne, il m'a seulement envoyé un Ange de paix pour m'annoncer sa volonté, et pour m'ordonner de me réconcilier avec Mr. Descartes. Avec Descartes, m'écriai-je, Mr. Jean le Brun! Cet Ange prétendu est un esprit de ténèbres, transfiguré en Ange de lumière. Nullement, repartit-il: Apprenez, mon enfant, comme je l'apprends aujourd'hui, à ne précipiter jamais votre jugement, et à ne condamner personne sans l'entendre. A peine ai-je été endormi, que l'Ange de paix s'est présenté à moi, tenant par la main Mr. Descartes: Embrassez-vous Serviteurs de Dieu, a-t-il dit, et il a disparu. M. Descartes m'a embrassé avec beaucoup de res-

pect, et ensuite il s'est amplement justifié sur toutes les plaintes que je pouvais faire contre lui. C'était un habile homme, mon fils, et peu de gens pénètrent ses intentions et entendent sa doctrine. Je lui ai reproché d'abord qu'il avait entrepris de diminuer la gloire et le mérite de la Foi, en prouvant l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, en supposant que Dieu est l'auteur du mouvement de toute la matière. Il a fort bien répondu à ce reproche, et je suis très content de lui. Il est certain, comme il me l'a fort bien dit, qu'il faut, quand on fait un Livre, ménager les esprits faibles autant que contenter les esprits forts. Lorsqu'un esprit faible voit qu'on tâche de prouver les vérités de la Foi, il prend cela pour argent comptant, et ne se défie de rien; mais un esprit fort démêle facilement dans un Livre ce qu'on y a mis pour les faibles ou pour lui, et il distingue facilement le nécessaire du politique. Il était de sa prudence d'éblouir d'abord les Moines et leurs partisans par un sophisme sur l'existence de Dieu, et par une supposition spécieuse, qu'il est seul moteur de la matière. On se met par-là à couvert de la persécution de ces faux Chrétiens, qui ne peuvent souffrir qu'on fasse servir la Philosophie à conserver l'obscurité de la Foi, et qui veulent opiniâtement qu'on accorde toujours la Religion avec la raison. Cependant un

esprit fort pénétre assez là-dedans, et ne prend que ce qui est écrit pour lui, sa Foi demeure pure et inviolable dans toute son obscurité, et il ne trouve rien dans la nature qui puisse convaincre un Athée quand il est fortifié par une Physique aussi claire et aussi convaincante que celle de *Jordanus Brunus*, et que Mr. Descartes a été inspiré du Ciel de mettre en son jour. Vous croyez donc, Monsieur Jean le Brun, que votre Philosophie est propre à conserver la gloire et le mérite de la Foi, en empêchant qu'aucune raison naturelle ne puisse confirmer les vérités divines. Assurément, répondit-il, la Foi remportera tous les jours de nouvelles victoires: cette Philosophie lui opposera à tout moment des démonstrations physiques contre tous les mystères. Ah! Monsieur, lui dis-je, faites donc triompher ma foi, et armez un peu ma raison, afin que je croie les mystères avec tout le mérite que peut avoir un esprit fort. Vous êtes trop bien intentionné pour la réformation de la Morale, me répondit-il, pour n'être Chrétien que comme les esprits faibles. Voici donc de quoi il est question. Premièrement il n'est pas vrai que, si Dieu n'était pas le Créateur de toutes choses, il n'en serait ni le Conservateur, ni la fin. Vraiment, lui dis-je, Dieu n'est notre fin, que parce qu'il nous a créés pour lui, et il ne peut conserver le monde que parce qu'il

l'a pu créer. Mais pensez-vous, reprit-il, que Dieu ait pu créer la matière, ou du moins qu'il soit nécessaire que Dieu l'ait créée? Sans doute, lui répondis-je. Vous ne savez donc pas, ajouta-t-il, que l'étendue, c'est-à-dire, la longueur, la largeur et la profondeur, est l'essence de la matière. Quand cela serait, repris-je, s'ensuivrait-il que Dieu ne l'a pas créée. Oui, répartit-il, parce-qu'il s'ensuivrait, qu'il est impossible d'imaginer un moment où cette matière n'existe point; et voici le petit raisonnement que je fais, auquel il n'y a certainement point de réponse. Il faut dire nécessairement qu'une chose existe, quand on ne peut en aucune manière concevoir qu'elle n'existe point: or est-il qu'on ne peut en aucune manière concevoir que la matière n'existe point. Pourquoi non, interrompis-je? Il est impossible que devant que le monde fût créé, cet espace que le monde occupe ne fût point. On ne peut pas ne point concevoir cet espace. Or il est impossible de concevoir cet espace sans concevoir une longueur, une largeur et une profondeur; cette longueur, cette largeur et cette profondeur, c'est l'essence de la matière. Concluez, mon fils, et jugez s'il est nécessaire que la matière ait été créée. Je vois bien, Monsieur, répartis-je, que suivant cette définition de la matière il n'y a que la foi qui en puisse persuader la création, parce

qu'il n'y a que la foi qui puisse persuader que de toute éternité il n'y a point eu d'espace, ou que cet espace n'a point été long, large et profond. Faites donc un acte de foi, mon fils, reprit-il, sur la création de la matière, et commencez au nom de Dieu à faire triompher votre foi, de Praxeas, d'Hermogene, et des Platoniciens, à qui la raison démontrait aussi que la matière est éternelle; mais à qui la lumière de la grâce n'inspirait pas qu'elle est créée malgré la démonstration. Mais quand bien la matière serait éternelle, lui dis-je, s'ensuivrait-il qu'elle n'est point créée, et Dieu ne pourrait-il pas l'avoir créée de toute éternité? Puisqu'il est impossible, répondit-il, de comprendre que l'espace n'existe point, encore que Dieu ne le crée pas, il s'ensuit clairement de deux choses l'une, ou que Dieu n'a pas créé cet espace, ou qu'il ne l'a pas créé librement. De sorte que vous avez à faire un second acte de foi sur la liberté dont Dieu a créé le monde, et il faut croire malgré la raison qu'il l'a créé, et qu'il l'a créé librement. Cela s'entend en général de la matière du monde; car pour tout ce que nous voyons, il n'est nullement nécessaire que Dieu se soit mêlé de le faire ainsi. Il est impossible, comme Mr. Descartes l'a fort bien expliqué, que suivant les lois de la mécanique, le monde ne se soit formé de lui-même tel qu'il est, et vous avez trop d'es-

prit pour ne pas comprendre après ce que je vous ai dit, que la supposition que Mrs. Descartes fait que Dieu a créé une certaine quantité de mouvement et de repos dans la matière, moyennant quoi on peut démontrer mathématiquement la nécessité de la production de toutes les machines que nous voyons: vous avez trop de discernement, dis-je, pour ne vous pas apercevoir que cette supposition n'a été faite que pour se mettre à couvert de l'importunité des Moines, qui ne peuvent souffrir qu'on explique les choses naturelles sans y mêler Dieu: cependant il est clair que cette supposition est inutile et ridicule, et Mr. Descartes mérite une grande louange d'avoir eu l'humilité de dire une sottise pour contenter les petits esprits. Car qui ne voit que la matière étant essentiellement longue, large et profonde, ses parties le sont aussi; et qu'une longueur, une largeur, et une profondeur égale, faisant un dé ou un corps cubique, il est impossible que ce corps cubique n'ait quelque poids et ne tende en bas, et qu'ainsi tous ces corps cubiques se rencontrant, ils ne se meuvent les uns les autres en plusieurs sens; et qu'enfin par le différent assemblage qui résulte de leur mouvement, il ne résulte des corps de différentes figures et des machines diverses. Monsieur, interrompis-je, j'ai peur que vous ne ressuscitiez la

Philosophie d'Epicure et de Démocrite, ce qui serait odieux pour la Morale. Vous savez que les Epicuriens étaient accusés d'être Athées; et parce qu'ils ne croyaient point de Dieu ni d'âme raisonnable, ils mettaient assez raisonnablement le souverain bien dans la volupté. Cependant tout leur Athéisme n'était fondé que sur certains atomes de figure irrégulière, qui se mouvant de biais, produisaient aussi bien que vos dés tous les corps différents que nous voyons; et ainsi Epicure n'avait besoin pour expliquer la nature, ni d'un Dieu qui formât le monde, ni d'une Providence qui le gouvernât. Il n'y a point de différence, répondit Jean le Brun, entre cette Philosophie et la nôtre pour le fonds des choses. Car, comme vous voyez, qu'importe à la Religion et à la Foi que les parties de la matière soient carrées ou irrégulières, qu'elles se meuvent de biais ou perpendiculairement, ou en rond, pourvu que l'un ou l'autre arrive nécessairement, et qu'il en résulte des machines, sans qu'il soit besoin de recourir à une Divinité, ni à rien de ce qui s'appelle esprit ou âme spirituelle? Mais la Philosophie d'Epicure, quoiqu'elle soit très propre à combattre les vérités divines et à conserver l'obscurité de la Foi, n'est pas si propre au dessein que nous avons de réformer l'Eglise, parce que, comme vous avez fort bien dit, elle est odieuse

à la Morale Chrétienne, et fort décriée chez les Pères. Celle de Mr. Descartes est mieux notre fait, elle a la grâce de la nouveauté, ce qui est un grand article pour la réformation: et de plus, elle est encore plus propre à conserver l'obscurité de la Foi, que n'est la Philosophie d'Epicure; car il y a deux différences considérables entre Epicure et nous. Epicure admet le vide, et nous soutenons qu'il est impossible. Qu'est-ce que cela fait à la Foi, interrompis-je? Vraiment si le vide était possible, reprit-il, vous voyez bien que tout ce que nous avons dit de l'éternité et de l'indépendance de la matière, serait renversé. Il n'y aurait qu'à mettre devant la création du monde le vide au lieu de l'espace. Ah! je le comprends, repris-je, un Epicurien n'est assurément pas si contraire à la Foi qu'un Chrétien. Non, par la grâce de Dieu, poursuivit-il; cela se voit encore dans l'autre différence qu'il y a entre Epicure et nous. Il met que les parties de la matière sont indivisibles, et nous soutenons qu'elles se peuvent toujours diviser jusqu'à l'infini. De sorte qu'il nous est incomparablement plus facile qu'à Epicure de composer le Soleil, les Etoiles et les Planètes, des limailles des corps cubiques, qui se frottent ensemble, et de montrer par les règles de la mécanique, que ces parties si divisées de la matière, s'assemblent nécessairement en tour-

billon; au lieu qu'Epicure est obligé de dire que tout l'assemblage de la matière se fait fortuitement, ce qui est absurde et inconcevable. Or la Foi a bien plus de gloire et de mérite de s'élever au-dessus d'une raison nécessaire, et d'une démonstration de Mathématique, qu'elle n'en aurait dans le système d'Epicure. Il résulte, Monsieur, lui dis-je, de tout ce que vous venez de m'expliquer, que, lorsque Descartes suppose que Dieu a créé la matière, qu'ensuite il l'a divisée en dés et en cubes, qu'il a agités en divers sens, chacun autour d'un centre, et tous autour d'un cercle commun, après laquelle supposition cet incomparable Philosophe consent que Dieu ne fasse plus rien, et prend à prix fait de déduire évidemment par des règles nécessaires de Mécanique et par des conséquences infaillibles, tous les effets de la Nature: il résulte, dis-je, que ce sage et politique Philosophe n'a mêlé Dieu dans son raisonnement, que pour ménager les Moines et que ses Disciples ne l'y mêlent, comme lui, que pour ménager Rome. Vous le prenez bien, reprit Jean le Brun; il est certain que Jordanus mon trisaïeul et Monsieur Descartes, n'ont eu dans l'esprit qu'une grande émulation contre Epicure, et une envie très forte d'expliquer mieux que lui tous les effets de la Nature, et la formation, l'ordre et la durée du Monde, sans avoir besoin

de recourir à Dieu, mais seulement par la seule matière. Car si Monsieur Descartes eût parlé de Dieu de bonne foi, et non point par considération et par crainte; et s'il avait crû seulement que celui qui vit éternellement a créé dans le temps toutes choses ensemble, pourquoi se fût-il avisé de se tourmenter à chercher par les règles de la Mécanique, si les parties de la matière tournant autour d'un centre sont des limailles, et s'il est nécessaire que ces limailles s'assemblent en tourbillon, et fassent le Soleil? Si ce Soleil doit contracter une croûte opaque, et aller ensuite errer par l'Univers? Tout ce soin et tout ce détail lui eût paru inutile et ridicule, s'il eût été certainement persuadé que la chose ne s'est pas passée de la sorte, et que Dieu a produit toutes choses par une seule parole: mais nous qui sommes animés par un esprit de réformation, nous disons les mêmes choses que lui par un meilleur motif que le sien: ce qu'il a dit par vanité ou par jalousie contre Epicure, et même ce qu'il a dit par la crainte des Moines, nous le disons par le zèle de Dieu, et par l'amour d'une pure et primitive morale; c'est pourquoi quand nous parlons aux faibles, nous mêlons Dieu dans notre discours, persuadés que les Esprits forts verront que nous ne l'y mêlons que *ad honores*, et qu'ils ne perdront rien du mérite de leur foi, puisqu'ils

comprendront bien qu'en bonne Physique il n'est aucunement nécessaire de l'y mêler; car où est le bon Esprit qui ne verra pas que Monsieur Descartes se moque des Capuces et Chaperons, et élude ironiquement les censures des Facultés; quand pour sauver la foi d'un Moteur, il suppose que Dieu a créé dès le commencement une certaine quantité de mouvement, et une certaine quantité de repos, et qu'il a divisé l'un et l'autre aux diverses parties de la matière, lesquelles s'entreprêtant ce mouvement et ce repos, en sont un commerce et un échange continuel d'où résultent tous les différents effets, tous les changements, la production et la ruine de toutes choses? Quand nous voyons qu'une boule en pousse une autre, c'est que cette boule qui pousse, prête à l'autre une partie du mouvement que Dieu lui a donnée, et que cette boule poussée prête à celle qui la pousse une partie de son repos; et par ce troc mutuel du présent que Dieu leur a fait, la boule qui prête le repos se meut, et celle qui prête le mouvement s'arrête. A votre avis n'est-ce pas une burlesque ironie, et les Moines ne sont-ils pas bien simples de prendre tout cela pour argent comptant, comme s'il n'était pas plus qu'évident qu'une meule de moulin, par exemple, suspendue d'un fil d'archal tombe d'elle-même par son propre poids, dès que le fil est

dénoué, sans qu'elle emprunte d'ailleurs son mouvement, et sans prêter son repos à quoi que ce soit. Vous voyez bien que, tant que l'existence de Dieu, ou la nécessité de sa Providence dépendra de savoir si cette meule de moulin tombera d'elle-même, ou si elle demeurera immobile, il ne faudra pas avoir beaucoup de pente à l'Athéisme pour conjecturer qu'il n'est pas nécessaire que Dieu ait créé en particulier un être appelé mouvement, sans lequel cette meule ne tomberait pas à terre. Pour peu qu'on ait de penchant à l'irrégion, on aimera mieux dire que c'est la nature de cette grosse masse de tendre en bas par son propre poids, que d'avouer qu'il est nécessaire qu'il y ait un Dieu qui la précipite et qui lui fasse prêter le repos qu'elle a à quelque être voisin.

Ce prêt de mouvement et de repos, répondis-je, est fort extravagant et fort burlesque. Descartes voulait assurément jouer les esprits faibles, quand il a fait créer ces deux êtres. Il s'est attendu que tout esprit raisonnable trouvant en cette supposition une contradiction manifeste, pénétrerait facilement le motif pourquoi on la fait, car, ou cet être est matière lui-même, et en ce cas il aura la même indifférence au mouvement et au repos que la matière même, et ce serait l'inconvénient que l'on craindrait le plus. Que si l'on dit que c'est

un mode ou une façon d'être de la matière, il est clair que c'est encore une fiction pour amuser les simples; car, ou ce mode est en effet une même chose avec la matière, ou non: si ce n'est pas la même chose, c'est donc un esprit: si c'est la même chose, n'est-il pas ridicule de penser qu'une chose se puisse prêter, le diviser et le communiquer à une autre, c'est-à-dire, devenir une autre chose sans cesser d'être ce qu'elle est. De deux boules, par exemple, dont l'une pousse l'autre, si le mouvement est la même chose avec celle qui pousse, il s'ensuit qu'en communiquant à l'autre son mouvement, elle se divise d'elle-même, et donne une partie de soi-même, laquelle partie devient ensuite une même chose avec la boule poussée; de sorte qu'il se ferait toujours dans la Nature une transsubstantiation continuelle et une transmigration d'être en être, et de substance en substance, plus incompréhensible qu'aucun mystère de la Religion, puisqu'une chose se changerait en une autre chose, sans cesser d'être ce qu'elle est; par où il est constant que Descartes n'a pas mêlé de bonne foi dans sa Philosophie cette création de deux êtres, mouvement et repos.

Non, mon fils, me dit Jean le Brun, en m'embrassant, avec la grâce de Dieu le mérite de la Foi ne sera jamais diminué par aucune

apparence de la nécessité de cette création particulière de ces êtres, mouvement et repos. Que les Moines cherchent s'ils la trouveront dans la Genèse; qu'ils y cherchent, dis-je, si le repos est autre chose que la cessation du mouvement, et s'il n'est pas vrai que la matière a d'elle-même un mouvement qui lui est naturel. Ce qu'il faut seulement observer, c'est de ne lui pas attribuer un mouvement bizarre, comme fait Epicure, qui suppose qu'elle se meut de biais; il faut seulement supposer qu'elle se meut en bas par son propre poids, et en rond autour de son propre centre, parce que c'est le mouvement qui demande le moins d'action, et par ces deux mouvements si naturels et si nécessaires, on explique la composition mécanique de toutes les machines que nous voyons.

Je vois bien, Monsieur, lui dis-je, que tout ce que vous dites est raisonnable; mais comme c'est une chose odieuse de dire qu'un homme n'est pas de bonne foi, et de plus comme il est fort malhonnête de ne dire pas nettement ce qu'on pense en Philosophie, sur tout sur le chapitre des choses Divines, j'ai peur que la Morale ne recevrait pas un fort grand secours, si nous nous érigeions en Philosophes de mauvaise foi, et s'il fallait que nos Disciples fussent toujours en garde pour pénétrer quand

nous parlerions en Philosophes, ou quand nous parlerions en Politiques. C'est pourquoi il me semble qu'il serait bon de laisser croire, à ceux qui le voudront croire ainsi, que nous disons de bonne foi qu'il y a un Dieu qui s'est mêlé de la création, et qui s'applique à la conservation de toutes choses; et pourvu que cela ne serve pas trop à la confirmation des vérités du Christianisme, je ne vois pas qu'il y ait beaucoup d'inconvénient, puisque la Foi conservera tout son mérite, et la Morale toute sa pureté. Vous avez raison, mon fils, reprit-il, aussi avons-nous mis bon ordre, qu'encore qu'on prenne à la lettre tout ce que nous disons de la nécessité d'un premier Moteur, une partie des vérités de la Foi, bien loin d'être confirmées sont très évidemment combattues, sans parler de quantité de conséquences bizarres et ridicules qui s'ensuivent de là: car pensez-vous, par exemple, mon fils, que, lorsqu'un petit enfant a fait un château de cartes, il soit au pouvoir de tous les Anges du Ciel, et de tous les Démons de l'Enfer de le renverser? Ceci serait curieux, répondis-je, qu'ils ne le pussent point. Ils ne le peuvent pas assurément, poursuivit-il; et quand tous les Démons de l'Enfer, et tous les Anges du Ciel s'uniraient ensemble, le château de cartes subsis-

terait, supposé qu'il soit vrai de bonne foi que Dieu soit l'Auteur du mouvement et du repos. Le petit enfant, interrompis-je, est donc plus puissant que tous les Anges et que tous les Démon, puis qu'il renverse en soufflant son petit château qu'ils ne sauraient abattre. Non, mon ami, vous perdez les étriers, et vous ne vous tenez pas ferme dans le principe supposé. Si Dieu est uniquement l'Auteur de l'être appelé mouvement, il en est uniquement le Conservateur, il lui appartient uniquement de le continuer, puisque la conservation est une création et une production continuelle; donc c'est à Dieu et non pas à l'enfant à renverser immédiatement le château de cartes. Quoi! lui dis-je, l'enfant qui souffle ne le renverse pas? Non vraiment, répliqua-t-il. Et qu'est-ce donc que le souffle fait, répliquai-je? Il fait signe à Dieu de renverser le château, répondit-il; car Dieu a fait un pacte avec soi-même de toute éternité, de renverser ce château de cartes, toutes les fois que ce petit enfant lui en ferait le signe en soufflant. Ainsi quand un boulet de canon est tiré contre un moulin-à-vent, ce n'est ni le feu, ni le boulet qui abat ce faible moulin: voici philosophiquement comme l'affaire se passe. Le Canonnier fait signe à Dieu avec sa baguette d'allumer l'amorce dans le bassinet, et Dieu l'allume: l'amorce allumée fait

signe à Dieu d'allumer la poudre qui est dans le canon et Dieu l'allume: la poudre allumée fait signe à Dieu de pousser le boulet, et Dieu le pousse: le boulet poussé fait signe à Dieu de pousser l'air, cet air poussé de pousser la muraille; et Dieu fait tout cela pour exécuter le pacte éternel qu'il a fait d'être ponctuel à tous ces signes: et voilà le moulin abattu philosophiquement, mon fils.

Mon Père, cette Philosophie n'est-elle point la Théurgie, ou la Magie blanche des Anciens, qui opérait, dit-on, toutes ces merveilles par des pactes faits immédiatement avec Dieu, et par des signes que ces Mages lui faisaient, et qui leur tenaient lieu de culte et d'enchantement tout ensemble? Je n'aime pas, me dit-il, d'entendre parler de ces curiosités, et je crois que toutes ces traditions Théurgiques sont fabuleuses; quoi qu'il en soit, il est certain que la nature ou la matière peut être assez ingénieusement appelée une savante Magicienne, qui par les signes différents qu'elle fait à Dieu, par les différentes situations où elle se trouve, oblige Dieu de produire tous les différents mouvements que nous voyons.

Je ne trouve pas cela trop ingénieux, lui dis-je, cela est burlesque à la vérité; car puisque Dieu est uniquement l'Auteur de tout le mouvement, il serait Auteur aussi de

toutes les différentes situations de la matière, et ce serait lui par conséquent qui se ferait signe à lui-même de ce qu'il aurait à faire. Cette manière de philosopher est aussi ridicule que le serait un homme, qui à toutes les actions qu'il voudrait faire gesticulerait, et se ferait cent signes à soi-même pour exprimer son dessein; ce serait un homme à peindre, et je me réjouirais bien d'un Arlequin comme celui-là.

Mon enfant, me dit Jean le Brun, ce ne serait pas grand-chose, si cette Philosophie sur le mouvement n'était que ridicule; ce qu'il y a de bon et d'heureux, c'est qu'elle est manifestement hérétique de plusieurs côtés; car selon ce que nous venons de dire, Dieu est immédiatement et uniquement Auteur de tous les effets; ce n'est pas le feu qui brûle, c'est Dieu à la présence du feu: ce n'est pas l'homme qui remue sa main, c'est Dieu seul, et cela est depuis longtemps condamné par Saint Thomas, comme faux, comme dérogeant à la divine Sagesse, comme renversant l'ordre de l'Univers, ôtant à toutes choses leurs propres effets, et détruisant sans ressource tous les jugements que portent nos sens. Outre cela, mon fils, cette opinion ruine admirablement la liberté, puisqu'elle ôte absolument à l'homme le domaine sur ses propres actions, en quoi la liberté consiste.

Ce serait, lui dis-je, une grande affaire, si nous pouvions aussi exercer la Foi touchant la liberté. Vous allez voir, poursuivit-il, si la Foi d'un homme imbu de notre Physique n'a pas un grand combat à rendre sur ce point-là. Pourquoi faut-il dans notre Physique que Dieu soit l'Auteur du mouvement de ma main quand je la remue, parce que, répondis-je, le mouvement de la matière n'a pas pu être produit au commencement que par Dieu même, et que c'est à celui qui donne l'être à une chose de la conserver? Ainsi Dieu ayant donné l'être au mouvement, c'est à lui seul à le conserver dans la matière. Vous avez bien parlé, me dit-il; donc Dieu est l'Auteur immédiat et unique de tous les mouvements de notre volonté, et notre âme n'y a pas plus de part que la matière en a eu au mouvement. Comment, répliquai-je, prouveriez-vous cette conséquence? Fort clairement, répartit-il: Aristote, Saint Thomas, Saint Anselme, et généralement tous les Auteurs qui ont parlé en Philosophes, ou en Catholiques, ont supposé, ou démontré, que Dieu a dû nécessairement donner le branle à notre volonté, et produire lui seul le premier mouvement, ou la première action qu'elle sentit en elle. Raisonnez maintenant, et dites: Tout mouvement ne peut être continué que par celui qui l'a commencé: Dieu seul a pu commencer le

mouvement de notre volonté, donc Dieu seul peut continuer de la mouvoir. Selon cela, répliquai-je, nous ne sommes pas libres; jamais Luther n'a si bien combattu la liberté que votre Philosophie, et ce sera l'effet d'une Foi épurée, et fort détachée du raisonnement et de l'apparence, lorsque vos serviteurs croiront être parfaitement maîtres de leurs actions; d'autant mieux, mon fils, poursuivit-il, que nous expérimentons à toute heure, qu'il nous vient inopinément cent pensées et cent désirs auxquels la raison n'a point de part, et qu'aucune délibération ne précède; il paraît assez naturel de dire qu'ils sont produits en nous par quelque agent extérieur qui ne peut être que Dieu; et si vous faites réflexion que l'essence de l'âme est de penser toujours et d'être dans un mouvement continu, il est clair que celui qui commence le mouvement est celui qui le continue.

Les Théologiens et les Philosophes Catholiques vous diront pourtant, Monsieur, que l'âme conjointement avec Dieu est la cause physique de nos actions, tant des mouvements du corps que du mouvement de l'âme. Nous ne pouvons dire cela, reprit-il, sans convenir avec eux de deux choses, et il faut bien s'en garder. Premièrement, qu'un esprit puisse agir sur la matière: et en deuxième lieu, que l'âme soit unie physique-

ment au corps. Est-ce que votre Physique, interrompis-je, leur contesterait ces deux choses? Si cela était, je prévois bien de grands inconvénients contre la Foi. Tant mieux, reprit-il, et je le sais bien: c'est pourquoi il faut toujours soutenir que tout mouvement vient de Dieu par préciput; qu'il n'appartient qu'à lui qui l'a commencé, et que c'est à lui de le continuer; et que l'âme, les Anges, les Diables, ne sauraient agir contre un corps, parce qu'étant des Esprits, ils ne peuvent que penser et connaître: or penser et connaître ne font aucune impression, et ne peuvent produire aucun mouvement dans la chose connue.

Les Moines sont donc bien ignorants, lui dis-je, de s'imaginer qu'un Ange enleva par un cheveu le Prophète Abacuc, pour porter de quoi dîner à Elizée. Ignorance crasse, répondit Jean le Brun, tous les Anges ensemble n'eussent pu faire dresser un cheveu d'Abacuc, c'était Dieu même qui faisait tout cela, à la présence et à la prière d'un Ange. Mais il y a encore ici une petite raison occulte, que je vous dirai bien, si vous voulez. Ne voyez-vous point que de cette proposition si raisonnable, qu'un Esprit ne peut que penser et connaître, et qu'il est contre sa nature de produire aucun mouvement local, il s'ensuit assez naturellement que plus un Esprit est pur, plus il est

éloigné de la matière, et moins il est propre à la mouvoir: ainsi Dieu étant le plus pur de tous les Esprits, il est évident qu'il pense plus simplement que tous les autres, et qu'il peut moins que tous les autres agir sur la matière; par où vous voyez en combien de façons un Chrétien imbu de notre Philosophie, est obligé de captiver son entendement à l'obéissance de la Foi, seulement pour cette vérité que Dieu a créé et gouverne le Monde. Je vous avais prié, Monsieur, dis-je, de ne toucher plus à cela, et de supposer toujours un Dieu et sa Providence. Eh bien, me dit-il, j'aurai désormais cette complaisance pour vous, quelque difficile qu'il soit de le supposer toujours dans nos Principes, la Foi aura assez de victoires à remporter ailleurs. On n'est pas Chrétien parce qu'on croit un Dieu, et une Philosophie qui en prouverait l'existence ne diminuerait pas extrêmement la gloire de la Foi Chrétienne. Mais une Philosophie qui prouverait la possibilité de l'Incarnation: ah ce serait celle-là qui serait pernicieuse au Christianisme et à la Morale, parce qu'elle diminuerait le mérite de la Foi dans un mystère qui est le fondement de la Religion.

Dieu vous aurait-il encore inspiré, m'écriai-je, de ruiner l'Incarnation par votre Philosophie? Assurément repartit-il, Dieu m'a

fait cette grâce, que nos Principes posés, ma raison me démontre l'impossibilité de l'Incarnation, et voici sur quoi je me fonde: suivant ce que nous avons dit l'âme n'est pas unie au corps, de telle sorte qu'elle puisse être la cause des actions et des mouvements du corps. Supposé que Dieu en soit l'unique Auteur, tout ce qu'on peut dire pour expliquer l'union de l'âme au corps, c'est que Dieu a établi un certain rapport entre le corps et l'âme, et qu'il a fait un pacte que toutes les fois qu'il arriverait un tel mouvement au corps, il produirait une telle pensée dans l'âme; et que toutes les fois que l'âme penserait de telle manière, il se produirait dans le corps un tel mouvement. Ainsi quand Dieu agite l'air, après avoir allumé la poudre dans un pistolet, et qu'à l'occasion de cet air agité il émeut certains petits nerfs qui viennent répondre à la glande pinéale, il exécute le pacte qu'il a fait de produire dans notre âme cette pensée qui s'appelle ouïe, ou sentiment du son; ainsi quand notre âme pense que le corps marche, suivant cette manière de penser que nous appelions volonté, à l'occasion de cette pensée Dieu ébranle la machine du corps, et fait mouvoir les ressorts et les nerfs qui servent à marcher, et voilà comme se doit entendre l'union de l'âme avec le corps.

Voilà qui est fort Philosophique, interrom-

pis-je, c'est-à-dire, fort contraire à la Religion, et fort injurieux à Dieu. Extrêmement, reprit-il, extrêmement. Dieu merci, je vous aime bien, de ce que vous pénétrez d'abord les choses; car vous voyez, sans doute, que Dieu est l'Auteur et la cause unique et immédiate de tous les mouvements sales et déshonnêtes qui préviennent la raison et la volonté, et qui affligent l'âme du juste. Dieu, tout pur qu'il est, selon ces Principes, est l'unique Ministre, et l'Exécuteur unique des plus infâmes et des plus abominables désirs: en un mot, la seule cause physique et véritable des plus noires actions des hommes.

Je vois bien qu'il s'ensuit de-là, répondis-je, que l'union du corps et de l'âme n'est qu'une union morale, et que l'âme n'est qu'une cause morale des actions du corps: car un Bachelier me disait l'autre jour, que les Théologiens qui sont d'avis que les Sacrements ne sont que les causes morales de la Grâce, expliquent cette affaire de cette sorte. Ils disent que Dieu a résolu de produire la Grâce dans notre âme, toutes les fois que le Ministre du Sacrement fera tels et tels signes extérieurs, avec les conditions requises, et alors ces signes sont censés être les causes morales de la Grâce. Ainsi quand un Fantassin s'enfuit de la tranchée, épouvanté par le bruit du canon, la glande pinéale fait signe à Dieu de produire

dans l'âme de ce Fantassin cette pensée qui s'appelle peur, et cette pensée fait signe à Dieu de mouvoir les nerfs, les muscles et les tendons du Fantassin d'une certaine manière, et de le faire fuir à toutes jambes.

Fort bien, me dit Jean le Brun, et par là il s'ensuit clairement que l'âme n'est que la cause morale des actions du corps. Je suis fâché qu'un certain grand Partisan de Descartes n'eût plus de raison qu'il n'en avait dans une certaine distinction qu'il m'apporta là-dessus, car on tirerait de sa distinction une fort bonne démonstration contre une certaine vérité de la Religion. Il disait qu'une cause devait être appelée cause physique, lorsque Dieu à un certain signe, produisait toujours un certain mouvement dans le cours ordinaire de la nature; mais que, lorsqu'un mouvement est produit par une institution singulière et extraordinaire, le signe, à l'occasion duquel ce mouvement est produit, doit être appelé cause morale. Plût à Dieu que cela fût vrai, il serait d'un bien plus grand mérite qu'il n'est, de croire que l'âme raisonnable est spirituelle; car Dieu s'étant obligé, dans le cours ordinaire de la Nature, de produire toujours l'âme raisonnable toutes les fois que l'embryon sera formé, et que la matière sera dans telle et telle disposition, il est clair que la matière ainsi disposée serait la cause phy-

sique de l'âme raisonnable, et qu'un Esprit ne pouvant être l'effet d'un corps, il faudra chercher ailleurs que dans la spiritualité, l'essence de l'âme et la raison de son immortalité.

Mais en quoi faites-vous consister, lui dis-je, la différence de la cause physique et de la cause morale? Je n'en sais point d'autre, reprit-il, et je n'en cherche point, parce que je souhaite qu'il ne s'en puisse trouver que celle-ci. La Foi n'en serait pas mieux; car outre les difficultés susdites, elle en aurait encore assez d'autres à surmonter. Par exemple, ma raison pourrait me dire quand il lui plairait, que mon âme est physiquement unie avec le Saint-Esprit; car ne m'est-il pas libre d'expliquer la Grâce par une union toute pareille à celle dont nous parlions tout à l'heure, et de bons Théologiens ne l'ont-ils pas expliqué ainsi? Monsieur, interrompis-je, ne vous embarquez pas dans les mystères de la Grâce et pour cause; mais souvenez-vous qu'il y a assez longtemps que vous êtes en digression: vous m'aviez, ce me semble, proposé de parler de l'Incarnation. Ah! il est vrai, reprit-il, mais je n'en suis pas si éloigné que vous pensez. Cette façon dont nous avons expliqué l'union de l'âme raisonnable avec le corps nous y mène naturellement. Vous vous souvenez bien que les Pères et toute l'Eglise, après Saint Athanase, ou tel autre que ce

soit, qui est l'Auteur du Symbole qui porte son nom, expliquent l'union du Verbe avec notre nature, comme l'union de l'âme avec le corps. *Sicut anima rationalis et caro unus est homo ita Deus et homo unus est Christus.* Cette union de l'âme au corps n'étant véritable, qu'au sens que nous avons expliqué, et de plus l'âme et le corps ayant, selon nous, chacun sa subsistance particulière, c'est-à-dire, subsistant indépendamment l'un de l'autre, il est clair qu'il n'y aura entre le Verbe et l'Humanité du Seigneur, qu'une union morale et nullement hypostatique; que l'union ne se fera point dans le suppôt, comme parlent les Théologiens, et qu'il en faudra revenir nécessairement à l'Hérésie de Nestorius, qui ne veut pas admettre cette union, et cependant admettait entre le Verbe et l'Humanité, une union toute pareille à celle que Monsieur Descartes et moi admettons entre l'âme et le corps. Il est vrai, lui dis-je, et cela ne vaut pas la peine que vous vous expliquiez plus au long: j'entends assez qu'on ne peut être Cartésien, sans être manifestement Nestorien. Cela s'entend, répartit-il, si l'on ne prend pas soin de faire là-dessus de bons actes de foi, contre les démonstrations que la raison oppose: car sans cela on serait aussi Socinien: je n'ai point trouvé de Socinien dans mes voyages qui ne m'ait accordé de tout son coeur cette union morale de la

Divinité avec l'Humanité de Jésus-Christ: mais ils m'ont tous soutenu que l'union hypostatique et l'unité de la personne est impossible; et ils se soutenaient par les mêmes raisons par lesquelles je leur prouvais que l'âme et le corps ne pouvaient être unis de telle sorte qu'ils n'aient que la même subsistance, parce que la subsistance n'étant, selon nous, qu'un mode de l'être, la subsistance de la matière ne peut être une manière d'être de l'esprit, ni la subsistance de l'esprit une manière d'être de la matière. Il y a autant de contradiction à faire subsister la matière par l'esprit, qu'à faire subsister l'esprit par la matière; et il y a autant de contradiction à unir véritablement et physiquement l'âme avec le corps, qu'à faire que l'esprit soit long et large, et que la matière pense. N'admirez-vous pas, mon enfant, jusqu'où nous a conduits insensiblement ce Principe, que la longueur, la largeur, et la profondeur sont l'essence de la matière; et n'espérez-vous pas, qu'avec l'aide de Dieu, cette Philosophie fournira de grandes matières de triomphe à la Foi de tous ceux à qui nous pourrons l'insinuer? N'est-elle pas contraire à d'autres mystères, lui dis-je? Je n'ai point encore trouvé, me dit-il, d'homme plus insatiable et plus infatigable que vous: je crois que vous écouteriez philosopher jusques au Jour du Jugement, sans songer à vous ra-

fraîchir et à prendre aucune réfection. Vous ne savez pas, sans doute, que je me couche régulièrement à huit heures et demie en cette saison, et qu'il ne nous reste pas trop de temps pour souper, pour nous recréer ensuite, et puis pour me retirer chez moi, faire ma prière et mon examen. Hé bien, lui dis-je, je vais donner ordre à vous faire servir, car pour moi je ne fais qu'un repas; je prendrai ce temps pour aller écrire, durant que vous mangerez.

CINQUIEME ENTRETEN

Bonsoir, Monsieur Jean le Brun, dis-je, en rentrant dans ma chambre, après avoir écrit, avez-vous bien soupé et sans distraction? Fort bien, par la grâce de Dieu, me répondit-il, j'ai médité durant tout le repas sur l'extravagance de certains Hérétiques que j'ai vus en Allemagne, appelés Ubiquitaires, qui croient communier toutes les fois qu'ils mangent, parce qu'ils s'imaginent que le Corps de Jésus-Christ est partout. Ne faut-il pas être insensé pour dire cela? Car si l'étendue et l'impénétrabilité sont de l'essence de la matière, n'est-il pas aussi impossible qu'un corps soit reçu dans un autre corps d'égale ou de moindre étendue, qu'il est impossible qu'un corps cubique de neuf pieds soit renfermé dans l'espace d'un corps cubique de trois pieds? Ce qu'il y a de plus ridicule dans ces Ubiquitaires, c'est qu'ils croient que leur opinion est probable en bonne Physique, et qu'il n'implique point du tout qu'un corps puisse être en deux endroits, ou que son étendue puisse être augmentée, ou rétrécie.

Si ces gens-là, répondis-je, n'étaient Hérétiques qu'en ces deux points, ils ne seraient point retranchés de notre Communion; car un Maître-ès-Arts me contait l'autre jour que ces deux opinions sont problématiques dans les Ecoles Catholiques, où il me disait, qu'on considère dans la quantité trois effets différents: le premier est de distinguer les parties entr'elles et à leur égard: le second, de les distinguer et les situer les unes hors des autres par rapport au lieu: et le troisième, d'exclure tout autre corps de ce même lieu. Le premier de ces effets est de l'essence de la quantité et toujours nécessaire; les deux autres ne le sont pas: de sorte que les Ubiquitaires ne sont pas ridicules du côté de la Physique, en ce qu'ils assurent une chose impossible; mais ils le sont du côté de la Théologie, de la Tradition, et de l'Ecriture qu'ils combattent.

Mon Dieu, mon enfant, reprit Jean le Brun, d'un ton de compassion, vous êtes tombé dans le sens réprouvé, depuis que vous êtes passé dans ce cabinet, et voulez-vous encore vous égarer dans les imaginations d'Aristote? Ah! Monsieur, répartis-je, je n'ai pas cru que ce fût-là l'opinion d'Aristote: le Maître-ès-Arts me disait au contraire, qu'Aristote était assez conforme à ce que vous m'avez dit, de l'impénétrabilité et

de l'étendue essentielle à la matière. Il m'al-léguait Saint Thomas pour ces trois effets de la quantité. Il disait que ce Saint, qu'il louait infiniment, a ratifié la Philosophie d'Aristote, et l'a accommodée à la Foi, quoique par une modestie Angélique il dissimule souvent les chutes de ce Philosophe, pour se dérober la louange qu'il mérite de l'avoir redressé; et qu'il se contente d'en expliquer modestement les obscurités et les erreurs, en leur donnant un tour et un sens conforme aux vérités de la Foi, en quoi il mérite, sans doute, plus de louange que tous les Fondateurs de Sectes, et tous les Inventeurs d'Opinions nouvelles. Ce Maître-ès-Arts me gagna le coeur en faveur de Saint Thomas: c'est pourquoi, Monsieur, si vous ne voulez point vous brouiller avec moi, je vous prie ne traitez point d'imagination les pensées du plus solide et du plus sage de tous les Docteurs; car pour Saint Thomas je me brouillerais avec vous, avec votre trisaïeul *Jordanus*, avec Descartes, et avec une certaine Cabale de Philosophes hypocrites, qui sous ombre de tourner Aristote en ridicule, confondent dans leur raillerie insolente, et mêlent dans leurs brocards sacrilèges, la Doctrine de ce grand Homme, seulement peut-être, parce qu'il était grand ennemi de tout ce qui s'appelle invention et nouveauté

en matière de Théologie, et dans les questions de Philosophie qui ont quelque rapport aux vérités de la Religion. Contentez-vous, Monsieur Jean le Brun, que je vous abandonne Aristote dans tous les points où il ne s'accorde pas avec Saint Thomas. Comme nous ne lisons guères les Ouvrages de ce Docteur, reprit-il, parce qu'il raisonne trop, et qu'il prend même à tâche de prouver tous les points de la Religion, et de faire voir que la Physique ne leur est pas contraire: et comme je me garderai bien de m'appliquer à le lire, de peur de diminuer le mérite de ma foi, je ne puis pas juger si l'estime que vous avez pour ce Saint, et les plaintes que vous faites, ont beaucoup de fondement; ainsi je ne me brouillerai point avec vous pour cela, et nous pouvons continuer à dire, sauf le respect de Saint Thomas, qu'il y avait une manière plus facile d'expliquer la Nature, que de s'aller embarrasser et soutenir avec Aristote qu'il y a des accidents. N'était-il pas plus court et plus aisé de dire qu'il n'y a que des substances? Mais comme chaque Serviteur de Dieu a sa vocation particulière, qui compose son caractère, et qui est propre au temps dans lequel Dieu le fait briller dans l'Eglise, le caractère de Saint Thomas était de rectifier les mœurs de son siècle, en rendant les vérités de la Foi vraisemblables,

et mon caractère et celui des Conducteurs de ma vocation, est de faire voir clairement que les vérités de la Foi sont contraires à la raison, et de réformer les mœurs des Chrétiens, en réformant leur manière de croire: car vous devez savoir, mon fils, qu'il y a trois sortes de Foi. La première est de croire aveuglément, sans examiner si ce qu'on croit est raisonnable, puisqu'on nous le propose à croire. La deuxième est quand on croit, ou en connaissant, ou en cherchant la raison de ce qu'on croit. Et la troisième enfin, est de croire en connaissant clairement que ce qu'on croit est contre la raison. Or de ces trois sortes de Foi vous voyez bien que la troisième est la plus glorieuse, et la plus méritoire. Béni soit le Père des Lumières, qui a fait les premiers Pères de l'Eglise les Apôtres de la première de ces trois sortes de Foi, Saint Thomas de la seconde, et moi de la troisième. C'est pourquoi, lui dis-je en riant, vous eussiez sans doute voulu que les Ubiquitaires eussent pris votre principe de l'impénétrabilité et de l'étendue essentielle à la matière, afin qu'ils vissent que ce qu'ils croient de la matière, est tout à fait contraire à la raison; mais ne seriez-vous pas bien aise aussi que les Catholiques Romains suivissent cette Philosophie, afin d'élever leur Foi, en leur démontrant évi-

demment que tout ce qu'ils croient de ce mystère est physiquement impossible? Vous l'avez dit, mon fils, me dit-il, en m'embrasant, comme ce qu'on croit de l'Eucharistie est le point essentiel qui divise les Hérétiques de ce temps d'avec l'Eglise Romaine; et comme il sera toujours un sujet de discord, quand même les Calvinistes se relâcheraient sur les autres points, il est important d'exalter la Foi des Chrétiens sur ce mystère, d'en augmenter le mérite, la gloire et la pureté, et de distinguer ceux qui ont quelque penchant au Calvinisme, d'avec ceux qui sont inviolables dans leur créance. Ce dessein est louable, lui dis-je. Et de plus très facile, reprit-il; car par la miséricorde de Dieu, ce que je vous ai dit de l'étendue et de l'impénétrabilité de la matière, renverse de fond en comble tout le mystère de l'Eucharistie, et le ruine si évidemment que le plus ingénieux et le plus habile Sophiste du monde n'y saurait trouver de réponse. De sorte que, quand notre Philosophie n'aurait pas la gloire d'avoir fourni à la Foi des matières de triomphe dans les autres vérités de la Religion, elle le fait tellement dans ce mystère, que ce serait uniquement pour cela qu'il faudrait la mettre en vogue, pour hâter la Réformation que nous méditons. Car enfin, il est impossible que dans

nos Principes la Raison et la Foi s'accordent jamais dans l'Eucharistie. Supposez que l'étendue soit de l'essence de la matière, et qu'il soit de l'essence d'un corps de trois pieds, d'occuper l'espace de trois pieds, n'est-il pas vrai qu'il est physiquement impossible que ce corps de trois pieds soit dans la plus petite particule d'une Hostie? On a beau se tourmenter, on ne répondra jamais à cela, non plus qu'à ceci. L'impénétrabilité est de l'essence de la matière, donc il est impossible qu'une partie de la matière soit dans un même lieu que l'autre. Je donne au plus grand Chicaneur de l'Univers de répartir à cela.

Vous êtes bien présomptueux, Monsieur Jean le Brun, lui dis-je; et moi je trouve qu'il est très facile de vous répondre. Dieu n'est-il pas tout-puissant, et l'Ange Gabriel n'a-t-il pas dit que rien n'est impossible à Dieu? Ah, mon fils, s'écria-t-il, avec un grand éclat de rire! Voilà une des choses habiles et politiques que le sage Monsieur Descartes a insérées ironiquement dans ses Ouvrages, pour amuser les simples, pour se moquer des Moines, et pour éluder les censures des Universités, et il a prudemment fait d'en user ainsi; avec un Passage de l'Ecriture on éblouit bien des gens, et avec un peu de crédit et d'intrigue on gagne du temps:

mais entre-nous qui savons en quel sens l'Ecriture a parlé, et ce que c'est que la toute puissance de Dieu, de quoi vous avisez-vous de vouloir détruire mes deux démonstrations, par une réponse si frivole? Est-ce que vous étendez sérieusement la puissance de Dieu sur les essences des choses? Voyons un peu quelle est votre créance sur la puissance de Dieu.

Puisqu'il faut toujours, lui dis-je répondre positivement, précisément et sérieusement, quand on nous interroge de notre Foi, je vous dirai que je crois là-dessus ce qu'un certain grand Jacobin me disait l'autre jour que Saint Thomas en croit: il me disait que ce Saint explique cela de cette façon. Il dit que Dieu tout-puissant peut tout faire; mais que tout ne peut pas être fait par ce Dieu tout-puissant. Qu'est-ce que cela, s'écria Jean le Brun, vous raillez-vous de moi, et votre Saint Thomas ne raisonne-t-il pas autrement? Attendez, lui dis-je, vous serez assurément content de lui. Il y a des choses, selon ce Saint Docteur, qui sont essentiellement impossibles, et il y en a qui ne sont impossibles que par accident. Une chose est essentiellement impossible, quand elle ne peut pas arriver sans qu'il implique contradiction, et sans qu'on puisse dire d'elle, ou de quelque autre chose, cela est et cela n'est pas tout en-

semble. Une chose est impossible par accident, lorsqu'à la vérité il n'implique pas de contradiction qu'elle arrive; mais qu'elle ne peut arriver dans le cours ordinaire de la nature, quoiqu'elle puisse arriver par une disposition extraordinaire de Dieu. La première impossibilité est ordinairement attachée à l'essence des choses, et la seconde aux propriétés et aux accidents. Un Ange, par exemple ne peut manger et boire, parce que la nature de l'esprit n'est que de penser et vouloir; et il y aurait contradiction de supposer qu'il mange et boit: on pourrait dire qu'il est esprit, et qu'il ne l'est point; qu'il est esprit, puisqu'il est Ange; et qu'il n'est point esprit, puisqu'il mange et qu'il boit. Mais vous, Monsieur Jean le Brun, vous mangez et buvez fort bien, par la grâce de Dieu; n'est-il pas vrai qu'il est impossible dans le cours ordinaire de la nature, que vous vous passiez de manger et de boire? Assurément, me dit-il. Hé bien, repris-je, cela s'appelle une chose impossible par accident; car il pourrait se faire que Dieu, par une disposition extraordinaire, vous pourrait faire vivre sans manger ni boire, et vous n'en seriez pas moins animal raisonnable. J'entends, me dit-il. Saint Thomas dit donc, poursuivis-je, que Dieu peut faire toutes les choses qui ne sont impossibles que par accident, et qui n'im-

pliquent point de contradiction; mais que pour celles qui sont essentiellement impossibles, et qui ne peuvent arriver sans une contradiction manifeste, Dieu ne saurait les faire, non pas par un défaut de puissance du côté de Dieu, mais par un défaut de possibilité du côté des choses. Fort bien, s'écrie Jean le Brun, Saint Thomas est un excellent homme, ne veut-il pas dire que Dieu ne peut changer les essences des choses? Ou du moins, repris-je que les essences des choses ne peuvent être changées? C'est pourquoi, ajouta-t-il, l'impénétrabilité et l'étendue étant de l'essence de la matière, il est impossible que le Corps du Seigneur n'ait toute son étendue dans l'Eucharistie.

Cela est certain dans vos principes, lui dis-je; mais voici une certaine idée, qui peut-être vous embarrassera. Tout le Corps de Jésus-Christ était dans l'embryon, quand Dieu y créa une Ame raisonnable, et dans ce moment on pouvait dire que c'était-là tout Jésus-Christ. Or Dieu qui prévoyait que Jésus-Christ devait se laisser en viande dans l'Eucharistie, n'a-t-il pas pu faire que cet embryon soit aussi petit, que la plus petite particule de l'Hostie? et ne peut-on pas dire que Jésus-Christ ne s'est laissé que tel qu'il était à la création de sa sainte Ame? Ha! non, mon fils, s'écria Jean le Brun, outre que

ce serait changer entièrement la façon de l'expliquer; et de plus il est aussi impossible que Jésus-Christ demeurant dans toute sa grandeur et ses dimensions, se soit réduit à cette figure qu'il avait à l'instant de la création de son Ame, qu'il était impossible de faire qu'il n'eût pas trente-trois ans quand il est mort, et qu'il n'eût pas crû en taille et en grandeur depuis sa naissance; Dieu ne pouvant empêcher que le passé ne soit passé. Il ne reste donc point de réponse, repartis-je, que de s'obstiner à dire, sans savoir pourquoi, que Dieu peut changer l'essence des choses. Et en ce cas-là, reprit Jean le Brun, on sera de la Secte de l'Hérétique Praxeas, qui étendait à l'étourdie la puissance de Dieu sur les choses passées, aussi bien que sur les essences. C'était grand dommage, car il avait de l'esprit et était bon Philosophe. Il soutenait que la matière est éternelle et indépendante de Dieu: si nous eussions vécu en même temps, nous nous fussions bien accordés ensemble; je l'eusse fait revenir de cette imagination insensée, que Dieu peut changer l'essence des choses, et faire que le temps passé ne soit pas passé. Comme il faut prendre les gens par leur faible, je lui eusse fait voir qu'il donnait par là grand avantage à Valentin son Antagoniste, et père des Valentinieniens, comme Praxeas l'était des Praxéens;

car, lui eussé-je dit, si Dieu peut changer l'essence des choses, il peut faire que deux et un font trente, et non pas trois: de sorte qu'il n'est pas impossible que la Divinité soit multipliée en trente Aeones, comme Valentin se le figure, et que de ces trente Aeones résulte encore cet essaim de Divinités, dont Tertullien raille Valentin d'avoir eu la libéralité d'enrichir les Cieux, par là j'eusse assurément ramené Praxeas à mon avis.

Il serait à souhaiter, Monsieur Jean le Brun, dis-je, que vous y ramenassiez encore tous ceux, qui font profession d'expliquer, ou de suivre Descartes; car ils disent tous d'un commun accord, qu'ils ne veulent point mettre de borne à la toute-puissance de Dieu, et sous ombre de respect et de soumission, ils accordent cent suppositions contradictoires. Ne vous embarrassez pas de cela, repartit Jean le Brun, et souvenez-vous des raisons politiques qu'on peut avoir de parler de la sorte, pourvu que les vérités de la Foi soient bien combattues par cette Philosophie, la Morale ira bien, et ne nous mettons pas en peine du reste. Je loue Dieu de ce que surtout elle combat le mystère de l'Eucharistie par tant d'endroits, qu'il est impossible que ce mystère puisse jamais s'accorder avec aucun de nos Principes.

Vous savez bien, par exemple, que c'est la

Foi de l'Eglise que les accidents du pain et du vin demeurent après la consécration, c'est le langage des Pères, des Papes, et des Conciles. Le Concile de Constance, le Pape Martin III, et le Concile Romain sous Jean XXII, le Concile de Trente, celui de Cologne y sont tous formels. Cependant notre Philosophie démontre qu'il n'y a point d'accidents dans la nature, que tout est substance, parce que tout est matière, et que le différent arrangement des parties de la matière fait toutes les machines, toutes les couleurs, tous les sons, et tout ce que nous sentons et que nous voyons. Or comprenez, mon fils, combien grande est l'atteinte que cette démonstration qu'il n'y a point d'accidents, donne à la confiance que nous avons que le Saint-Esprit préside aux Conciles, dirige les Papes, et conserve la Tradition; car s'il n'y a point d'accidents dans la nature, pourquoi le Saint-Esprit a-t-il décidé que les accidents subsistent sans sujet dans l'Eucharistie? Quoiqu'on ne puisse pas conclure nécessairement de l'Infaillibilité de l'Eglise pour les vérités de Foi, son Infaillibilité pour les matières de Philosophie; il n'y a guère d'apparence que, quand le Saint-Esprit parlerait de Philosophie par la bouche d'un Concile, en décidant quelque point de Foi, il voulut, en censurant les Hérétiques, s'exposer inutilement à la censure des Phi-

losophes, et faire une indigne alliance des ténèbres d'une ignorance crasse et infructueuse avec ses lumières salutaires, non plus qu'expliquer la vérité d'un mystère obscur par la fausseté d'une Philosophie encore plus obscure. Lorsque le Saint-Esprit se servirait d'une proposition de Philosophie pour expliquer un mystère, si cette proposition n'était pas de Foi, elle serait voisine de la Foi, si liée et si enchaînée avec la Foi, qu'il semblerait qu'on ne pût détacher l'une de l'autre. La ruine du fondement est la ruine de l'édifice; et l'absence du Saint-Esprit dans l'examen d'une vérité, est une grande conjecture qu'il n'est guère présent à la décision de cette vérité. Aussi pouvons-nous espérer que notre Philosophie rendra très difficile la créance de l'Eucharistie, puisque nous pouvons dire hardiment avec Monsieur Descartes, que personne jusqu'à nous ne peut avoir expliqué véritablement le mystère de l'Eucharistie, puisque tout le monde a supposé jusqu'ici que les accidents du pain et du vin y demeurent. L'avantage que la Morale et la Foi reçoivent en ceci, c'est qu'outre que cette démonstration contre l'existence des accidents décrédite et rend fort suspecte la vérité de la Tradition de l'Eglise, et taxe d'ignorance les Papes, les Conciles, les Pères, et tous les Docteurs: il arrive que n'admet-

tant point d'accidents, on ne peut expliquer ce Mystère par nos Principes, sans tomber dans de grands inconvénients, et sans renouveler plusieurs Hérésies. Avez-vous ouï parler de l'Hérésie des Stercoranistes? J'ai ouï dire, répondis-je, que le Cardinal du Perron et le Président Manguin en parlent, et qu'ils prouvent que ces sales Visionnaires croyaient à la vérité la Transsubstantiation, mais qu'ils disaient, que le Corps du Seigneur avait le même sort que les viandes que nous digérons.

Ce n'est pas-là tout, répondit Jean le Brun: ils expliquaient leur opinion, en disant que le Corps de Jésus-Christ avait dans l'Eucharistie la forme de pain, et tous les accidents sensibles qu'a le pain, ou pour mieux dire, toutes les apparences du pain. C'était là le fin de leur opinion, et la raison pourquoi ils disputaient ensuite si l'Eucharistie passait en excréments, ou s'exhalait par insensible transpiration. Quoique Thomas Valdensis rapporte qu'Heribalde Evêque d'Autun, et Raban Evêque de Mayence fussent du parti des excréments, on voit au septième tome du Spicilegium qu'Amalarius, qui à mon avis était le Chef de ces Hérétiques fantasques, laisse problématique si le Corps de Jésus-Christ, quand nous l'avons reçu, retourne invisiblement au Ciel, ou demeure dans no-

tre corps jusqu'à la mort, ou s'exhale par transpiration, ou sort avec les excréments: de sorte que ce sur quoi ces Hérétiques fondaient leur extravagante curiosité, c'est que le Corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie a la même forme, les mêmes accidents, et la même apparence que le pain: ce que nous sommes aussi obligés de dire nécessairement dans notre Philosophie. Car ôtant les accidents, comme nous faisons, il faut dire que les parties extérieures du Corps de Jésus-Christ prennent la même situation et le même lieu, et pirouettent de même que les parties extérieures du pain: or les parties de la matière constituant, selon nous, les formes essentielles des choses, il s'ensuit nécessairement que la forme essentielle du pain demeure dans l'Eucharistie: de sorte qu'outre l'Erreur des Stercoranistes, on voit encore ici l'Impanation de Luther, puisque des parties de matière disposées, tout comme l'étaient celles du pain un peu auparavant, constituent la forme essentielle du pain. Au reste, il arrive ici, malgré qu'on en ait, une chose bizarre car le pain est transsubstantié au Corps de Jésus-Christ, et le Corps de Jésus-Christ est transsubstantié en pain. Vous êtes ingénieux, lui dis-je, à tirer de grandes extravagances de vos Principes. Ce n'est pas tout, mon enfant, poursuivit-il, quant aux accidents et aux appa-

rences du pain, que les Stercoranistes disaient être nécessairement dans le Corps du Seigneur, il est clair que cela doit être ainsi dans nos Principes. Le changement qui arrive dans certaines parties du vin, sans en détruire la forme essentielle, et qui fait qu'il est aigre, par exemple, arriverait de même dans le saint Calice, si on l'exposait longtemps à l'air, et ce serait, selon nous, certaines parties du Sang de Jésus-Christ, qui prendraient cette situation, et qui piqueraient notre langue et notre odorat, aussi véritablement que serait du vin qui commencerait à se faire aigre; d'où il faut conclure, avec les Stercoranistes, que le Corps de Jésus-Christ a les mêmes accidents et la même forme du pain et du vin, et de plus qu'il est pain et vin; puisque les parties sont arrangées de même que les parties du pain et du vin.

Cela est convaincant, lui dis-je: un Cartésien est pire qu'un vilain Stercoraniste. Ou le serait sans la Foi, poursuit Jean le Brun; mais la Foi s'épure par ces contradictions. En voici encore une: L'Eglise a toujours dit et cru que les mêmes accidents en nombre, qui étaient auparavant, demeurent après la consécration; or cela ne peut être, puisque cette blancheur et cette rondeur ne sont ou ne s'offrent plus par le différent arrangement des parties du pain, mais par la diverse disposi-

tion des parties extérieures du Corps de Jésus-Christ; de sorte que ce qu'on a dit encore jusqu'ici est faux, que pour une véritable transmutation il faut qu'il reste quelque chose de ce qui était auparavant, puisqu'il ne reste ici quoi que ce soit. Ne trouvez-vous point, mon enfant, que notre Philosophie fait d'assez grands ravages?

J'admire, lui dis-je, comme quoi le Seigneur Descartes, se jette inconsidérément dans tous les précipices, et donne tête baissée dans toutes les Hérésies. Il est vrai, répondit Jean le Brun, que cela est merveilleux, qu'il ait pu tout à la fois favoriser tant d'Hérétiques; car il semble encore être de la Secte de ceux qui troublèrent l'Eglise du temps de Charles le Chauve. Ils soutenaient que dans l'Eucharistie il n'y a ni voile, ni figure; qu'on y voit et qu'on y touche véritablement Jésus-Christ; et qu'entre ce qu'on y voit et qu'on y croit, il n'y a point de différence: il est impossible que dans nos Principes nous ne souscrivions à cela, que nous ne disions que nous touchons véritablement le Corps de Jésus-Christ, et qu'il n'y a point d'autre voile ni d'autre signe que lui-même. Au reste, quant à la Tradition qui dit que dans le Sacrement il y a un signe et une chose signifiée, cela ne peut compatir avec nos Principes, si ce n'est qu'on voulût accorder une chose ridicule, et

avouer que le signe n'est point distinct de la chose signifiée, et que le Corps de Jésus-Christ est le signe de lui-même.

Ne pourrait-on point, lui dis-je, éluder une partie de ces choses que vous opposez à la Foi, et dire que Dieu conserve dans nos sens l'impression que le pain et le vin avait faite avant la consécration; et qu'ainsi de quelque manière que le Corps de Jésus-Christ soit dans l'Eucharistie, nous croyons toujours voir et savourer du pain, quoiqu'il n'y en ait point effectivement? Ce serait-là, mon fils, répondit Jean le Brun, une extravagante réponse. Premièrement, outre qu'elle n'aurait point de lieu à l'égard de ceux qui n'auraient pas vu le pain avant la consécration, on attribuerait à Jésus-Christ, si je l'ose dire, un prestige et un enchantement continuel; ce serait l'accuser de fasciner nos yeux, sans comparaison; comme on dit que font les Démons et les Sorciers; et on le rendrait immédiatement Auteur d'une illusion fantastique, très indigne de la gravité et de la Majesté de Dieu, et très injurieuse à la sincérité de son amour. Je me souviens en effet, lui dis-je, que le grand Jacobin, dont je vous parlais tantôt, me disait hier que Saint Thomas prend un très grand soin de justifier, qu'il n'y a aucune sorte d'illusion dans l'Eucharistie; parce que les sens ne peuvent juger que des

accidents, et rapporter seulement qu'il y a de la blancheur, de la rondeur, et de la saveur; Or tous ces accidents sont effectivement les mêmes qui étaient auparavant; ainsi il ne se passe nulle illusion, puisque la raison n'est point forcée de conclure qu'il y a du pain, quoique les accidents du pain s'y rencontrent; parce qu'une Lumière divine qui les éclaire mieux que ne font les sens, lui fait voir le Corps de Jésus-Christ sous ses accidents que les sens lui montrent.

Quoi qu'il en soit, dit Jean le Brun, il est certain que, si Dieu ne faisait autre chose, pour conserver les apparences du pain et du vin, que de conserver ou de produire cette impression dans nos sens, il ne resterait dans l'Eucharistie rien de tout ce qui y était auparavant; et si on eût expliqué ainsi ce Mystère du temps de Théodoret, les Eutichiens eussent remporté sur lui tout l'avantage, et il n'eût eu rien à répliquer. Les Eutichiens soutenaient que par la Résurrection, ou par l'Ascension, la Nature Humaine de Jésus-Christ était entièrement absorbée par la Nature Divine; en sorte qu'il ne reste plus maintenant en Jésus-Christ que la Nature Divine. Théodoret et Gelase soutenaient pour les Catholiques la vérité des deux Natures en Jésus-Christ, aussi bien maintenant qu'il est à la droite de la Majesté de son Père, que

lorsqu'il était parmi les hommes. Les uns et les autres se servaient, pour expliquer leur créance, de la comparaison de l'Eucharistie. De même, disaient les Hérétiques, que les symboles sont entièrement changés par la Consécration, et deviennent toute autre chose que ce qu'ils étaient: ainsi la Nature Humaine est entièrement changée par la Résurrection ou par l'Ascension en la Nature divine. Théodoret et Gélase prétendaient aussi convaincre les Eutichiens par ce même Mystère. Comme les signes sacrés, disaient-ils, ne sont pas tellement changés, que leur première figure et les mêmes accidents ne demeurent: de même la Nature Humaine n'est pas entièrement absorbée en la Nature Divine. Vous voyez, mon Enfant, que, quoiqu'il y ait peut-être à dire dans cette comparaison de l'E-vêque de Cir et de ce Pape, elle leur donne pourtant tout l'avantage sur les Eutichiens; mais ce n'est que dans la supposition qu'il demeure véritablement quelque chose des symboles sacrés; car s'il n'en demeurerait rien du tout, comme effectivement dans notre Philosophie il n'en peut rien demeurer, les Eutichiens ont gagné, il faut leur quitter la partie; et voilà Dieu merci un nouveau sujet de triomphe pour notre Foi.

Mais ne pourrait-on pas dire, répartis-je, dans cette Philosophie, qu'il reste effective-

ment quelque chose de ce qui était auparavant, en ce que Dieu y conserve miraculeusement les apparences du pain, c'est-à-dire, les mêmes modes du pain, sans conserver le pain? Cela implique contradiction, répondit Jean le Brun; car, puisqu'il n'y a point d'accidents, les modes seraient des substances qui ne seraient point distinguées du pain, et par conséquent qui ne pourraient être, le pain n'étant point. Pourrait-on imaginer une plus grande chimère, que de dire que la manière d'être d'une chose peut subsister sans que la chose soit, c'est-à-dire, qu'un homme peut demeurer assis dans un fauteuil, sans que son corps soit dans le fauteuil?

On dit quelquefois des choses bien faibles, quelque fort qu'on soit, lui répliquai-je. J'avais ouï faire cette réponse à un homme de bon sens et de bon esprit, qui a pris à tâche d'expliquer la Philosophie de Monsieur Descartes. Il est impossible, reprit Jean le Brun, que ceux qui expliquent cette Philosophie, s'accordent jamais avec la Foi; et toutes les fois qu'ils l'entreprendront, ils ne peuvent jamais se passer de dire des choses très faibles. Il n'y a point de parti à prendre que de dire que l'esprit humain n'est pas capable de comprendre les liaisons de certaines vérités de Foi, avec certaines vérités de Philosophie; et bien loin de nous plaindre de cette

faiblesse de notre esprit, nous devons en louer Dieu, puisque plus les vérités de la Philosophie sont éloignées des vérités de la Foi, plus nous avons de mérite à être fidèles.

Cependant, comme cette grande opposition qu'a notre Philosophie à la Foi, pourrait peut-être la rendre odieuse, il sera bon de faire remarquer que la Philosophie qui soutient que les accidents peuvent subsister sans sujet, n'est pas la Philosophie des Pères de l'Eglise; et pour cela il faut assembler avec grand soin autant de passages des Pères qu'on en pourra trouver, qui sembleront dire cela; sur tout il faudra fort appuyer sur ce qu'a dit le Cardinal Pierre Dailli, que, s'il se trouvait quelqu'un qui dise que les accidents ne peuvent subsister sans sujet, il ne serait point Hérétique.

Vous voyez, Monsieur, répondez-je, je ne doute point que tous nos Confrères, les Réformateurs de la Morale, ne cherchent avec grand soin, et ne fournissent des Passages des Pères pour combattre la Philosophie des accidents; mais je vois à ceci de très grands inconvénients. Premièrement, s'il est vrai que les Pères de l'Eglise n'aient point tenu cette Philosophie des accidents, dira-t-on qu'ils aient tenu la vôtre, et que votre Trisaïeul *Jordanus* ni *Joannes Brunus*, ni Descartes, n'ont point la gloire de l'avoir inventé? Il

serait ridicule de dire, répartit-il, que les Pères ont su cette Philosophie, personne ne le croirait. Il faut dire que la Foi des Pères était une Foi aveugle et soumise, qui n'avait nulle liaison et qui ne dépendait nullement de la Philosophie particulière que chacun d'eux pouvait tenir; qu'ils proposaient simplement les Mystères à croire, et qu'ils n'en faisaient nullement dépendre l'explication des questions de la Philosophie.

Tout ce que vous dites là, Monsieur, répliquai-je, ne vous sauve point d'un étrange inconvénient, que je m'étonne que vous et vos Amis n'ayez point senti. Ne voyez-vous point quel avantage ce sera pour les Calvinistes, et combien leur Erreur sera confirmée, si vous leur apprenez, ou si vous allez copier dans les Livres de leurs Ministres, les Passages des Pères qui semblent prouver, que les accidents ne sauraient subsister sans sujet? Ils inséreront de là, que la manière dont l'Eglise Romaine explique l'Eucharistie, n'est pas conforme à la Tradition des Pères; et puis quand ils verront que votre Philosophie prouve si évidemment, par tant de démonstrations, que ce que l'Eglise Romaine croit de ce Mystère est physiquement impossible, ils ne s'y rangeront jamais. Tant pis pour eux, répondit Jean le Brun; s'ils sont prédestinés, ils croiront contre la raison et

contre la démonstration; et s'ils sont réprouvés, Dieu les hait de toute éternité, et je les hais aussi: *Esaü autem odio habui, iniquos odio habui.*

Il serait pourtant bon d'aimer nos Frères, et de travailler à leur conversion, lui dis-je; et il serait encore à propos de ne point scandaliser les Fidèles, de ne point donner occasion de douter de notre Foi, ni lieu de penser que nous sommes Calvinistes dans le coeur. Car enfin quoique nous puissions dire, nous ne dissuaderons jamais le monde que nous ne soyons Calvinistes dans le coeur, tant que nous ferons nos efforts pour donner cours à une Philosophie, par laquelle les Erreurs de Calvin sont physiquement démontrées. Or je vous avoue, Monsieur, que votre Secte de Calvin me paraît par tant d'endroits si injurieuse à Jésus-Christ et si peu Chrétienne, que non seulement j'aimerais mieux mourir mille fois que de l'embrasser; mais j'aimerais mieux mourir et renoncer à la gloire d'être le Coadjuteur de votre Apostolat, que de donner le moindre ombrage qui favorise cette Secte. Il est pourtant impossible, répondit-il, pour en parler franchement, que nous soyons tout à fait exempts de soupçon: mais, mon fils, les serviteurs de Dieu se mettent-ils en peine de l'estime des hommes? Oui, quand il est question de la Foi, répondis-je; et je vous

déclare, une fois pour toutes, qu'absolument je ne veux rien risquer là-dessus. Ah! mon fils, reprit-il, il sera bien difficile de trouver un expédient pour cela. J'en demanderai pourtant un à Dieu cette nuit; car enfin, je veux que vous soyez des nôtres, et j'espère qu'il m'en révélera quelqu'un durant le sommeil, qui commence à me presser; c'est pourquoi je vous donne le bonsoir, il est près de neuf heures, je vous reverrai demain. Allez, Monsieur Jean le Brun, dormez bien, vous en avez besoin.

SIXIEME ENTRETEN

A peine était-il jour, que le vénérable Jean le Brun heurta rudement à ma porte. Les Valets le maudirent; et après lui avoir enfin ouvert, on vint me dire à mon lit, que le Pèlerin si grand buveur demandait à me parler d'une affaire importante. Qu'il entre, dis-je, et qu'on nous laisse seuls. Monsieur Jean le Brun, lui dis-je, en le voyant entrer, vous est-il arrivé cette nuit quelque aventure fâcheuse, et venez-vous si matin pour employer mon service? Tant s'en faut, répondit-il; je me suis hâté de venir, avant même que d'avoir fait ma Méditation, pour vous dire une nouvelle qui vous réjouira. Et qu'est-ce, lui dis-je? C'est que vous êtes Prédestiné: Moïse me l'a dit. La nouvelle est réjouissante répondis-je, et d'autant plus que vous la tenez de bonne part: Mais encore quel commerce avez-vous avec Moïse? Je ne l'avais jamais vu jusqu'à cette nuit, répondit-il; je me couchai hier au soir en grand souci, sur la difficulté que vous me faisiez: je m'endormis pourtant; et sur

l'aurore à l'heure que Dieu a accoutumé d'envoyer les Visions Célestes, Moïse m'est apparu, et après m'avoir remercié de la part de Dieu, des longs travaux que j'ai soufferts, pour la réformation de la Morale, il m'a dit que Dieu vous a prédestiné à être le Bâton de ma Vieillesse, le Coadjuteur de mes Desseins, et l'Héritier de mon Zèle. En disant cela, Moïse qui tenait en sa main son Pentateuque, l'a ouvert, et a proféré ces paroles: Dis de ma part au Coadjuteur de tes travaux, et au Compagnon de tes Couronnes, que la Philosophie que tu enseignes, et qui mal à propos lui paraît suspecte, est à la lettre la même que j'avais dans l'esprit, quand je composai la Genèse; je n'en eus jamais d'autre. Dieu, pour les péchés du Monde, n'a pas voulu qu'on ait encore découvert cela, mais sa colère est passée, et le temps de sa miséricorde est venu: on entendra désormais les deux premiers Chapitres de la Genèse, et on saura comment le Monde a été fait. Alors il a lu; et s'arrêtant à chaque verset, il y a appliqué ma Philosophie, si clairement et si invinciblement, que j'en ai été tout consolé. Après avoir lu deux Chapitres, il a fermé le Livre, et le bruit qu'il a fait en le fermant m'a éveillé: je me suis levé en sursaut, et suis couru vous dire cette grande nouvelle.

Moïse, repartis-je, ne vous a-t-il expliqué

que la Genèse, et ne vous a-t-il rien dit de l'Aeneïde de Virgile, et des Métamorphoses d'Ovide? Non, répondit-il: pourquoi me faites-vous cette question-là? Parce-que, lui dis-je, Messieurs les Alchimistes auront un grand avantage sur vous. Un homme rare qui me vint entretenir l'an passé, à peu près comme vous faites, avait eu Révélation aussi, que son Système et tous les Mystères de la bénite Pierre Philosophale, étaient contenus clairement dans la Genèse, dans le Livre de Job, dans la Sagesse, dans les Proverbes, dans l'Apocalypse, et de plus dans l'Aeneïde de Virgile, et dans les Métamorphoses d'Ovide; et que tous ces Livres n'ont jamais été composés que pour l'expliquer. Ce qu'il y a de plaisant en ceci, est que cet Homme m'expliqua tous ces Livres à la lettre, d'une manière si précise, que quoi que, je risse de sa folie, je ne pouvais m'empêcher de l'admirer. Je vous admirerais aussi beaucoup, Monsieur Jean le Brun, si vous appliquiez la Genèse à votre Philosophie, aussi nettement que cet Homme, tout insensé qu'il était, l'appliquait à la sienne. Hélas! dit-il, ce n'est pas moi qu'il faut admirer, c'est Moïse qui me l'a expliqué. Je vous avoue que jusqu'à ce matin j'avais toujours trouvé que la Genèse était absolument contraire à mes Principes, et je n'en étais point fâché, parce-que cela donnait d'au-

tant plus d'exercice à ma Foi: car, par mes Principes, le Soleil est la Cause de l'assemblage des parties intérieures de la Terre: c'est lui qui forme les croûtes dont nous avons parlé; ainsi cette Terre ne peut-être formée que longtemps après le Soleil. De plus, le Soleil est la cause des arbres, des fleurs, des fruits, etc., cependant Moïse dit, que la Terre, l'Eau, le Ciel, les fruits, les fleurs, et les arbres, ont été faits plutôt que le Soleil. Je m'étais toujours flatté que ces deux choses étaient d'une contradiction manifeste, et qu'il était impossible d'accorder là-dessus la Philosophie et la Foi. De plus, je savais par démonstration physique, que la lumière n'est qu'une pensée de l'homme; cependant l'Ecriture dit, que l'homme ne fut créé que le sixième jour, et la lumière le premier, et le Soleil toujours après la lumière. De plus, l'Ecriture parlant des animaux de l'air, de la terre et de l'eau, leur donne une âme vivante qui les fait mouvoir. Or par mes Principes nulle bête n'est animée, ce ne sont que de purs automates, et des machines insensibles: Tout cela me paraît très propre à exercer la Foi. Loué soit Dieu, qui ne veut pas que j'aie tant de mérite, et qui m'a fait entendre aujourd'hui que la Philosophie de la Genèse est la même que la mienne: et voici comment. Je vous ai fait entendre, ou j'ai dû le faire, qu'entre toutes les

différences que les figures peuvent mettre parmi les petits corpuscules, qui sont les parties de la matière, un grand nombre sont ronds comme de petites boules, d'autres assez subtils pour remplir les espaces qui sont entre ces boules, et d'autres d'une figure irrégulière et embarrassante; de tout cela confondu ensemble, il a dû se former de grandes masses, pareilles à la masse de la Terre: au-dessus de ces masses il a dû rester quantité de particules longues comme des aiguilles et fort pliables, et quantité d'autres semblables à celles qui composent l'air; tout cela doit avoir été nécessairement entouré d'un nombre infini de petites boules, et d'un autre nombre infini plus subtil, pour remplir les intervalles des boules. Voilà fort clairement et fort intelligiblement la chose, tout comme Moïse la raconte dans la Genèse.

Hé! Monsieur, m'écriai-je, voilà une Bible sur cette table, montrez-moi cela, s'il vous plaît. Le voici, me dit-il, en l'ouvrant: *Au commencement Dieu créa le Ciel et la Terre: or la Terre était inutile et aride, et les ténèbres étaient sur la face de l'abîme, et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux.* Voilà l'affaire: Peut-on parler plus clairement et avec un plus grand détail? Cela est fort clair, me récriai-je, et j'admire que Saint Augustin, qui avait tant d'esprit, et que Platon, qui était si

spéculatif, et qui avait lu les Livres de Moïse, ne se soient pas aperçus de ce Système, qui est expliqué là si clairement: tant il est vrai que cet Esprit, qui était porté sur les eaux, souffle où il veut. Vous parlez là selon le sens moral, me dit-il; car vous voyez bien qu'il est évident que selon le sens littéral, cet Esprit qui était porté sur les eaux était la matière subtile qui était agitée au-dessus des corpuscules en aiguilles. Voilà qui est fort philosophique, fort naturel, et fort Catholique, repris-je: je vous prie d'appliquer ainsi à votre Système toutes les paroles du Passage que vous venez de citer. Comment, me dit-il, est-ce que vous ne trouvez pas ce Passage bien formel et bien clair? Pardonnez-moi, répliquai-je; mais je voudrais voir si je l'entends tout à fait comme vous. C'est sans doute, dit-il, puisque vous êtes prédestiné à réformer la Morale avec moi: ce n'est pas la peine que je perde le temps à vous expliquer tout cela plus au long. Remarquez cependant que notre Philosophie a le privilège elle seule de pouvoir expliquer cette grande difficulté, qui depuis tant de siècles a mis tous les esprits à la torture, comment il faut entendre ce qu'a dit Moïse, que la lumière a été créée avant le Soleil: car pour cela il ne faut que supposer que Dieu créa d'abord tout à la fois le Ciel, la Terre et les Eaux, et que des Corps assez sub-

tils, pour être appelés Esprits du Seigneur, étaient portés çà et là; et qu'ensuite tout l'ouvrage des six jours n'a été que pour régler tout le mouvement des corps déjà créés; de sorte que le premier jour, qui commence par la formation de la lumière, veut dire manifestement que s'étant formés différents tourbillons des petites boules dont nous avons parlé, et que ces petites boules tournant autour d'un même centre, la matière subtile qui remplissait les intervalles de ces boules s'assembla nécessairement vers le centre; de là elle poussa les globules qui l'environnaient: ces globules poussés firent la lumière en tous les endroits où il se trouva un suffisant amas de matière subtile, semblable à celui qui remplit les intervalles des petites boules: mais comme il ne pouvait pas encore s'être assemblé une grande quantité de matière subtile dans le centre, son effet sur les petites boules ne pouvait pas s'étendre fort loin, et les petites boules ne pouvaient pas produire fort loin leur lumière; c'est pourquoi elles y laissaient les ténèbres, et c'est précisément et littéralement ce qui est écrit, que *Dieu divisa la lumière des ténèbres*: c'est-à-dire, que les petites boules furent en certain endroit agitées, et en un certain sens, qui agitait certaine matière subtile, en un certain autre endroit, dans lequel s'il y eût eu un homme, cet homme eût

formé cette pensée qui s'appelle lumière, et eût dit, *il est jour*: et s'il eût été en un autre endroit où la matière subtile n'eût pas été ainsi agitée, il aurait dit, *il est nuit*: et voilà ce qui est écrit, *Dieu divisa la lumière des ténèbres*. Que dites-vous de cela? Cette explication est solide et nouvelle, répondis-je. Le second jour est-il aussi savamment et aussi curieusement expliqué? Tout de même, reprit-il: il est si vous voulez encore mieux. Voici comme il y a dans l'Ecriture: Dieu dit, que le Firmament soit fait au milieu des eaux, et qu'il divise les eaux des eaux; et il divisa les eaux qui étaient sous le Firmament, d'avec celles qui étaient sur le Firmament, et il appela le Firmament Ciel.

Le Firmament, mon fils, comme Moïse m'a dit ce matin, n'est autre chose que le parfait arrangement de cette infinité de tourbillons qui remplissent nécessairement l'espace immense que la matière occupe. Tous ces tourbillons étant parfaitement arrangés, les masses qui se trouvèrent en ce tourbillon où nous sommes, furent séparées par la matière subtile du tourbillon, laquelle s'écoula entr'elles, et qui les divisa, et les tint éloignées du centre, selon qu'elles se trouvèrent plus ou moins pesantes, ou solides. Cette matière du tourbillon n'est autre chose que la matière du Firmament. Ces grandes masses composées

de particules embarrassantes et couvertes d'aiguilles longues, pliables et déliées ne sont autre chose que des terres couvertes d'eaux. Donc il est vrai de dire, que le Firmament a divisé les eaux des eaux, puisqu'il a divisé ou ces Terres, ou ces Planètes, car c'est cela même. Vous entendez maintenant ce que c'est que les cataractes qui s'ouvrirent au temps du Déluge: c'était quelque-une de ces Masses, de ces Terres, ou de ces Planètes, dont la Mer se versa sur notre Terre.

Le second jour que vous venez d'expliquer, lui dis-je, peut faire comprendre qu'il y a des hommes aussi dans les autres Terres, Masses, ou Planètes. Croyez en ce que vous voudrez, reprit-il, il n'est pas maintenant question de cela. Dieu au troisième jour assembla les eaux qui couvraient tout le rond de la Terre, afin qu'une partie de la Terre demeurant à découvert, pût produire des plantes et des arbres. C'est donc en ce jour, Monsieur, lui dis-je, que se fit le fracas épouvantable, dont vous me parliez hier après dîner, dans l'Histoire des Aventures de la Terre. Justement, repartit-il; car si la Terre eût demeuré ronde, les eaux n'eussent pu s'assembler en un lieu, et eussent toujours couvert nécessairement toute la superficie. Il faut donc dire que la croûte supérieure s'étant entr'ouverte en ce jour, il s'en entassa irrégulièrement de grands mon-

ceaux les uns sur les autres, ce qui fit les montagnes et les collines: voilà le troisième jour. Pour le quatrième, Dieu créa les deux grands Luminaires, c'est-à-dire, qu'il s'écoula tant de matière subtile vers le centre de ce tourbillon où nous sommes, par l'effort que firent les petites boules de s'éloigner de ce centre, qu'elle fut capable de pousser lesdites petites boules jusqu'à la circonférence du tourbillon, ce qui forme les rayons qui nous font voir si brillante cette matière subtile, ou ces limailles, ou ces raclures qui sont assemblées au centre de ce tourbillon, que nous appelons Soleil. Il ne faut dire maintenant, si ce n'est que cette matière subtile assemblée dans le centre, a assez de force pour pousser les petites boules des tourbillons voisins, pour y faire sentir son action, et l'on comprendra facilement ce que c'est que la lumière de la Lune et des Etoiles; c'est pourquoi sans m'y amuser, je passe au cinquième et sixième jour, qui sont de très grande conséquence dans notre Philosophie. Il est écrit, que Dieu dit en ces jours: *Que les eaux produisent tout reptile ayant âme vivante*, et tout volatile; et que la Terre produise âme vivante selon son genre, reptiles et bêtes. J'avais cru jusqu'ici que notre opinion sur les automates ou machines apparemment vivantes, que nous appelons animaux, était contraire à l'Ecriture;

mais Moïse m'a fait remarquer ce matin, que sa Genèse nous insinue assez que les bêtes n'ont point d'âme: car quoiqu'il y ait dans la Vulgate, *Que la terre produise âme vivante*, la vérité Hébraïque porte, *Que la Terre produise un individu*. Or un individu ne signifie autre chose, qu'une certaine machine disposée et organisée de telle façon, que, si elle était rompue, elle n'aurait plus le même mouvement, et ne serait plus la même. Et pour montrer que cela est ainsi, cette machine, que la Vulgate appelle âme vivante, est produite par la terre et par l'eau; puisqu'il est dit, *Que la Terre produise âme vivante*. Or tout ce qu'un corps produit ne peut être qu'un corps: donc cette âme vivante, ou cet individu n'est qu'un corps. De sorte que ce qui fait vivre et mouvoir les bêtes, n'est qu'une certaine disposition des parties de la matière; comme ce qui fait aller une horloge, n'est qu'une certaine disposition des roues. De ce principe s'ensuit nécessairement cet autre, que l'homme se meut aussi par les mêmes ressorts, et par une disposition de la matière et des organes, toute semblable à celle des bêtes. D'où vient que l'Ecriture, après avoir dit que l'individu fut produit par la terre, dit aussi que l'homme fut formé de boue. De sorte qu'il est constant que ce n'est pas une âme qui fait mouvoir les bêtes: et de plus, il est certain que ce n'est

pas une âme qui fait mouvoir les hommes; l'âme ne fait que penser. Je suis bien content de Moïse, mon fils, de ce qu'il m'a expliqué ce matin son Pentateuque, et de ce qu'il m'a des-sillé les yeux: j'y vois maintenant clair comme le jour, et je ne crois pas qu'il puisse y avoir rien à objecter.

J'ai pourtant, répondis-je, deux ou trois petits scrupules: Donnez-moi cette Bible. Pourquoi Dieu défend-il de manger le sang des bêtes? et pourquoi, ajoute-t-il, qu'il le défend, parce que le sang leur tient lieu d'âme: et plus fortement, parce que l'âme de toute chair est dans le sang? Dieu répète avec de terribles menaces cette raison jusqu'à trois fois en six Versets dans le dix-septième du Lévitique. Il semble que cela infirme extrêmement cette réflexion, que l'Hébreu dans le premier Chapitre de la Genèse, au lieu du mot d'*âme vivante* s'est servi du mot d'*individu*: car outre qu'on lit *âme* et non pas *individu* dans le Lévitique, il paraît de la raison que Dieu donne pour la menace effroyable qu'il fait à ceux qui mangeront du sang, qu'il y a quelque chose dans ce sang qui mérite quelque sorte de respect plus que le reste, et qui est plus cher à Dieu, comme partant plus immédiatement de sa main que le reste de la machine. En sorte qu'il semble que la terre et l'eau aient eu la vertu de produire le corps

des bêtes, ensuite du commandement que Dieu leur en avait fait: et que Dieu s'était comme réservé la gloire de tirer de la puissance de cette matière une âme qui la fit vivre, se mouvoir, croître et multiplier son espèce. C'est ce que Moïse dit assez formellement au premier Chapitre; voici ses paroles. *Dieu dit aussi que les eaux produisent le reptile de l'âme vivante, et le volatile sur la terre, sous le Firmament du Ciel; et Dieu créa les grandes baleines, et toute l'âme vivante et mobile que les eaux avaient déjà produites en leurs espèces.* Si les eaux avaient déjà produit les poissons en leurs espèces, quelle nécessité que Dieu les créât ensuite, ou plutôt comment pouvait-il les produire? Cela ne montre-t-il pas évidemment qu'il s'était formé de l'eau, en vertu du commandement que Dieu avait fait, des corps de toutes les espèces de poissons qui sont dans la mer; et qu'ensuite Dieu tira de la puissance de cette matière ainsi disposée des âmes de différente espèce, suivant l'exigence de cette disposition, pour informer ces corps, les faire vivre, croître et multiplier en leur espèce? Et cette âme vit véritablement et a une connaissance matérielle et sensitive: selon l'Ecriture. *Le boeuf a connu son Maître, et l'âne la crèche de son Seigneur.*

Je suis bien assuré, mon fils, dit Jean le

Brun, que tout ce que vous dites là n'est pas raisonnable, parce que c'est le jargon d'Aristote: *Connaissance sensitive tirée de la puissance de la matière!* Quels vilains termes sont-ce-là? Cependant il y a quelque chose dans cette réflexion que vous faites sur l'Ecriture, sur la menace de Dieu, sur la raison qu'il en donne, et sur cette production des bêtes, après que l'eau et la terre les ont produites: il y a là quelque chose d'embarrassant; il faudra méditer un peu là-dessus. Je vous conjure, Monsieur, repris-je, de le demander à Moïse la première fois que vous le verrez. Oui da, dit-il. Je suis cependant fâché que ces difficultés me soient survenues du côté de l'Ecriture; car, grâces à Dieu, du côté de la Physique il n'y a rien à objecter contre nos automates. En tout cas, il faudra dire à cette contrariété de l'Ecriture, ce que nous avons dit à toutes les autres contrariétés de la Foi: Le mérite de croire en sera plus grand, et le triomphe de la Foi plus diversifié. Tout de bon, lui dis-je, vous croyez expliquer tout ce que font les animaux, sans leur attribuer aucune sorte d'âme, ni de connaissance? Vous ne voulez pas qu'ils voient, qu'ils entendent, qu'ils aient de la mémoire, du plaisir, de la tristesse, de la faim, de la soif? etc.

Rien de tout cela, repartit-il; il n'y a qu'à bien comprendre quatre ou cinq choses sur

lesquelles toute cette doctrine est appuyée, et l'on voit clair comme le jour que ce sont machines pures, sans sentiment et sans connaissance. Premièrement, il faut bien savoir toutes les lois du mouvement que Monsieur Descartes a fort bien expliquées. En second lieu, il faut être parfaitement instruit de notre manière de philosopher sur la lumière. Troisièmement, il faut bien savoir que la rétine de l'oeil est tellement composée, que tous les filaments du nerf optique s'y terminent d'une certaine manière. En quatrième lieu, pour pouvoir bien expliquer le mouvement des membres, il est absolument nécessaire de comprendre qu'il y a des muscles et de certaines valvules très commodes pour faire ce mouvement. Cinquièmement, ce qui est le plus important, il faut pour entendre les opérations et les passions des animaux, savoir bien précisément comment toutes les fibres et tous les nerfs vont aboutir à la glande pinéale. Sans tout cela il serait impossible d'expliquer les machines des bêtes, ni la machine de l'homme; mais avec cela tout se démontre mécaniquement.

Mais toutes ces cinq choses sont-elles bien vraies, lui dis-je? Il faut bien qu'elles le soient, répondit-il: Monsieur Descartes a fondé là-dessus toute cette Philosophie. Il y a donc quelque apparence, repris-je, qu'il en était

bien assuré. Eh bien, avec cela nous expliquerez-vous tout ce que font les bêtes? Tout, dit-il. Jusqu'à cette action surprenante, continuai-je, de la guenon d'un Roi de Pologne?

Que fit-elle, reprit-il?

Une chose de fort bon sens, poursuivis-je: Elle jouait tous les jours aux échecs avec le Roi. Aux échecs! s'écria Jean le Brun. Le jeu des échecs est un jeu de raisonnement: il faut même avoir assez d'esprit pour le jouer; il y a mille gens qui n'en sont pas capables. Cette guenon l'était pourtant, répondis-je: elle jouait aux échecs, et y jouait fort bien. Un jour après avoir longtemps disputé une partie, elle fit si bien qu'elle donna échec et mat. Le Roi piqué lui donna un grand soufflet. Il avait tort, s'écria Jean le Brun; mais n'est-ce point un apologue, et une de ces fables à la mode que vous me contez là? C'est une véritable histoire, lui dis-je. Mais attendez un peu, vous n'en serez pas quitte à si bon marché. Quelques jours après, le Roi voulut rejouer avec sa guenon: elle se mit gravement dans son fauteuil, et commença fort judicieusement la partie. Après l'avoir encore fort longtemps disputée, elle prit de sa main gauche le bonnet du Roi, que l'application du jeu lui avait fait mettre sur la table; elle s'en couvre la tête, et de la main droite pousse l'échec et mat, et s'enfuit. Que dites-vous de cette machine,

Monsieur Jean le Brun? Elle est admirable, répondit-il, tout pensif. Mais cette histoire est-elle bien vraie? Elle est du moins bien célèbre, répondis-je; et je crois que vous auriez bien de la peine à faire comprendre aux Polonais, que cette guenon ne se souvenait pas du soufflet que le Roi lui avait donné, et qu'elle donnait échec et mat, et disputait longtemps une partie d'échecs sans aucune sorte de connaissance.

Il faut pourtant bien le dire ainsi, reprit Jean le Brun; car si nous allions accorder que les bêtes pensent, et que la matière subtile en se mouvant peut former ce sentiment que nous appelons pensée, on nous viendrait inquiéter sur l'âme raisonnable, et sur ce que les âmes des animaux deviendraient après la mort. C'est pourquoi un grand homme Anglais appelé Morus, a cru que Monsieur Descartes a mieux aimé dire que les bêtes n'ont point d'âme, que d'être obligé de répondre à certains esprits importuns, dont ce siècle abonde, qui mêlent la Religion par tout, et qui mettent la foi de toutes les disputes: gens oisifs et indignes de philosopher, qui n'eussent pas manqué de demander que devient cette âme des bêtes; pourquoi elle n'est pas immortelle et spirituelle, puisqu'elle pense; ou pourquoi l'âme de l'homme est immortelle parce qu'elle pense. C'est pour-

quoi nous avons toujours sagement recours à une certaine réponse générale, qui nous débarrasse de toutes ces petites historiettes incommodes qu'on nous fait tous les jours, sur les singes qui ont eu des enfants des femmes qu'on avait exposées dans des îles, des éléphants amoureux, de la finesse des renards, de la prudence des fourmis et des abeilles, et de tout ce qu'il y a de machines qui semblent n'être point privées de connaissance. C'est que Dieu est immédiatement le principe de tout mouvement de la matière: Ainsi c'était Dieu qui faisait immédiatement mouvoir la main de la guenon du Roi de Pologne, et c'était Dieu qui donnait échec et mat. Monsieur Jean le Brun, je perds enfin patience; et tout le respect que j'ai pour vos cheveux gris, ne peut m'empêcher de vous dire qu'ils couvrent une des plus creuses cervelles qui soient dans le monde. Le dessein que vous avez de réformer l'Eglise, est la plus chimérique idée qu'un homme d'aussi peu de vertu que vous se puisse mettre dans la tête; et votre détestable Philosophie est la plus détestable voie et le chemin le plus extravagant et le plus éloigné qu'on puisse tenir pour un dessein comme celui-là. J'appelle détestable votre fantasque Philosophie: Car enfin, peut-on ne pas détester une chimère qui combat et qui détruit elle seule ce qu'il y a de plus

saint dans la Religion, et qui couvre d'une sacrilège obscurité toutes les vérités Chrétiennes? J'excuse ceux qui l'embrassent par l'amour naturel de la nouveauté, sans s'apercevoir du tort qu'elle fait à la Religion, ou sans être persuadés que les objections qu'on en peut tirer sont insurmontables. Mais vous, qui en connaissez la force et le danger, qui l'avouez, qui le dites, que par je ne sais quelle fanatique imagination de vous ériger en Réformateur, vous donniez cours à des nouveautés si pernicieuses, et que vous vous en déclariez le Protecteur. Je vous souhaiterais les malédictions effroyables que Dieu irrité verse sur ceux qui disent que ce qui est mauvais est bon, si je n'avais quelque compassion de certaine teinture de zèle que je vois en vous; si toutefois ce n'est point une apparence hypocrite, tant que je vous vois de sottise vanité, de complaisance pour vous-même, d'intempérance, de soin de votre personne, de mépris pour les talents des autres, et sur tout cela un certain esprit de singularité pire que toutes ces choses, ennemi du bon sens, source d'Hérésie, et l'aversion des honnêtes gens. Allez, vieux rêveur: Dieu vous confonde ou vous convertisse. Un valet, qui m'entendit lever la voix, entra. Jean le Brun pâlit, rougit, fronça le sourcil et sortit.

DERNIER ENTRETIEN.

Je croyais être délivré de Jean le Brun; mais le jour d'après une jeune servante vint me rendre un billet de sa part, conçu en ces termes: *Cette Créature de Dieu vous dira, Monsieur, que je suis fort mal, et qu'il m'est arrivé une grande affliction qui va me mettre au tombeau. Il est important pour la gloire de Dieu que je vous voie avant de mourir.* Ce billet me surprit. Je demandai à la créature de Dieu où son Maître logeait; et ayant su d'elle que c'était près des Petites-Maisons, je lui promis d'y aller dans une heure, et j'y allai en effet. Je trouvai que la Créature de Dieu donnait un bouillon à Jean le Brun. Venez, mon fils, s'écria-t-il, venez consoler un homme qui vous estime assez pour vous pardonner le petit emportement qu'un peu trop de zèle vous fit avoir hier: venez-moi consoler de la plus épouvantable disgrâce qui pouvait arriver à un homme de mon âge, de mon savoir et de mon zèle. Hélas! tous mes travaux sont vains; j'ai perdu mon temps et mes soins, je ne réformerai point la Morale.

La Philosophie de *Jordanus Brunus* et de Monsieur Descartes ne saurait avoir cours parmi les gens raisonnables; nul homme sage n'en voudra ouïr parler. O Dieu! par quel de mes péchés ai-je mérité cette grande affliction? faut-il qu'une si belle Philosophie soit ruinée sans ressource, et que tous mes desseins de réformation soient avortés de ce côté-là? C'est grand dommage, Monsieur, lui dis-je; et ce serait encore plus grand dommage que vous augmentassiez votre fièvre, en parlant avec l'agitation que vous faites. Je n'ai pas la fièvre, me répondit-il, mon mal est une épouvantable tribulation d'esprit, que les Castillans appellent *passion d'animo*; je serai troussé dans vingt-quatre heures, car on ne le porte pas plus loin avec ce mal-là. Mais, interrompis-je, nous trouverons peut-être le moyen de vous consoler. Il est impossible, reprit-il; car voici le sujet de mon affliction.

Il arriva hier que l'emportement inopiné qui vous saisit, me mit en si grande colère, que je fus obligé de me mettre au lit. La créature de Dieu que voilà fut d'avis que je me fisse tirer du sang: je la crus: elle fit venir un Chirurgien de sa connaissance. O Dieu! avez-vous voulu humilier *Joannes Brunus* jusqu'au point de le faire confondre par un Chirurgien? Est-ce que vous entrâtes en dispute avec lui, interrompis-je? Non, dit-il:

Voici comme la chose s'est passée. Il me demanda d'abord quel était mon mal pour juger si je devais être saigné, et quelle quantité de sang il faudrait me tirer. Je lui dis franchement que tout mon mal était une grande colère que j'avais contre vous, sur ce qu'au lieu de convenir des raisons que je vous avais dites pour vous convaincre que les bêtes n'ont point d'âme, vous m'aviez traité de rêveur, et de je ne sais quelles autres qualités, sans avoir égard à la révélation expresse que j'en avais de Moïse.

Comment, Monsieur, s'écria le Chirurgien, les bêtes n'ont point d'âme et Moïse vous l'a révélé! Je ne vous tirerai point du sang, s'il vous plaît. Nous avons ce respect pour les Gens à révélation, que nous ne leur en tirons jamais: Et quant au fonds de la chose, avec la révérence que je dois à Moïse qui vous est apparu, les bêtes sont assurément animées; et quand nous voyons en elles solution de continuité, nous les pansons de même que les hommes.

Vous n'entendez pas cela, Monsieur le Chirurgien, lui dis-je; quoi qu'étant Chirurgien, vous devriez mieux l'entendre qu'aucun Philosophe: car si vous saviez bien votre Anatomie vous auriez pris garde que toutes les fibres et tous les nerfs vont aboutir à la glande pinéale, et par ce grand principe vous expli-

queriez facilement toutes les passions et les opérations des animaux, sans avoir recours à l'âme imaginaire qu'on leur attribue. De plus, vous auriez remarqué dans les jointures certains muscles et certaines valvules par l'aide desquelles le mouvement des membres se fait. En troisième lieu, vous sauriez, Monsieur le Chirurgien, que la rétine est faite de telle sorte que tous les filaments du nerf optique s'y terminent de certaine manière; et de toutes ces choses nous pourrions tirer l'explication de tous les mouvements des bêtes et de l'homme même: car à la pensée près, il n'y a point de différence de l'homme à la bête, quant à la machine.

Moïse, dit le Chirurgien, avec un fou rire insolent: Moïse vous a-t-il révélé tous ces beaux principes? Non, lui dis-je; mais le grand Descartes, qui était un génie universel, et qui n'ignorait de rien, l'a dit, l'a éprouvé, et l'a posé pour fondement. Ajoutez, reprit le Chirurgien, l'a imaginé. J'ai fait quarante-deux anatomies en ma vie, je vous réponds de ma tête que ces trois principes-là sont absolument faux. Vous êtes un ignorant, Monsieur le Chirurgien, lui dis-je: si ces trois principes étaient faux, notre Philosophie le serait aussi; et ce serait à tort que Monsieur Descartes aurait acquis tant de réputation. Je vous soutiens positivement, dit-il, et paisiblement,

parce que vous êtes malade, qu'il n'y eut jamais ni fibres ni nerfs, qui aboutissent à la glande pinéale. Secondement, quant aux muscles et aux valvules réciproques, par où vous expliquez le mouvement des membres, je vous soutiens qu'il n'y eut jamais dans les hommes ni dans les bêtes la moindre petite apparence de ces valvules: et pour la rétine, cette prétendue conjonction avec les filaments du nerf optique, est la plus grande chimère qui fût jamais; car la rétine est constamment une peau uniforme, qui n'a nulle conjonction avec le nerf optique: et tout cela je vous le ferai voir demain, si vous voulez, dans une Anatomie que je dois faire à Saint Côme. Quant à votre Monsieur Descartes, j'ai été Chirurgien, et je l'ai saigné et fréquenté quelquefois durant une fièvre qu'il eut avant que d'être obligé de sortir du Royaume: C'était un homme d'esprit, et d'apparence fort sage, mais sur ma parole il y avait bien du vide dans ce crâne-là. Il me contait un jour qu'il voulait restaurer la Philosophie sur sept lois de mécanique, qu'il disait avoir trouvées, et sur lesquelles il prétendait expliquer tout ce qui se fait dans la nature. Je le priai de m'expliquer ces lois. Il le fit: et sans vanité je lui fis voir à l'oeil qu'elles n'étaient pas toutes véritables; et il ne sut jamais me satisfaire sur ce que je lui opposais. Un autre jour il me

dit avec beaucoup d'ostentation, que jamais personne jusqu'à lui n'avait su ce que c'est que la lumière: Et lui ayant demandé, s'il le savait bien lui-même; car la lumière toute claire qu'elle est, est la chose du monde la plus obscure à connaître: il me répondit fièrement, que, si on le pouvait convaincre de fausseté sur la manière de philosopher touchant la lumière, il était prêt d'avouer que tout son nouveau système était faux, et qu'il ne savait rien du tout en Philosophie; mais outre sa vision sur la rétine, je lui fis voir dans sa prétendue démonstration quatre ou cinq erreurs insoutenables. C'est pourquoi, mon bon Monsieur, si vous êtes infatué de cette Philosophie, et si c'est là votre mal, guérissez-en si vous êtes sage; car pour du sang je ne vous en tirerai point, pour cause: j'en vais tirer à un Abbé qui n'est pas malade de votre mal. Bon jour.

Voilà mon affliction, mon fils, continua Jean le Brun: Que deviendrons-nous? Il faut croire chacun en son Art. Si ce que cet homme dit est vrai, notre Philosophie ne peut subsister, et le système de Descartes est chimérique. Je voudrais donc, mon fils, que vous allassiez à Saint Côme après dîner, pour voir si ce que ce Chirurgien a dit est vrai. O Dieu! serait-il possible qu'un aussi grand génie que Descartes eût appuyé tout un système sur des

choses que des Fraters de Chirurgien peuvent convaincre de fausseté. Si cela est, il ne faut plus parler que ni moi ni mes compagnons puissions jamais réformer la Morale par cette Philosophie. Hélas! il faudra laisser fleurir celle d'Aristote. Pour moi, plutôt que de la voir ainsi triompher, je veux mourir, la résolution en est prise.

Je vous conseillerais, lui dis-je, Monsieur, de vous réconcilier avec Aristote avant que de mourir; autrement vous aurez cet Homme en tête en l'autre monde qui vous désolera; et son ombre irritée sera toujours après la vôtre, pour lui faire cent reproches importuns. Vous supposez donc que je serai damné, répondit-il. Vous me faites souvenir d'un certain Père le Brun mon cousin et mon compatriote, qui me disait toujours cela, qui m'a pris en aversion, et qui m'a fait désertir d'Irlande, pour m'y avoir rendu suspect de l'Hérésie de Calvin. Quoiqu'il en soit, repris-je, la chose n'est pas moralement impossible: Prenons la chose au pis, je vous assure que, si l'ombre d'Aristote et la vôtre se rencontrent en l'autre monde, vous y passerez mal votre temps. Que me pourrait-elle dire de si fâcheux, répondit Jean le Brun?

Aristote vous dira que vous lui avez volé tout ce que vous avez dit de bon et de raisonnable, et que tout ce que vous avez inventé

est faux et chimérique, comme le Chirurgien vous le disait hier. Il vous soutiendra que ses Problèmes contiennent le détail de votre Philosophie, sur les couleurs, sur la lumière, sur les tons, sur l'harmonie, sur les plantes, sur les animaux. Il vous traitera d'imposteur, vous et un de vos Collègues de bonne foi, sur ce que vous lui avez imposé qu'il tient que l'air n'est point pesant, et que vous avez tiré grande vanité de donner une preuve fort nouvelle de la pesanteur de cet élément, par l'expérience d'un ballon. Cependant Aristote au Livre quatrième du Ciel, Chapitre quatrième, prouve expressément que l'air est pesant, par cette même expérience du ballon. Pourtant Pascal, reprit Jean le Brun, qui était le plus grand esprit du siècle, a prétendu mériter beaucoup de louange en prouvant contre Aristote que l'air est pesant, par cette démonstration du ballon. Il était bel esprit, je l'avoue, lui dis-je; mais vous voyez de là la bonne foi du personnage, et s'il faut s'en rapporter aveuglément à ses citations. Les gens qui lisaient pour lui ne lui donnaient pas toujours des Mémoires fidèles. De-là vient que quand je lis ses Ouvrages, je ne prends garde qu'à la forme, qui marque un grand fonds d'esprit et d'invention, et je me défie toujours de la matière. Je m'imagine qu'Aristote l'aura bien accueilli en l'autre monde.

Apparemment, dit-il, ce railleur d'office aura été un peu défait. Ne vous en déplaie, Monsieur, repris-je, vous serez bien autant embarrassé que lui: car vous avez pris la peine, vous et votre Trisaïeul et Descartes, de piller chez Aristote, et de vous approprier ce qu'il y a de supportable dans votre Philosophie, avec les raisons que vous avez pour le prouver: Ensuite vous lui attribuez l'opinion contraire, vous déclamez contre lui, et vous vous érigez en Fondateur de Secte. Cette opinion, par exemple, qu'il n'y a que l'homme qui pense, et que les bêtes ne pensent point, et ne sont par manière de dire que des automates, est toute prise d'Aristote, qui la propose, qui l'agite, et qui enfin semble l'avoir décidée tout comme vous, par les mêmes raisons que vous en alléguez; ce n'est pas grand' merveille que vous avez eu l'esprit de le copier quoique vous n'ayez pas compris sa pensée, et la différence qu'il y a entre penser dépendamment et en vertu d'une proposition universelle que l'on connaît, ce qui est le propre de l'homme; et penser ou connaître une chose singulière par la seule entremise des sens, ce qui est la manière de connaître des bêtes.

N'est-ce pas Aristote encore qui vous a donné l'idée de votre matière subtile! L'Aether d'Aristote n'est-il pas la matière la plus

subtile et la plus agitée, qui se mêle à l'air et à l'eau, comme l'air se mêle à l'eau et à la terre? L'ombre d'Aristote vous malmènera là-dessus, et vous dira que c'est par là qu'il a expliqué le diaphane.

Quoi-qu'il puisse dire, reprit Jean le Brun, il ne saurait nous disputer la gloire d'avoir pensé cent choses qu'il n'a jamais pensées. C'était assurément un esprit court, qui n'a jamais su ce que c'est que feu ni flamme: Je lui apprendrai comment se font les odeurs, les saveurs, les différences du son grave et aigu, en un mot tout le détail des choses naturelles à quoi il ne savait rien.

Je ne sais pas votre opinion sur toutes ces choses, lui dis-je, et il se pourrait faire que vous auriez en cela quelque avantage sur Aristote. Car il me semble qu'il y a quelque chose de frivole dans la recherche qu'il en fait, et il détermine certaines choses qu'il est impossible de savoir au vrai. Par exemple, que la flamme n'est autre chose que de petits corps en un mouvement très rapide, qui se succèdent continuellement les uns aux autres: Que le feu est composé de petits corps de figure pyramidale, dont les angles sont fort tranchants, qui nous piquent en entrant dans nos pores, et qui fondent les métaux en s'insinuant en eux: Que la différence du son grave et aigu vient de la vitesse ou lenteur

des vibrations de l'air: Que les saveurs se sentent lorsque la salive dissout de certains corps, de certaines figures que l'on nomme sels, et qui sont dans les viandes. Et que les odeurs se sont aussi par certains corpuscules très déliés qui sortent des corps, se répandent dans l'air, et viennent piquer le nez.

Aristote a-t-il dit toutes ces choses-là, interrompit Jean le Brun? Oui, lui dis-je. Mais, reprit-il, c'est là précisément notre Philosophie. J'ai donc eu grand tort de ne point lire Aristote dans ma jeunesse. Descartes en est cause, il l'avait lue exactement. Je le trouvai un jour sur le troisième Livre de l'Ame: il me dit qu'Aristote était de son avis sur la manière dont la sensation se fait: Qu'il était ravi que ce philosophe eût une seule fois en sa vie connu la vérité, et qu'il se fût aperçu que toutes les sensations se font par le toucher. Comme je vis qu'il n'y avait que cet endroit de bon dans Aristote, je résolus de ne perdre point de temps à le lire.

Beau dessein, repris-je, Monsieur Jean le Brun! Mais croyez-vous que Descartes ait été de bonne foi cette fois-là? Il aimait mieux attribuer cette opinion à Aristote qu'à Démocrite de qui elle est, de peur qu'on ne s'aperçût de la conformité de la doctrine avec celle de Démocrite. Ce que vous dites là est-il bien

vrai, reprit Jean le Brun? Vous n'avez qu'à le vérifier vous-même, répondis-je.

Mais si cela était, continua-t-il, et que d'ailleurs Descartes eût puisé la plus grande partie de ses opinions dans Aristote, il serait un ingrat et un homme de très mauvaise foi, de déclamer sans cesse contre son maître, et j'ai été toute ma vie la dupe de ceci. Car sur la parole de Descartes, je me suis déchaîné contre Aristote: cependant je vois bien qu'on ne procède pas de bonne foi dans notre réformation. Je suis un grand Pécheur, mais Dieu ne m'a jamais abandonné jusqu'à la fourberie et à la mauvaise foi. Je n'y entends pas grand'-finesse, comme vous voyez, et j'ai toujours regardé la duplicité de coeur comme un caractère de réprobation. C'est du moins, lui dis-je, le caractère certain d'un malhonnête homme, de qui je fuirais toute ma vie la fréquentation, et ne ménagerais jamais l'amitié: et à vous dire vrai, le petit chagrin que j'eus hier contre vous, venait de ce qu'il me semblait que c'était une chose de mauvaise foi de pester comme vous faisiez contre Aristote, de faire mille imprécations contre ses Enthymèmes et ses Syllogismes; cependant je vois bien que vous ne l'avez jamais lu.

Il est vrai, me répondit-il; mais Descartes m'en avait tant dit de mal; et de plus, ce certain Père le Brun dont je vous ai parlé, m'a

tant inquiété avec son Aristote, il me l'a tant cité dans les disputes que nous avons eues ensemble, et il m'en a tant rebattu les oreilles, qu'il m'en a donné une aversion mortelle: de telle sorte que, dès que j'entends le nom d'Aristote, il me semble que je vois ce Père le Brun à mes trousses, qui me chasse d'Irlande, et qui me fait passer pour un Calviniste.

Je me trompe fort, Monsieur Jean le Brun, lui dis-je, ou toute cette levée de bouclier que vous avez faite pour réformer l'Eglise de Dieu, et tout ce grand soin que vous avez pris de faire valoir la Philosophie de Descartes, ne sont précisément que parce que le Père le Brun votre ennemi prétendu fait profession de suivre Aristote.

Pour choquer ce Révérend Père en tout et par tout, vous avez entrepris de donner cours à une Philosophie opposée à la sienne; et comme rien n'est capable d'empêcher de certaines gens de se venger jusqu'aux choses mêmes les plus indifférentes, quand ils prétendent être offensés, vous avez abandonné pour vous venger de ce Père le Brun, les intérêts les plus vénérables et les plus sacrés! Dieu et son existence, la Trinité sainte, l'Union Hypostatique, l'Eucharistie adorable, la spiritualité et l'immortalité de l'âme de l'Homme, la divine Providence, et tout ce qu'il y a d'inviolable dans la Foi et de cons-

tant dans la Religion. Vous aimez mieux introduire dans le monde les Hérésies d'Hermogène, de Praxeas, de Valentin, de Manez, de Nestorius, d'Eutichez, des sales Stercoranistes, de Luther, de Socin et de Calvin, en un mot, ouvrir toutes les portes de l'Enfer contre l'Eglise, que d'être ami du Père le Brun.

Que la haine d'un Dévot est ingénieuse, et que l'imprudence de votre cousin le Père le Brun a été grande, de s'attirer un Serviteur de Dieu de votre espèce, et de se commettre avec un Homme qui a de si redoutables révélations! Quelles machines et quel tout diabolique êtes-vous allé chercher pour contredire la Physique de ce bon Père? Quoi, renverser toute la Religion et tous nos Mystères, sous ombre d'une révélation fanatique; et tout cela, parce qu'il faut suivre une Physique différente de celle du Père le Brun, afin qu'il ne soit pas dit dans le monde qu'on ne le contrarie pas en toutes choses! Je ne sais pas, Monsieur le Réformateur, quelle est votre âme et votre conscience; mais en vérité, il me semble qu'il faut être tant soit peu plus que Diable pour avoir pu imaginer une vengeance de cette nature.

Le coeur humain, répartit Jean le Brun, avec un grand soupir: le coeur humain est impénétrable, et sa malice est un abîme qui n'a point de fond; qui pourra connaître?

Hélas! il peut bien être que mon animosité contre le Père le Brun pourrait m'avoir inspiré cette aversion pour Aristote, et cette imagination d'exalter la Foi, et d'en augmenter le mérite, en établissant une Philosophie également opposée à Aristote et à la Foi: et comme vous me l'avez fait remarquer, plus opposée à la Foi qu'à Aristote. Je vois bien que Dieu n'était pas l'auteur de mon dessein, et que cette Réformation ne vient pas de lui. Quant à moi j'ai toujours marché en simplicité: mais à ce que je vois, mes Coadjuteurs ne sont pas de même. Cependant il est certain que Dieu n'entra jamais dans le conseil des doubles, et qu'il ne favorisa jamais la supercherie et l'artifice. Je vous plains, Monsieur Jean le Brun, lui dis-je: vous avez blanchi dans l'inimitié, et dans l'esprit de vengeance et de discorde; c'est toujours un grand mal et état déplorable. Si vous n'avez pas été assez malhonnête homme pour procéder de mauvaise foi, vous avez été assez mauvais Chrétien pour vivre sans charité, et assez faible et assez vain pour vous mettre dans la tête que Dieu vous avait suscité extraordinairement pour réformer les mœurs de l'Eglise, dont vous ruiniez la doctrine, et renversiez la croyance. Permettez-moi donc d'exhorter votre tête blanche à la pénitence; et puisque vous reconnaissez que Dieu n'est

pas l'auteur de vos visions, implorez sa miséricorde, renoncez à votre chimérique Réformation, quittez cette Physique d'Athées renvoyez la jeune Créature de Dieu, ne soyez pas si distrait à table; en un mot, soyez irréprochable dans votre Foi et dans vos mœurs, et vous rentrerez en grâce avec le Père le Brun; il vous rétablira avec honneur dans l'Irlande, et vous y passerez pour bon Catholique, Apostolique et Romain.

Il parut touché de ma remontrance, et je crois que, s'il eût vécu, il n'eût pas été tout à fait si fou; mais la maladie de *passion d'animo* étant toujours mortelle, quand je voulus revenir le voir le lendemain, je trouvai la Créature de Dieu toute éplorée, qui me dit qu'elle lui avait fermé les yeux. J'en suis tout triste, car apparemment il est damné.

CE LIVRE COMPREND:

Magie et dilettantisme: le roman de Montfaucon de Villars et l'histoire de la *Rôtisserie de la reine Pédauque*, par RENE-LOUIS DOYON.

ANNEXES

I. Arrêt du Parlement de Toulouse	XLIII
II. Manuscrit attribué à Montfaucon de Villars .	XLV
III. Observations de Ménage sur la langue française	XLIX
IV. Indications bibliographiques	LII

L'Esotérisme de Gabalis, par PAUL MARTEAU. . . . LV

*

* *

<i>Le Comte de Gabalis</i> ou Entretiens sur les Sciences secrètes	1
Lettre à Monseigneur ***	113
Réponse à la lettre de Monsieur ***	117
<i>Nouveaux entretiens</i>	127

Imprimerie de J. Dumoulin, à Paris

ÉDITIONS DE LA CONNAISSANCE

Ont paru, sous cette enseigne :

on se lasse de tout,



excepté de connaître

- HROSWITHA. *Abraham*, tragédie sacrée. Etude et traduction de Jérôme CUZIN 6 fr.
- Anne-Catherine EMMERICH. *La Douloureuse Passion de Jésus-Christ*, avec 7 bois gravés par Malo Renault. Vergé antique et Lafuma 25 fr. et 20 fr.
- J. PÉLADAN. *Le Livre secret*, post-face de V.-E. Michelet, 1 portrait et 2 allégories à l'eau-forte de Henry de Groux. Chine, 80 fr.; hollandaise, 50 fr.; vélin d'Arches. . . 30 fr.
- Juan de YEPES (St Jean de la Croix). *Canciones* (cantiques). Traduction rythmique et étude sur *La Poésie de l'amour mystique* de René-Louis DOYON, 12 bois gravés par Malo Renault. Japon, 100 fr.; hollandaise, 80 fr.; vélin teinté de pur fil 50 fr.
- René-Louis DOYON. *La Résurrection de la chair. L'Homme qui a sauvé Dieu. La Dernière* (Proses mystiques). 3 eaux-fortes de Henry de Groux. Japon, 50 fr.; hollandaise, 40 fr.; vergé d'Arches. 24 fr.
- Rémy de GOURMONT. *Oraisons mauvaises*, 8 bois en 3 couleurs et 8 dessins de Henry CHAPRON. Vélin . . . 35 fr.
- Ernest RENAN. *Essai psychologique sur Jésus-Christ*. (1^{re} édition). 10 fr.
- LA CONNAISSANCE, Revue de lettres et d'idées (2^e année). Textes inédits, études critiques. *Connaître* les idées, les hommes, les faits. *Les Propos subversifs d'un Mandarin*. Analyses littéraires, théâtrales, ésotériques, etc. Les 12 numéros : France, 30 fr.; extérieur. 35 fr.

Tout envoi franco sur demande : 9, galerie de la Madeleine, Paris-8^e